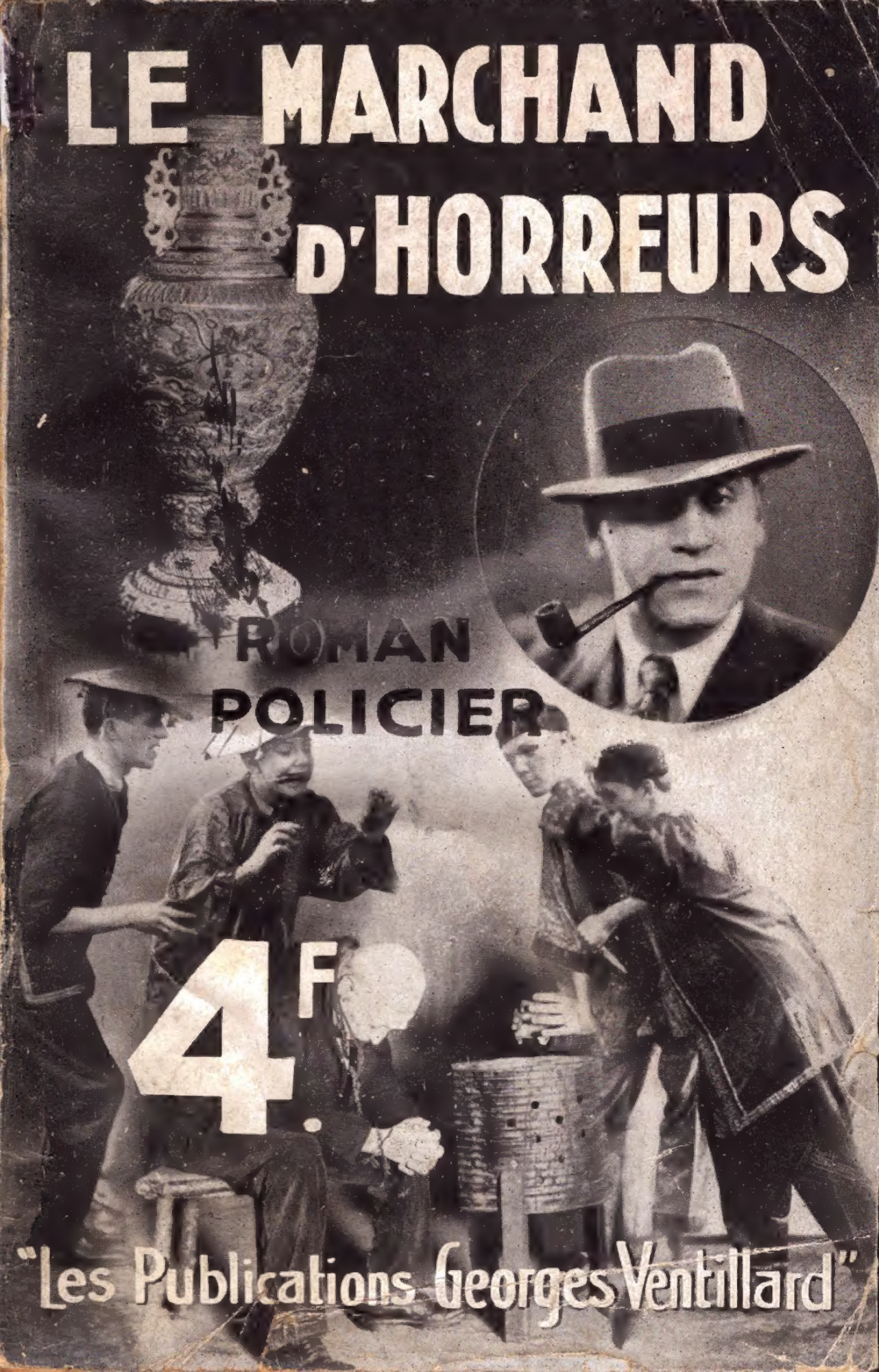
LE MARCHAND D'HORREURS



ROMAN POLICIER

4F

"Les Publications Georges Ventillard"

N° 24

181

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures (*Epuisé*)
Le Bacille BX 766
La Treizième main (*Epuisé*)
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
Le Mystère du Paon
L'Etrangleur
Le Club du Serpent Noir
Les Yeux tatoués
Le Décapité
Le Secret du Mamilloria
Phare N° 313
" L'Amiral Corbier "
Le Laboratoire du Docteur Bass
Systratis
Les sept Colpatroz

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 fr. 50 en timbres eux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

(462)

LE MARCHAND D'HORREURS

EDWARD BROOKER

LE MARCHAND D'HORREURS

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

1937

CHAPITRE PREMIER

L'INSPECTEUR MARSHALL

Quel est celui, parmi les étrangers arrivant pour la première fois à Londres, cette capitale cosmopolite d'un immense empire mondial, qui n'éprouve pas le secret désir de connaître le quartier chinois de la grande ville ? Qui n'a pas essayé de s'en faire une idée proche de la réalité à travers les récits que l'on en a faits ? On aime à se faire une conception personnelle de la foule grouillante animant ce coin attirant et pittoresque. Qu'y a-t-il de vrai, au fond, dans les évocations que provoquent en nous ces mots mystérieux: « le quartier chinois, et ce qui s'y passe ».

Le quartier chinois ! Un voyageur un peu imaginatif voit défiler devant ses yeux l'endroit aux ruelles sombres et étroites où s'agite une foule bariolée; il s'attend à ren-

contrer les Fils du Ciel revêtus de leurs costumes en soie précieuse surchargés de broderies aux tons multiples, comme seul ce peuple sait en créer... Le curieux est persuadé qu'il les rencontrera tels qu'il les conçoit, penchés en avant, les deux mains fourrées dans leurs larges manches de satin, les yeux mi-clos, presque fermés, donnant l'impression de deux traits obliques peints à même le front, une petite moustache au coin des lèvres, et surtout leur natte traditionnelle pendant sur la nuque. Il les imagine donc, s'avançant à petits pas comme des enfants à qui l'on apprendrait seulement à se mouvoir. Est-ce bien là la vérité ?

Quatre-vingts pour cent des étrangers qui visitent Londres pour la première fois arrivent avec cette idée préconçue de ce qu'ils vont découvrir et ils nont rien de plus pressé que de se rendre là-bas, pour « voir »...

Soit qu'ils atteignent le quartier chinois avec une voiture, l'autobus, ou tout autre véhicule, ils éprouvent alors une profonde déception.

Ce coin du East End qui provoque toujours tant de curiosité et a fait couler des flots d'encre ne justifie en rien à l'apparence, du moins, l'attirance qu'il exerce toujours sur ceux qui ne savent pas. Il ne présente, la nuit surtout, absolument aucune

particularité exceptionnelle ou seulement intéressante.

A la courbe de la Tamise, Poplar, ce quartier qui s'étend derrière la East India Dock Road, jouit en effet de la plus mauvaise réputation. Combien de meurtres impunis se sont déroulés là, à l'abri de ces vieux murs vétustes et crasseux, et ont causé bien des soucis à ces messieurs de Scotland Yard.

C'est ici, en effet, que parmi les commerçants juifs, les pauvres travailleurs des docks, les petits employés que côtoient toutes sortes de gens et même des nègres, se situe le quartier chinois.

Certes, ils pullulent, ces petits êtres aux yeux bridés, au corps menu; ils sont nombreux, mais leur existence quotidienne est absolument dépourvue du romantisme qu'aime à leur accorder l'honorable, mais ignorant voyageur.

Leur vie est totalement différente de la fiction. Les Chinois sont habillés exactement comme les européens et ne se distinguent guère de ces derniers que par la couleur caractéristique de leur peau. Ils habitent dans des maisons croulantes ou mieux, dans des baraques de fortune édifiées là on ne sait depuis quand, tant elles donnent l'impression de devoir s'effondrer à chaque instant. Et nul n'oserait s'y aventurer sans se sentir protégé.

Le soir, les petits hommes se rendent silencieusement à leur club, dans un café ou dans une salle privée où ils se réunissent pour jouer au mah-jong. Bref ils donnent l'apparence d'êtres tout à fait inoffensifs. Ce sont des créatures pauvres et rampantes, terrorisées par la crainte des autorités, spécialement des inspecteurs de Scotland-Yard, ne désirant qu'une chose : qu'on les laisse tranquillement jouir de leur liberté. Ils veulent qu'on les ignore et vont, viennent se rencontrent, se retrouvent, tels des ombres; car leur physionomie asiatique est immuable, ne trahissant jamais rien de leurs impressions ou de leurs sentiments. C'est parce qu'ils sont des maitres dans l'art de dissimuler que les Chinois feraient des comédiens de premier ordre.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de les convaincre de leur culpabilité lorsqu'on ne les a pas pris en flagrant délit ; mais même dans ce cas, ils nient encore, car c'est leur force de se taire ou de nier.

Mais Scotland Yard, à l'aide des années et de l'expérience, a pu acquérir quelques précieux atouts qui lui permettent de tenir tête aux rasés et entêtés petits hommes.

Rien que d'entendre prononcer le nom de ces célèbres policiers qui avaient réussi à scruter leurs secrets, mettait en terreur ceux

des Fils du Ciel qui avaient quelques faits ténébreux sur la conscience.

Un des meilleurs spécialistes des affaires chinoises dans la police anglaise était à coup sûr l'inspecteur Lester Marshall ; l'homme dont la seule évocation en certains endroits soit à Poplar soit à East End, pouvaient donner le frisson aux individus qui avaient déjà eu maille à partir avec lui.

Personne ne pouvait prétendre connaître à fond la personnalité célèbre que représentait le détective. Tout ce que l'on savait c'est qu'il était d'origine écossaise et qu'il avait été surnommé : *le diable rouge.*

Diable ? Marshall en avait la subtilité rien qu'à la manière surprenante dont ils accomplissait ses prouesses. Quant à la dénomination de rouge, elle provenait de la couleur brique de ses cheveux, car il était rouquin. Et peu de gens sur terre pouvaient se vanter de posséder une chevelure semblable à la sienne.

Il y avait même parmi ses connaissances des gens qui prétendaient que cette teinte était obtenue artificiellement et qu'il était impossible qu'elle fut naturelle, ce qui faisait dire que Marshall se teignait les cheveux pour une raison inconnue. Cela était absolument faux. En réalité, Lester avait été plus d'une fois gêné dans ses investigations par

ce point de repère qui le faisait reconnaître de loin très facilement. Et il avait dû avoir recours à l'usage de perruques pour se métamorphoser. Une seule fois, il avait essayé de se servir d'un produit décolorant, mais le résultat en avait été tellement désastreux qu'il ne répéta jamais cette expérience. En effet, les deux mois qui l'avaient suivie, il avait eu en effet la tête recouverte d'une toison du plus beau vert contre lequel il ne pouvait rien !

La figure de Marshall, qui trahissait une certaine bonhomie, avait cependant encore un grand défaut qui l'handicapait dans son métier et qui le faisait reconnaître facilement. Son visage était parsemé de taches de rousseur.

En hiver, son teint devenait un peu plus clair et les taches de rousseur s'atténuaient progressivement, mais l'été, elles revenaient doublement accentuées. Aussi, il y avait des pinces-sans-rire qui se moquaient gentiment de lui et les bons mots couraient à son sujet.

Celui-ci était d'usage à Scotland Yard :

— Le printemps approche...

— Pourquoi ?

— Regardez la figure de Marshall !

Mais à part ces petits amusements entre collègues le détective jouissait d'une grande popularité dans tout son entourage, et sur-

tout de l'estime de ses supérieurs qui appréciaient sincèrement sa grande énergie et sa prodigieuse audace. Il méritait bien cette admiration, car il avait réellement le diable au corps lorsqu'il s'acharnait sur une piste.

II

LA MAISON SUSPECTE

Par une froide soirée de novembre, tandis que la purée de pois — cet épais brouillard londonnien — enveloppait la ville d'une couche d'ouate qui tamisait les bruits et déformait les objets, deux hommes pareillement équipés marchaient rapidement, côte à côte, échangeant de rares paroles.

Tous deux portaient le même trench-coat, doublé de poil de chameau, au col relevé, aux larges poches dans lesquelles ils enfouissaient leurs mains pour se réchauffer; leur feutre était pareillement enfoncé sur le front, et une pipe entre les dents, ils avançaient à pas hâtifs vers la Tamise.

Ils semblaient s'entendre et se compléter à merveille, mais tandis que le premier était grand, bien proportionné, élégant même, l'autre plus petit mais non moins carré, avait cependant une tête de moins que son compagnon. Il n'en avait pas moins l'aspect

fort et l'allure volontaire de celui qui paraissait le guider.

Onze coups venaient de sonner dans le lointain, ils n'auraient pu dire où...

Après un long moment où ils firent le chemin silencieusement, semblant réfléchir à ce qu'ils allaient faire, l'un d'eux se décida à rompre le mutisme qui régnait.

— C'est juste ce temps de chien qu'il nous faut pour aller inspecter Poplar, dit Lester Marshall (car c'était lui), en retirant sa pipe de sa bouche et crachant à terre; mon cher Merril, vous serez déçu comme tous ceux qui viennent pour la première fois ici. On ne voit rien, vous m'entendez, absolument rien... Seulement...

— Seulement quoi ?

— Hum !... Rien .

L'interpellé avait manifestement le plus grand désir de poser des questions qui lui venaient aux lèvres, mais il devait s'en tenir aux paroles qu'il venait d'entendre et respecta le silence de celui qui paraissait être son chef.

Ils continuèrent donc leur route sans mot dire, puis, enfin, le plus petit que son compagnon avait appelé tout à l'heure Merril, reprit après une légère hésitation :

— Vous jouissez d'une grande réputation, Lester; on vous dénomme le spécialiste du

quartier chinois... Quelle horreur !! Vous avez dû être témoin de bien des affaires terrifiantes.

— Oui, mais beaucoup sont restées mystérieuses...

— Vous savez mieux que tout autre cependant faire de ces découvertes sensationnelles qui passionnent et...

— Bah ! Tout ce qu'on raconte est de la pure blague, les gens n'y connaissent pas grand chose. S'ils voyaient cela de près, il se rendraient compte combien il est décevant d'approcher de ces ruelles qui pourtant cachent bien des criminels.

— Vous êtes trop modeste, Lester ! Je suis plus autorisé que quiconque à affirmer que votre flair et votre sang-froid ont rendu de grands services.

— Il y a surtout une question de circonstances plus ou moins favorables, le hasard joue un grand rôle au moment d'une arrestation; certes, je me promène souvent dans ce dangereux endroit que je connais assez bien, mais je dois vous avouer en toute franchise que cela ne signifie pas grand chose. Vous êtes un green-horn ici ! Moi aussi d'ailleurs... c'est-à-dire je suis aussi ignorant que vous.

— Allons donc, vous plaisantez.

— Vous verrez et alors vous me comprendrez mieux.

— Ça m'étonne de vous, Lester, riposta l'autre en s'arrêtant net et levant vers son ami son regard surpris et interrogateur. Pourtant, on dit à Scotland Yard que vous vous trouvez dans ce quartier exactement comme chez vous.

« Vous jugerez vous-même, Merril, c'est très difficile de travailler avec ces gens-là.

— Il y a pourtant des années que vous les étudiez.

— Qui pourrait se vanter de connaître l'âme chinoise ? Personne, vous dis-je.

Le compagnon de l'inspecteur Marshall sembla fortement intrigué par ces affirmations et pressa le pas machinalement comme s'il avait encore plus envie de rencontrer un de ces êtres énigmatiques décrits par son ami.

Pour lui, c'était une victoire que de se trouver avec Lester et d'espérer devenir son collaborateur le plus proche. C'est pourquoi il se réjouissait de marcher ce soir à ses côtés et ne pouvait s'empêcher de penser à l'activité nouvelle qui l'attendait. En effet, lui, l'inspecteur Merril Dodge qui était jusqu'alors attaché à la police de Birmingham avait été récemment transféré à Scotland Yard et nommé au C. I. D. (Criminal Investigation

Departement) de la section quartier chinois.

Lester, de son côté se réjouissait de cette collaboration. En effet, Merril Dodge et Lester Marshall se connaissaient depuis longtemps ; ils étaient de fort bons amis lorsqu'ils fréquentaient ensemble Cambridge, puis, ayant choisi tous deux la carrière de policier ils se virent séparés pour être à nouveau réunis tout à coup par un hasard extraordinaire. Sans doute s'entendaient-ils parce qu'ils formaient un constraste frappant.

Tandis que Marshall représentait le type sec et même froid du véritable détective que rien ne fera départir de son ottitude glaciale et immuable, Dodge, doué d'une imagination débordante, voyait plutôt le côté romantique de son métier et son esprit cherchait partout une aventure, même là où il n'y en avait pas.

Ce fantasque avait en outre un grave défaut, pour la police tout au moins ; il était poète et ne pouvait résister, où qu'il soit au plaisir de trouver un sujet d'inspiration. Et, si mince qu'il soit il en tirait quelques vers qui le comblaient d'une joie enfantine.

.....

— Eh bien, fit Merril, j'espère que nous sommes bientôt arrivés au but ; je commence à être fatigué.

— Vous n'êtes pas au bout de vos peines

alors ! On voit bien que vous venez de la province. Ici, à Londres, il faut courir, mon vieux ; surtout quand on est de service.

— Cela m'étonne. A Birmingham nous avions une automobile à notre disposition.

— Une auto ? Toujours des dépenses exagérées ! Je préfère avoir le prix de l'essence dans ma poche plutôt que de gaspiller cet argent inutilement.

A peine avait-il fini ces derniers mots que Marshall s'immobilisa devant un bâtiment dont on ne pouvait distinguer les contours, mais qui paraissait être une maison en briques rouges passablement délabrée.

— Voici le Club du *Dragon d'Or*, murmura-t-il entre haut et bas. C'est ici qu'ils se réunissent et jouent au mah-jong officiellement, tout au moins, mais en réalité au poker américain et à d'autres jeux clandestins et défendus.

— Nous allons les surprendre.

— Très probablement non. Vous pouvez être sûr qu'ils sont déjà avisés de notre venue ; nous sommes signalés et tout ce qui peut paraître suspect a depuis longtemps disparu ; regardez...

En effet, un chinois habillé comme un européen ouvrit la porte et s'inclina à plusieurs reprises, se courbant obséquieusement jusqu'à terre.

— Quel honneur monsieur l'Inspecteur, fit-il en mauvais anglais ; donnez-vous la peine d'entrer, s'il vous plaît.

Marshall s'apprêtait déjà à rentrer lorsqu'il parut réfléchir et se ravisa :

— Non ! Merci, fit-il en touchant négligemment du doigt le bord de son chapeau, good night.

L'autre referma la porte avec de nouveaux salamalecs tandis que le détective se retournait et, entraînant Dodge avec lui, refit quelques pas dans la direction d'où ils venaient.

Bientôt ils se retrouvèrent à l'endroit d'où ils avaient aperçu la bâtisse. Dodge, dépité, ne put cacher sa déception et commença d'un ton de reproche :

— Allons donc, pourquoi avoir fait demi tour, Lester ? Je suis sûr qu'il y avait des choses intéressantes à voir à l'intérieur. J'ai envie d'y retourner.

— Laissez, il n'y a rien, absolument rien à voir... Inutile de vous déranger et d'importuner ces Fils du Ciel par notre présence. Ils ne feraient que se moquer de nous maintenant qu'ils sont avertis... Ils se méfient. Croyez-moi Merril, ne perdons pas notre temps, allons par là, venez...

Le petit homme ne put que s'exécuter, remettant à plus tard cette incursion au *Dra-*

gon d'Or, mais non sans avoir manifesté son sentiment, à sa manière :

Couvert par la purée de pois,
Je parcours le quartier chinois,
Qui m'attire depuis des mois,
Mais ses mystères je n'entrevois...

— Bravo, s'exclama Marshall. Je vois que vous n'avez pas délaissé votre art, vous êtes toujours le même... Quel noble poète vous faites, mes félicitations.

— Oh, oh ! roucoula Dodge flatté, cher ami vous me comblez, c'est trop d'honneur pour moi. Cependant je dois avouer que le lyrisme est resté mon faible. C'est une petite compensation à cette vie décevante et monotone.

Lester haussa les épaules.

— Ainsi tenez, j'avais une rime avec...

— Non, mon vieux. Nous n'avons pas fini notre travail, suffit pour ce soir, filons.

— Où me conduisez-vous ?

— Je vais vous faire connaître encore quelque chose d'intéressant, et peut-être moi aussi, aurais-je la chance de satisfaire ma curiosité...

— Vous m'intriguez.

Ils se dirigeaient maintenant vers Limehouse, logeant les rives de la Tamise, et après un grand quart d'heure de marche au pas de

gymnastique, arrivèrent dans Harrow-Street.

Les eaux grises formaient comme un long serpent sinueux qui se déroulait à leurs pieds. On ne distinguait pas grand chose du fleuve paresseux car la brume noyait tout.

Dodge, cependant, qui regardait fixement en face de lui, vit apparaître puis se préciser peu à peu une faible lueur qui ne pouvait provenir que d'une petite maison, inattendue vraiment, perchée sur la rive de la Tamise. Elle avait quelque chose de mystérieux et Merril se demandait ce qui pouvait bien se passer derrière ses volets hermétiquement clos. Solitaire elle semblait assez inquiétante, dans ce coin désert.

Marshall avait suivi les réflexions de son ami et sembla y répondre directement :

— C'est là.

— Suspect ! ne put s'empêcher de marmotter Dodge.

Il ne se trompait pas.

— C'est la demeure de Tsueng-Houng, articula Marshall sèchement, une de mes vieilles connaissances.

— Tsueng-Houng ! répéta machinalement comme s'il cherchait déjà une interprétation poètique à cette consonnance étrange, mais ne voulait-il pas plutôt s'incruster ces mots dans sa mémoire comme si ce nom devait ne pas lui échapper ?

— Vous trouvez sans doute cette appellation agréable ?

— Harmonieuse oui...

En effet, fit Marshall, pensivement, seulement il a aussi un autre surnom que vous ignorez et qui est moins agréable.

— Et c'est ?

— On l'appelle *Le Marchand d'Horreurs.*

III

TSUENG-HOUNG

— *Le Marchand d'Horreurs* ! s'exclama Merril en ricanant excellent titre pour une pièce du Grand Guignol. Tenez, cela m'inspire. Je vais vous faire là-dessus quelques vers qui vous plairont, j'en suis certain :

Ce serait pour moi un très grand honneur
D'être présenté au Marchand d'Horreurs...

— Halte, interrompit Marshall indigné en posant sa large main sur l'épaule de son ami interloqué, écoutez-moi, Dodge : jadis, au temps où nous faisions nos études ensemble j'étais forcé d'entendre vos élucubrations poètiques et le diable seul sait que cela ne me nait aucune satisfaction, au contraire ; mais je n'avais aucune préoccupation alors et je vous prêtais une oreille complaisante en bon copain Aujourd'hui, notre situation ne nous permet plus guère ce genre de distraction. Il

paraît que vous êtes un bon policier ; permettez-moi de vous donner un conseil qui vous servira à l'avenir, ne m'énervez donc plus avec vos vers de mirliton. Pour l'instant, nous sommes tous les deux en service et il ne s'agit pas de plaisanter devant un jury littéraire.

Jamais l'inspecteur n'avais été aussi loquace mais il aimait à dire ce qu'il pensait et avait trop d'affection pour son vieux camarade pour lui dissimuler la vérité.

Merril tout penaud et visiblement contrarié, essaya en vain de se justifier :

— Pourtant, fit-il sur un ton déconfit, on m'a toujours dit que j'avais des qualités et même du talent...

— Il s'agit bien de talent ! Cela se peut que vous en ayez, mais épargnez-moi avec ça car j'ai des soucis en tête autrement importants. Il se pourrait que votre désir de connaître le bonhomme dont je vous ai parlé se réalise plus vite que vous ne le supposez.

— Comment cela ?

— J'ai une impression toute personnelle sur cet individu et je vais tâcher de tirer au clair ses agissements plutôt louches. A mon avis, il y a certainement une raison qui a fait que l'on a attribué ce surnom à Tsueng-Houng, il faut la trouver. C'est une canaille, un homme incapable d'aucun sentiment, et

chaque fois que l'on croit le tenir il vous file entre les mains comme une anguille.

— Insaisissable ? Même pour vous, Lester?

— Croyez-en mon expérience de vieux limier : le Chinois a plus de cervelle et de tours dans son sac que tous les détectives de Scotland Yard réunis... Un filou et autre chose, quoi, je crains que nous ne soyons pas au bout de nos peines avec lui.

— Hum !... Hum !... fit Dodge pensif, puisque vous le dites, Lester, ce doit être la vérité... Mais, une question?

— Allez-y.

— Qui lui a attribué ce sobriquet ? N'est-ce pas vous ?

— Non, évidemment. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'imagination pour lui donner ce surnom. Ses propres compatriotes se sont chargés de le dénommer ainsi. Et ce n'est pas tout : il y a quelque chose d'assez troublant c'est qu'il vit seul. Il ne reçoit jamais : Tsueng-Houng est un loup solitaire.

— ?

— Oui, les chinois de ce quartier le fuient comme la peste.

— Pour quelle raison ?

— Je n'ai pas encore percé ce mystère, mais j'avoue qu'il suffit à exciter ma curiosité. Ceux qui se trouvent rarement en sa présence lui parlent avec un [illegible]nd respect mêlé

d'un dégoût non dissimulé. Ah ! Si je pouvais enfin arriver à réaliser le rêve de mon existence, le but que je poursuis depuis longtemps...

—Quoi ? Vous, l'homme pratique, vous avez un idéal aussi ?...

— Rien d'étonnant il me semble ; vous savez que ce métier est pour moi une véritable vocation et ma plus grande satisfaction serait de m'immiscer dans les petites affaires de ce personnage, de lui passer les menottes, de l'emmener en le tenant au collet et enfin de le voir condamner à la pendaison par la Cour de Old Bailey !

— Et Londres serait vraiment débarrassé d'un fléau d'autant plus dangereux que l'on ignore sa véritable activité ?

— Exactement. Mais hélas, je crains, mon bon Merril, de m'être égaré dans un guêpier et il est probable que, malgré mes investigations décevantes, le vieux mourra tout simplement dans son lit, comme tous les honnêtes citoyens de la capitale. Mais je n'ai pas perdu espoir, et ce soir encore c'est pour l'épier que nous nous trouvons dans ces parages.

— Comptez sur moi, je voudrais tant vous être utile.

Ça viendra... Pour l'instant la meilleure

aide que vous puissiez m'apporter, c'est de vous taire.

Merril se mordit les lèvres et se le tint pour dit, se contentant d'inspecter les environs.

Ils étaient tout près maintenant de la maison éclairée et isolée.

Tout était désert à cette heure tardive et d'un commun accord, sans un mot, les deux amis s'approchèrent à pas de loup d'une fenêtre derrière la vitre de laquelle brillait une petite lumière, le store extérieur n'étant qu'à moitié baissé.

— Je ne puis résister au plaisir de faire une petite visite à l'habitant de ce lieu, murmura Marshall à l'oreille de son compagnon qui acquiesça de la tête.

Sur ces mots, il frappa avec son poignet contre les lattes de bois.

Presqu'aussitôt, une petite porte vermoulue en bois sculté, s'entr'ouvrit, une ombre apparut. Dodge, qui s'attendait à voir devant lui un vieux chinois à longue barbe comme beaucoup d'autres, se trouva en présence d'une jeune fille qui souriait légèrement en les invitant du geste à entrer.

— Bonsoir, fit Marshall et il toucha comme d'habitude le bord de son feutre mou. Comment allez-vous, Mi ?

— Merci, inspecteur, répondit dans le plus

pur anglais, la jeune personne qui, ainsi que Merril avait pu le constater, était chinoise. Quelle surprise ! Il y a si longtemps que nous n'avions eu le paisir de vous voir.

— Oui, j'ai été très absorbé, mais je ne voudrais pas vous déranger, il est très tard déjà... Nous allons nous retirer.

— Vous ne nous dérangez pas du tout, inspecteur ! Entrez, mon père travaille encore et se fera un plaisir de vous recevoir.

— S'il en est ainsi, j'accepte. Mais d'abord, permettez-moi de vous présenter un de mes amis, l'inspecteur Merril Dodge.

— Enchantée ! fit la jeune fille en tendant une petite main fine à son vis-à-vis qui la lui serra cordialement.

IV

LES TRACES DE SANG

Les deux hommes pénétrèrent dans une grande pièce assez sombre qui représentait la boutique de Tsueng-Houng. C'était un véritable fouillis digne du marchand de bric-à-brac qu'était leur hôte; il n'y avait là rien que des objets chinois et japonais de toutes tailles, de toutes sortes. Des vases, des brûle-parfums, des divinités voisinaient avec les tentures et les tapis dans un désordre désastreux. On aurait dit un musée en plein déménagement.

Dans un coin, près de la fenêtre, un grand secrétaire laqué noir, surchargé d'ornements du plus pur style chinois, trônait à la place d'honneur. Vraisemblablement, c'était un meuble d'une très grande valeur, puisque le vieux le réservait à son usage personnel. En

effet, un homme était assis devant cette sorte de bureau qu'éclairait une petite lampe à l'abat-jour bariolé.

Tsueng-Houng se leva à l'apparition des visiteurs nocturnes et s'approcha d'eux en leur témoignant beaucoup d'égards.

— Quelle joie pour votre modeste serviteur que de vous accueillir sous son humble toit. Daignez avancer, inspecteur Marshall, dans la niche du pauvre chien que je suis, et soyez le bienvenu.

— Excusez-moi d'avoir frappé à votre porte à une heure aussi tardive, mais j'ai aperçu de la lumière et j'en ai conclu que vous n'étiez pas encore couché, c'est pourquoi je me suis permis d'entrer...

— Fort bien ! Tsueng-Houng mourrait de chagrin si vous passiez auprès de sa demeure sans en franchir le seuil.

— Je n'en attendais pas moins de vous.

— Prenez place, asseyez-vous; tout ce qui est ici vous appartient, faites-donc comme chez vous.

— Vous connaissez les lois de l'hospitalité, Tsueng-Houng !

— Vous devez avoir besoin de vous réchauffer... Mi, veux-tu apporter du thé pour ces messieurs, et dépêche-toi, ma fleur de lotus... Cours vite.

— Oui, père, je reviens dans un instant.

Tandis que la jeune Chinoise disparaissait, le vieillard s'agitait, approchait deux fauteuils près de la cheminée où quelques morceaux de bois achevaient de se consumer. Tout cela avec le même sourire un peu énigmatique, et une mine réjouie, recevant ces hôtes de marque comme ses meilleurs amis.

Dodge jeta un regard de curiosité sur le vieux Chinois et ne put s'empêcher de le détailler.

Il avait le type de l'oriental marqué par les années, un peu ratatiné sur lui-même, portant la moustache et une longue barbe blanche. Son crâne chauve était paré d'une imposante natte qui se prolongeait presque jusqu'à la taille. Sa peau était bronzée, du même jaune qu'un parchemin précieux, et son visage était marqué de rides profondes. De petites lèvres minces donnaient une personnalité étonnante à ce visage où des yeux à la prunelle flamboyante semblaient par instant jeter du feu.

Tsueng Houng avait une manière à lui de dévisager ses interlocuteurs de sorte que ceux-ci ne pouvaient se faire une opinion exacte sur les réflexions qui le guidaient et s'il disait vrai ou non.

Il était enveloppé, comme à l'accoutumée, dans une vaste robe de soie surchargée de

broderies, qui traînait jusqu'à terre, tandis que ses pieds se trouvaient dans des babouches brodées pareillement.

Le brocanteur, lorsqu'il s'essayait à rire, ou seulement à esquisser un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus, sorte de grimace perpétuelle, découvrait des gencives complètement édentées.

Pour l'instant, il regardait ses hôtes tour à tour, l'air malicieux qu'il s'efforçait de rendre bonhomme, tout en poussant vers eux une table ronde sur laquelle il posa une boîte de cigares, qu'il ouvrit et tendit à ses invités.

— Vous ne connaissez pas mon compagnon, fit Marshall, et je tiens à vous le présenter car il est, non seulement un détective hors-ligne, mais encore un de mes bons amis: Merril Dodge. Que diriez-vous si je vous apprenais qu'il est dans le même service que moi.

— C'est ce qui me vaut de faire sa connaissance, ce soir ! Ma joie ne connaît plus de bornes. Dois-je avouer à mon nouvel hôte que j'ai honte de vous recevoir dans une si triste demeure ? Mon cœur se brise à la pensée que vous ne trouvez pas ici le respect et le confort qui sont dus à vos illustres personnes.

Merril fut un peu sidéré de toutes expres-

sions imagées et ne pouvait traduire sa stupéfaction. Force lui fut donc d'adopter la même attitude que Marshall, habitué à ce langage, qui ne perdait rien de son sérieux. On sentait qu'il poursuivait méthodiquement un but pour arracher à Tsueng Houng quelque phrase intéressante... Mais le vieux s'était tu prudemment. Marshall prit la parole et la conversation eut un autre cours :

— Alors, les affaires vont bien ?...

— Hélas, non ! Comme vous le voyez, j'ai beaucoup de marchandises, et mon commerce consiste à dénicher des curiosités d'une grande valeur et à les revendre... Cela me peine parfois car je m'attache à toutes ces choses qui m'ont coûté bien des recherches infructueuses et tant de soins, mais c'est mon orgueil d'avoir dans mon magasin les plus belles pièces de la ville, et c'est un métier passionnant de les procurer aux amateurs. Malheureusement, le temps n'est plus où tout le monde achetait avec facilité. Les véritables collectionneurs de raretés chinoises sont de plus en plus difficiles et regardent au prix. Alors on ne peut rien faire de bien. J'ai quelques fidèles clients très riches du côté de Richmond, Hammersmith, Chelsea, que je vais trouver à domicile, mais personne ne vient dans ma modeste boutique. Ah ! autrefois,

le commerce marchait mieux que cela... Mais je vous ennuie avec mes jérémiades, et...

— Pas du tout, protesta poliment Dodge, plutôt intéressé par ces vieilleries qui s'étaient accumulées là, et dont quelques-unes avaient des siècles d'âge.

Le malin Chinois suivit sa pensée et s'empara d'un petit objet à portée de sa main en expliquant :

— Si vous voulez m'accorder encore une minute d'attention, je vais vous montrer une pièce de toute beauté que je viens d'acquérir. J'ai là un brûle-parfums, entièrement en jade, il est unique et d'un travail d'une extrême finesse, jugez vous-même... Et pas cher, mille livres. C'est un prix ridiculement minime pour un tel bijou... N'est-ce pas un véritable chef-d'œuvre, inspecteur ?

Il le mettait presque de force entre les mains de Marshall qui le lui rendit aussitôt.

— Très joli, en effet, fit l'autre sans conviction.

— Voilà une occasion pour vous, je vous le vends pour une somme dérisoire, en ami; il vaut dix fois plus...

— Vous êtes vraiment trop aimable de vouloir me faire profiter d'une occasion pareille, mais je ne suis pas assez connaisseur pour apprécier ce genre de choses.

— Je sais cependant que vous aimez les

collectionner, donc vous êtes amateur... Vous devriez vous laisser tenter.

— Attendez, il me semble que je vois là-bas un objet susceptible de m'intéresser, vous permettez que je jette un coup d'œil ?

Tsueng-Houng ne semblait pas aussi sûr de lui et paraissait hésiter à accéder à ce désir.

— Oh, pour une seconde seulement, insista Lester, en se dirigeant d'autorité vers ce qui l'attirait tant.

— Mais naturellement, voyons ! s'écria le vieux sur un ton parfaitement enjoué, vous ferez une immense joie à votre serviteur... Hélas, je crains bien que le désordre qui règne ici vous empêche de tout admirer comme il le faudrait, cependant...

— Ça ne fait rien, coupa brièvement l'inspecteur.

Merril, qui l'avait suivi, avait pu constater le changement d'expression du marchand de bric-à-brac lorsque le détective avait fait mine de s'approcher de l'étagère; sa face ratatinée avait paru montrer une vive inquiétude rapidement réfrénée d'ailleurs, puis il s'était retranché derrière son sourire imperturbable et agaçant tandis que Marshall prolongeait son examen. Mais son compagnon était persuadé que le vieux avait eu peur d'on ne sait quoi.

Lester semblait estimer, jauger, différents

objets qu'il semblait trouver à son goût sans cependant fixer son choix sur aucun. Il était difficile, en effet, de se frayer un chemin à travers les vieilleries accumulées là, et de distinguer les choses de valeur de la camelote.

Ses deux interlocuteurs l'entouraient et le marchand trésaillit quand d'un mouvement brusque Lester s'empara d'un magnifique vase qui se trouvait un peu à l'écart.

— N'ayez crainte, je ne le casserai pas, fit-il pour répondre au geste de Tsueng-Houng.

— C'est que j'y tiens particulièrement, c'est ma dernière découverte et j'en suis fier.

— Vraiment

Marshall tournait le vase entre ses doigts, le regardant en tous sens, l'examinant comme un véritable connaisseur. C'était une très jolie porcelaine, peinte à la main, ornée de dragons, de fleurs, de poissons aux teintes étranges, les tons les plus vifs se confondaient dans un curieux assemblage, mais c'était la couleur rouge qui dominait l'ensemble, fort réussi d'ailleurs. Ce vase carré, large du col et se rétrecissant vers le haut, était décoré avec une délicatesse exquise et paraissait si fin que la moindre pression aurait pu le faire tomber en miettes semblait-il. Rien d'étonnant donc à ce que l'inspecteur parut prendre plaisir à le caresser sur toutes ses faces.

Mais son possesseur dansait, remuait, auprès

des deux hommes comme s'il voulait donner des explications :

— Il est très cher commença-t-il. On voit que vous avez bon goût, mon cher hôte, c'est un vase impérial du 13e siècle, Ming dynastie, on m'en a offert quinze cents livres.

— Ah, ah! se contenta d'approuver Marshall de plus en plus intéressé, en effet, il est fort beau. C'est une pièce comme on en voit rarement, je n'en ai pas vue encore de telle dans toute ma vie ! Il me plaît extraordinairement. Hé, mon vieux Tsueng-Houng, je n'ai jamais fait d'affaire avec vous, que diriez-vous si je vous déclarais que ce jour est arrivé. Vous souhaitiez tout à l'heure que je vous achète votre brûle parfums, soyez heureux. je prends le vase... C'est oui, n'est-ce pas ?

Le vieux chinois perdit contenance une seconde, le temps nécessaire pour trouver une réponse :

— Vous... l'achetez ?... demanda-t-il mais voyons inspecteur, c'est une plaisanterie.

— Vous devez savoir, mon ami, que je ne plaisante jamais... Enveloppez moi cette rareté et...

— Mais, c'est impossible, tout à fait impossible. Quinze cents livres, réfléchissez donc.

— Je sais, c'est beaucoup en effet, mais tant pis, je fais peut-être une folie, je me l'offre.

Etes-vous content ? Cela vous fera une belle journée, n'est-ce pas ?...

— Impossible ! répéta le Chinois

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Il est déjà vendu, j'ai même reçu des arrhes dessus, tout à l'heure, oui... Je regrette de ne pouvoir vous satisfaire... Mais vraiment, je ne peux pas J'ai donné ma parole.

Lentement, Marshall reposa le vase à l'endroit où il l'avait pris, puis fixa son œil sévère sur le visage de Tsueng-Houng comme s'il lisait sa véritable pensée, de telle sorte que le Chinois, apeuré, se mit à trembler, malgré sa belle assurance.

— Tans pis, dit-il avec un faible sourire, nous ne ferons pas d'affaire ensemble.

Il fit quelques pas dans la pièce, puis comme s'il avait pris une résolution subite :

— Il se fait tard, nous n'avons pas encore terminé notre tournée, venez Merril... Bonsoir Tsueng-Houng

Dodge, héberlué, ne saisissait pas un mot de tout ce qui venait de se passer, mais prit machinalement son chapeau, se disposant à suivre son ami ainsi qu'il le lui avait ordonné.

— Mais... Mais... Le thé ? observa le Chinois. Mi, la fleur de lotus va l'apporter d'un instant à l'autre. Restez, je vous prie, elle serait navrée.

— Excusez-nous. Ce sera pour une autre fois, nous devons partir... Good night.

D'un bond il fut dehors, et son compagnon, fort intrigué, referma la porte derrière eux.

— Ouf ! fit Lester, nous avons fait du bon travail.

— Je comprends de moins en moins. Vous avez vu quelque chose d'intéressant, vous ? Moi pas.

— Assez bavardé, filons.

— Me direz-vous ?...

— Tout à l'heure, nous sommes trop près.

Ils marchèrent côte à côte dans la rue aussi brumeuse que lors de leur arrivée, l'un profondément absorbé par ses pensées, et l'autre impatient de savoir ce que son ami avait bien pu découvrir d'extraordinaire.

— Vous êtes complètement toqué, fit Merril lorsqu'ils furent assez loin pour ne pas être entendus.

Marshall se contenta de répondre par un gros rire qui en disait long, ce qui ne fit que l'indigner davantage.

— Enfin, vous rendez-vous compte de l'humiliation que vous avez infligée au Chinois ? Il doit être horriblement vexé que vous ayez dédaigné son offre.

— Voilà le moindre de mes soucis.

— Tsueng-Houng! Un vieillard inoffensif et honnête.

— Honnête ! Parlons-en... C'est admirable, persiffla ironiquement le détective.

— Pourquoi pas ?

— Alors vraiment, mon garçon, vous n'avez rien remarqué ? Absolument rien ?

— J'avoue que je me demande ce que ce vase pouvait avoir de passionnant, je ne vous connaissais pas ce goût prononcé pour ces objets.

— Vous la poésie... Moi les vases chinois...

— Vous cachez quelque chose.

— Certainement et je ne vous ferai pas moisir plus longtemps : je suis sur une piste, croyez-moi. Vous avez encore beaucoup à apprendre, mon cher Merril, et il est nécessaire que vous vous perfectionniez dans le métier : sachez, Dodge, qu'il y avait des traces de sang sur cette porcelaine, oui, cela vous étonne, mais c'est ainsi... Et, aussi vrai que je m'appelle Lester Marshall, je crois pouvoir vous affirmer que c'était du sang humain.

V

UN MEURTRE SAUVAGE

Cette révélation tout à fait inattendue bouleversa Merril à un tel point que celui-ci s'arrêta net se demandant comment son ami pouvait prononcer de telles affirmations.

— Pas de blagues Lester ! S'il est vrai que je viens de Birmingham, il n'en est pas moins prouvé que j'ai six ans de métier à mon actif. C'est un fait, et malgré que je sois un poète raté, ainsi que vous aimez à l'insinuer, cela n'est pas une raison pour vous payer ma tête.

— Parole d'honneur ! Sachez que je vous dis la pure vérité, ceci est trop grave pour que j'essaye d'y trouver sujet à rire ; hélas, vous pouvez me croire, mon cher Merril. J'ai un œil qui se trompe rarement, il s'agit que d'en titrer des conclusions, mais cela est une autre affaire... Vous m'avez parfaitement compris, et vous vous rendez compte à présent

que cette belle couleur que j'ai tant admirée sur le vase en question était, pour la plus grande partie, du sang. Les taches en étaient extrêmement nettes pour un habitué.

— Dans ce cas...

— Je sais ce que vous allez dire : vous vous demandez pourquoi je n'ai pas confisqué le vase suspect et arrêté la vieille canaille ?... C'est ce que vous auriez fait à ma place, n'est-ce pas ? Vous vous seriez perdu sans arriver à aucun résultat. N'oubliez pas que avons à faire avec le Chinois le plus rusé qui soit, l'être qui sous des dehors doucereux et hypocrites cache l'âme la plus vile, l'esprit démoniaque mené par une avarice sordide qui ne recule devant aucun acte, tellement il est sûr de son impunité. Nous devons donc nous méfier doublement, c'est pourquoi je tiens à ce qu'il ignore encore un peu que je connais la provenance de ces taches.

— Vous jouez au plus malin.

— Il le faut ! Mon cher, dans les récits d'aventures, la découverte et l'arrestation des coupables semble simple comme bonjour, mais dans la vie réelle, cela est tout autre. Vous me paraissez un bon détective, je suis même édifié sur vos capacités d'après les renseignements que l'on m'a donnés, mais il n'en est pas moins vrai que, dès l'instant où vous prenez contact avec cette pègre asiati-

que, vous représentez un beau zéro. Ne vous fâchez pas, je vous prie, si je m'exprime si brutalement; vous comprendrez par la suite que c'est nécessaire, nous devions avoir cette petite conversation, je dirais presque discussion, amicale bien entendu.

L'autre semblait à moitié convaincu de ce qu'il venait d'entendre, aussi Marshall continua :

— Admettons un instant que j'aie agi ainsi que vous le concevez ; tel un de ces fameux policiers comme il n'en existe que dans l'imagination des romanciers, j'aurais dit : « Mon cher Tsueng-Houng, je vous arrête parce que je vois du sang sur votre vase... » Et que serait-il arrivé, à votre avis ?

Dodge haussa les épaules pour marquer son ignorance, tout en jetant à Marshall un regard interrogateur.

— Eh bien, nous ne serions, ni vous ni moi, sortis vivants de cette maison de malheur...

— Oh, oh ! protesta le petit homme, vous allez un peu fort, Lester ! le croyez-vous sincèrement ? Qu'est-ce qui vous fait supposer que..

— Qu'il vous suffise d'être assuré que j'en suis persuadé. J'ai des idées très nettes sur les intentions de ce diable de Tsueng-Houng et ma ferme conviction est qu'il souhaite notre mort. Prenons un exemple : avez-vous

remarqué comme Mi, la fleur de lotus, avait disparu prestement de la pièce ?

— Evidemment ! Elle allait faire le thé, sa diligence n'avait rien que de très naturel.

— Bien sûr, officiellement toutefois... Seulement vous ignorez que notre hôte prépare du thé pour tous ceux qui se rendent à sa demeure avec une trop grande curiosité...

— Je ne vois pas comment vous fondez là-dessus des soupçons ?

— Laissez-moi finir : chaque visiteur de la maison solitaire, si rare soit-il, surtout les européens et de préférence, les représentants de Scotland-Yard, se voient offrir de ce breuvage dont ils ne se méfient pas assez.

— Quoi ?... Vous supposez que...

— Voici à peu près comment les choses se passent : si aucun danger précis ou immédiat ne menace le vieux renard, tout s'accomplit normalement, et le visiteur imprudent sort vivant de la maison. Dans le cas contraire, s'il se permet de toucher à la vie privée de l'asiatique... les eaux de la Tamise sont profondes et si l'on alourdit les corps de ceux que l'on a mis hors d'état de nuire avec une pierre, il y a beaucoup de chances pour que le cadavre ne remonte jamais.

— C'est horrible !! s'exclama Dodge effrayé vous croyez vraiment que nous aussi?...

— J'en suis sûr, mon cher Merril, Tsueng-

Houng aurait désiré se débarrasser de notre présence gênante, mais nous lui avons échappé pour cette fois, avant qu'il mette son projet à exécution.

— Quel projet ?

— Le poison est le moyen dont les gens de cette espèce se servent le plus couramment.

— Il aurait été capable de cela ?

— Qui l'en aurait empêché ? Je le connais, et c'est pour cette raison que j'ai jugé nécessaire de quitter ces parages au plus vite.

Son compagnon semblait avoir perdu l'usage de la parole en songeant au terrible danger qu'il avait couru sans le savoir, de plus, Merril se représentait difficilement ce vieillard d'apparence respectable, en assassin. Après un court silence, Marshall pensa qu'il devait dissiper tout à fait le doute qui restait chez son ami.

— Vous avez des preuves ?

— Lesquelles ?

— Tenez, je ne sais pas si vous avez été mis au courant de la disparition de trois de nos meilleurs inspecteurs : deux d'entr'eux sont morts dans des circonstances mystérieuses. Quant au troisième, il a fini lui aussi victime de son devoir.

— Oui, il y a quelques mois, je crois... On a essayé d'étouffer la nouvelle de leur « accident » disait-on.

— Justement par une curieuse coïncidence, ils appartenaient tous trois à mon service, ce qui m'a permis de les fréquenter d'assez près pour pouvoir émettre une opinion à leur sujet. Je les connaissais donc très, très bien ; j'avais la plus grande confiance en leur expérience, ils étaient courageux certes, trois gaillards à qui il ne manquait pas d'audace... L'un s'appelait Smith, un brave garçon, marié et père de famille. Eh bien, un soir, on a retiré son cadavre du fleuve, pas loin d'ici, d'ailleurs, horriblement mutilé...

— Le second n'était-il pas un certain... Biggs ?

— Oui, vous avez bonne mémoire ; un cœur d'or aussi, celui-là, un peu imprudent peut-être... Sa fin a été aussi tragique que celle de son compagnon, si ce n'est pire : on ne l'a jamais retrouvé !

— Quoi ? Pas même le moindre indice qui puisse vous mettre sur la voie ? Etrange !

— C'est ainsi, malgré les recherches minutieuses que nous avons entreprises et qui ont duré des semaines, nous n'avons jamais pu expliquer cette disparition. Pauvre Biggs ! Pas de chance, n'est-ce pas. Il est plus que probable qu'il avait le même ennemi secret que le premier... Et ce n'est pas tout.

— Le troisième ?

— Il se trouve actuellement à la Pols' clinique.

— Sauvé ?

— Hélas, il n'est pas mort, mais c'est à se demander si cela n'aurait pas été préférable: il est fou. Le Docteur Briggard ne peut rien pour lui, malgré les soins constants qu'il lui prodigue, il ne réussira jamais à le guérir. C'en est une pitié.

— Alors, il finira ses jours là-bas ?

— Exactement. Triste, n'est-ce pas ?

— Affolant, je l'avoue. Et vous n'avez rien découvert sur l'auteur de pareils forfaits ? Cela paraît extraordinaire.

— Non... Rien... J'ai dépensé mes forces sans compter, travaillant jours et nuits pendant des semaines, m'acharnant sur les pistes les plus infimes, recueillant les moindres témoignages, en vain... J'en étais arrivé à habiter ce quartier, risquant ma vie à chaque coin de rue, et tout cela pour un résultat que vous connaissez : nul ! C'est démoralisant, je vous assure.

— Vous êtes un homme admirable, et si vous n'avez pas trouvé, personne n'en sera capable.

— Ces crimes successifs et inexpliqués m'inquiètent, voyez-vous, et je me demande jusqu'où ira la lâcheté de cet ennemi inavoué qui nous attend dans l'ombre et reste impuni.

— Vous avez cependant une suspicion.

— Hum... Oui... Mais basée sur de faibles présomptions, il faudrait que je puisse les prouver, mais patience...

— Dites.

— Si vous y tenez, pourquoi pas ? Il est bon que vous sachiez, on ne sait pas ce qui peut m'arriver, dans ce cas, vous pourriez continuer ma tâche : l'homme ou ceux de sa bande qui ont ces meurtres sur la conscience ainsi que beaucoup d'autres, ont obéi à un cerveau dirigeant. La main criminelle ne peut dépendre que de celui dont vous venez de faire la connaissance...

— Tsueng-Houng ?

— Lui-même. En attendant, il est en liberté, et c'est bien là ma plus grande préoccupation. Lui... lui... et toujours lui !

— Vous avez perquisitionné dans sa boutique, naturellement ?

— Pas une fois. Je n'avais pas de raison valable et il s'est toujours dérobé à mes questions et mes recherches.

— Quelles complications ! Je n'aurais jamais cru que vous vous trouviez en face de telles difficultés.

— Vous verrez que je n'exagère en rien. Le *Marchand d'horreurs* ne vaut pas la corde pour le pendre et je suis forcé de lui serrer la main et de le laisser vivre en paix.

— Il est riche ?

— Très riche même; trop, si j'ose dire. Ce n'est certes pas avec son commerce de bric-à-brac qu'il peut gagner les sommes énormes dont il dispose, car personne ne vient acheter, c'est du moins l'exception. Quelqu'un vient parfois, à la nuit tombante, et ressort très tard sans paraître avoir fait des emplètes; ses visiteurs n'offrent aucun intérêt.

— Vous êtes très au courant.

— J'ai fait le guet un certain nombre de fois devant cette petite porte, et il résulte de mon enquête personnelle que nous n'avons certainement pas à faire à des collectionneurs d'antiquités chinoises. Quant à ses gros clients de Chelsea et d'ailleurs, tout ce qu'il en raconte est pure invention de sa part. Il ne se rend pas là-bas, ne sort presque jamais, et ne tolère qu'une présence à côté de lui : sa fille. C'est le seul être qui partage ses secrets, probablement, et encore...

— Elle est charmante.

— Je m'en méfierais plutôt.

— Alors, d'après vous, la provenance de sa fortune serait...

— Point d'interrogation inquiétant. Une seule chose est certaine : nous savons où le Chinois a son compte, c'est à la Middleham Bank, et le montant...

— Vous le connaissez ?

— Oui, dernièrement, j'ai parlé avec le caissier, sous le sceau du secret professionnel, évidemment, mais dans notre métier, c'est nécessaire. Devinez.

— ?

— Tsueng-Houng possède cinquante mille livres.

— Diable !

— Pas mal, n'est-ce pas ?

— Une somme dont les rentes doivent permettre de vivre très confortablement.

— Oui ! Et je suppose qu'il a caché une autre partie de son magot encore plus importante. Je serais curieux de connaître la provenance de ces énormes richesses, et à quel genre de « commerce » clandestin se livre l'homme étrange. Voilà des questions qui me préoccupent depuis longtemps.

— Compréhensible. Passionnant de chercher à élucider cette énigme.

— Dangereux aussi, mon cher Merril. Pour ma part, j'irai jusqu'au bout, même si je dois y laisser ma vie... Car, ce qui est certain, c'est ceci : un de nous deux y passera, lui ou moi.

. . . . . .

La nuit était opaque, étouffant les bruits et empêchant de voir à plus de deux mètres devant soi .Ils étaient comme séparés du

monde ambiant par un rideau de brume, toujours le même, et c'est ainsi que lorsqu'ils perçurent des pas qui résonnaient fortement sur l'asphalte, ils virent se dresser auprès d'eux une grande ombre, large, qui s'arrêta net et les força à en faire autant.

Merril reconnut alors à son uniforme sombre mais caractéristique, à son casque, et jusqu'à ses gestes disciplinés d'automate, un policeman. L'inconnu les dévisageait tous deux d'un air méfiant, et s'apprêtait déjà à les questionner sur les raisons de leur promenade nocturne et trop tardive à son gré, dans un endroit aussi peu fréquenté, lorsqu'il se raidit, fit un haut-le-corps ce qui signifiait qu'il saluait avec respect :

— Je vous présente mes excuses, chef, je ne vous avais pas reconnu, dans ce satané brouillard, dit-il, en s'adressant à Marshall.

— Ça va! ça va! fit Lester. Ce sacré temps nous rend la tâche encore plus difficile, on n'y voit goutte! Alors, quoi de neuf, Davis? N'avez-vous rien remarqué d'anormal dans les environs. Il me semble que vous étiez bien pressé, si j'en juge à votre pas précipité..

— Je termine ma ronde dans une demi-heure, chef, mais pour ce qui est du suspect, oui... Il y a quelque chose de pas clair, cepen-

dant je peux me tromper et je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps si je vous induis en erreur.

— Dites toujours, nous verrons.

— Il y a cinq minutes à peine, en m'approchant du quai, j'ai cru entendre une voix?

— Heu... Il m'a semblé que l'on criait, comme si quelqu'un appelait au secours.

— Et vous n'avez pas pu distinguer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme ?

— Il m'est difficile de l'expliquer clairement, chef. Mais voyez, je me suis précipité pour aller chercher de l'aide.

— Allons-y ensemble, décida Marshall, après une courte réflexion.

Le constable hésitait encore.

— Qu'avez-vous, venez...

— C'est que, si je me suis trompé... pour dire la vérité, je ne suis pas sûr.

— Tant pis, allons-y quand même, j'aime à me rendre compte par moi-même. Montrez-nous le chemin, Davis.

— A vos ordres, chef. Il me semblait que ces cris provenaient de cette direction, expliquait-il tout en marchant et désignant du doigt le lit du fleuve.

— Nous allons voir...

Ils arrivèrent rapidement à l'endroit indiqué par le policeman et essayèrent de scruter les ténèbres, mais cela n'était pas aisé :

tout ce qu'ils purent constater, c'est que la berge était encombrée par places, de différents ustensiles appartenant sans doute aux mariniers ou à des ouvriers effectuant des réparations. Il y avait là une grue, des caisses, des tonneaux, etc... recouverts d'une bâche. A quelques pas d'eux, ils entendaient le clapotis de l'eau venant mourir sur la grève en de petites vagues bruissantes. Mais c'étaient seulement des impressions, car ils ne pouvaient absolument rien distinguer de précis dans ce noir.

Les trois compagnons stationnèrent quelques minutes, immobiles, s'efforçant de guetter les bruits insolites qui pourraient leur donner un point de repère, mais le silence seul les entourait, augmentant leur perplexité. L'agent était à présent persuadé qu'il avait rêvé et murmurait de vagues excuses :

— J'aurais dû m'en douter, c'est une erreur... Il y a tant de bruits divers auprès de la Tamise que je me suis certainement trompé.

En même temps, il esquissait un geste de retraite, Marshall, méfiant, le retint par le bras et dit :

— Restez là, je reviens dans un instant, je veux en avoir le cœur net.

Il se détacha du groupe et disparut immé-

diatement sur la droite, laissant seuls les deux hommes qui l'avaient accompagné.

— Pénible, Sir, je regrette vraiment d'avoir parlé, fit Davis, en s'adressant à Dodge, et pourtant, quand j'y repense, j'aurais juré que c'étaient bien des cris, des appels désespérés... Et il n'y a rien, personne !

Comme Merrl le considérait d'un air sceptique, il comprit qu'il l'écoutait incrédule, et s'empressa d'ajouter :

— Oh, non ! Je sais ce que vous imaginez, mais, parole d'honneur, je n'ai pas bu un verre de la journée. Il y a seize ans que je suis dans le même service et vous pouvez vous renseigner auprès de mes supérieurs, ils vous diront s'ils m'ont vu, ne serait-ce qu'une fois, ivre. C'est pourquoi je ne m'explique pas cette confusion, j'ai pourtant l'habitude du quartier, et ce soir...

— Rassurez-vous, mon brave, je ne songe pas un seul instant à mettre votre parole en doute

— Oui, mais je suis nâvré... Quest-ce que c'est, cria-t-il brusquement en s'interrompant comme s'il était en proie à une extrême surprise, n'avez-vous pas entendu, Sir ?

— Oui, en effet, cette fois, nous sommes deux, vous n'aviez pas la berlue: j'ai entendu comme vous cette voix inconnue. Allons...

Mais force fut de se rendre à l'évidence, ce

n'était que Marshall qui les appelait d'assez loin :

— Venez par ici, il y a du nouveau.

Ils s'empressèrent de se rendre auprès de lui et, à peine arrivée sur les lieux, purent constater que le détective était fort occupé à sortir du fleuve un gros paquet.

— Que faites-vous là ? s'étonna Dodge.

— Je m'amuse follement... Croyez-vous que vous ne feriez pas mieux de me venir en aide plutôt que de me poser ces questions abracadabrantes et pour le moins singulières ?

Les deux autres joignirent leurs efforts aux siens pour sortir de l'eau cette masse informe qu'ils distinguaient plus nettement à présent : il s'agissait d'un grand sac dont l'inspecteur tenait une des extrémités entre les mains, et qui paraissait retenir toute son attention. Comme lui, ils étaient fort intrigués par le contenu supposé de la toile rugueuse, qu'ils parvinrent à hisser, non sans difficultés, sur la grève. Le silence de Marshall laissait à penser qu'il était près de faire une intéressante découverte.

Brièvement, d'un geste, il leur intima l'ordre de se tenir prêts à soulever le sac.

— Ça me semble pour le moins louche, observa-t-il, après avoir examiné l'objet... Pas moyen de l'ouvrir! Davis, avez-vous un ca-

nif, ou un couteau ? Il est de toute urgence de connaître son contenu ; déchirez l'étoffe s'il le faut, mais montrez-nous ça.

C'était un spectacle peu commun qui allait se présenter à leurs yeux. A peine le constable avait-il fait la fente demandée dans la toile grossière qu'il recula, horrifié, tandis que trois exclamations se faisaient entendre simultanément.

— Mon Dieu, s'exclama Marshall, mais c'est...

En même temps, Dodge, qui s'était penché sur la masse que contenait le sac, vit soudain un objet oblong qu'il ne put s'empêcher de saisir, guidé par sa curiosité professionnelle et instinctive. Au moment où il le toucha, il le rejeta avec dégoût en poussant un cri rauque.

— *C'était un pied, un pied humain.*

Comme un chien qui flaire le gibier, Merril, en bon détective, après un recul bien compréhensible, se rapprocha et se mit en devoir, avec l'aide de Marshall, de soulever le corps. L'un tira par les jambes, l'autre par les bras, mais tous deux durent cesser immédiatement leur effort, car, horrible bestialité de l'assassin, tous les membres étaient découpés comme un boucher n'aurait pas eu le courage de le faire.

Quel raffinement dans la sauvagerie!

Les trois hommes restaient muets devant cette terrible constatation et ils durent faire appel à toute leur énergie pour continuer leur sinistre reconnaissance.

Un corps de femme, à la gorge tranchée presqu'entièrement, et à peine couvert, se trouvait devant eux.

VI

LES ANGOISSES DE MI

Un crime crapuleux autant que mystérieux venait d'être découvert.

Tandis que l'agent, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, éclairait ce tableau avec sa lampe de poche, les deux détectives, sans perdre de temps, procédaient à un premier examen de ces restes informes. Et ils reconnurent nettement dans la malheureuse victime une Chinoise, ce qui les surprit.

— Je pourrais même affirmer que c'est Mi, fit Dodge.

— Cela n'est guère probable, rétorqua son ami, pour nous, européens, tous les Chinois et les Chinoises se ressemblent ; il nous est impossible d'établir entre eux une différence. Cependant, je suis persuadé que Mi est actuellement dans son lit et repose tranquillement. Ce n'est pas elle.

— Comment avez-vous découvert ça, Lester ?

— Par le plus grand des hasards : j'ai vu, en m'approchant, un sac qui flottait à proximité du bord, j'essayais de l'attrapper, mais il était lourd, et malgré mes efforts répétés, j'étais près de lâcher prise, quand, répondant à mon appel, vous êtes venus et m'avez aidé. C'est grâce à vous que je suis parvenu à le ramener.

Puis, il s'adressa à l'agent qui tenait toujours la lampe dans sa main droite.

— Vous voyez, mon cher Davis, que votre déclaration n'a pas été inutile, vous nous avez rendu là un grand service, et d'ailleurs, vous en serez récompensé, comptez sur moi.

— Merci, chef. Mais, j'aurais préféré que l'on ne trouve rien.

— Mon vieux Merril, fit de nouveau Marshall, la chose est claire, nous sommes devant le fait accompli. On a tué cette femme pour se débarrasser d'elle et que la moindre trace ne subsiste de cet affreux assassinat. Regardez la corde, ici, on voit nettement qu'elle est coupée au milieu; il n'y a pas besoin dêtre un grand détective pour conclure qu'à ce sac était attaché un poids lourd qui devait entraîner ces restes au fond du fleuve, donc l'intention du criminel était bien de faire disparaître ce témoin gênant à tout jamais.

Mais la réalité a déjoué ces savantes combinaisons et le destin en a voulu autrement. Cette preuve d'un meurtre odieux est remontée à la surface à la suite de je ne sais quelle coïncidence. Le médecin-légiste pourra, tout au moins, je l'espère, nous renseigner sur l'époque ou l'heure approximative à laquelle le crime fut perpétré.

— Alors, nous commencerons notre enquête ? questionna Merril.

— Oui, et elle n'aboutira à rien, je le sais d'avance. Ne vous faites pas d'illusions.

— Pourquoi n'aurions-nous pas plus de chance dans nos investigations que les autres fois ?

— Le quartier chinois garde jalousement ses secrets. Enfin, nous ferons ce que nous pourrons, c'est notre devoir. Davis, dit-il, en se retournant vers ce dernier, restez-là, ne bougez pas et gardez le cadavre en ne laissant quiconque s'approcher d'ici. Je vais prendre immédiatement les dispositions nécessaires pour le faire enlever. Au revoir, mon vieux, bon courage.

— A tout à l'heure, fit Dodge.

Et ils le laissèrent seul...

— Formidable ! s'exclama Merril, pour un début, cette soirée comptera dans mes souvenairs !

— Et nous ne sommes pas au bout de nos peines.

— Tant mieux, tenez, cette triste aventure me donne une idée magnifique:

Mon ami, c'est bien une surprise,
De trouver, au bord de la Tamise,
Dans un sac, une Chinoise en chemise...

— Oh, la, la ! Quelle barbe, marmotta Marshall entre ses dents, vous êtes donc incorrigible ?

— Excusez-moi, mais c'est plus fort que moi, mon cher... Quand je pense à ma poésie, je dénoue les affaires les plus embrouillées.

— Je vous le souhaite...

L'inspecteur n'acheva pas sa phrase, il s'était retourné brusquement, ayant senti un frôlement tout près de lui, comme si quelqu'un l'avait touché à l'épaule. Son compagnon l'imita et stupéfait, considéra un instant sans comprendre la pâle figure de Mi, qui se trouvait à leurs côtés.

La jeune fille était recouverte d'un manteau qu'elle semblait avoir jeté sur elle hâtivement, car son corps paraissait trembler de froid. Les deux hommes se demandèrent même si elle n'allait pas s'évanouir. Dominant son malaise, elle resta courageusement devant eux sans oser dire la raison de sa présence en ce lieu. C'est Marshall qui, le premier, la questionna :

— Ça, par exemple ! Que faites-vous là à pareille heure, Fleur de lotus, vous nous avez suivis, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire... Oui, souffla imperceptiblement la jeune fille, troublée par le ton sec de l'inspecteur et en proie manifestement à une peur insurmontable.

— Rien de grave ?

— Si.

— Vous n'avez cependant pas besoin de moi, j'imagine, ironisa le détective plus intéressé qu'il n'en avait l'air.

— Je voudrais vous parler d'urgence.

— Je vous écoute, mais faites-vite, je suis horriblement pressé.

Il se radoucit en voyant l'attitude désespérée de la jeune Chinoise qui se tordait les mains en proie à un embarras incompréhensible.

— Qu'avez-vous ? Ma parole, on dirait que vous avez assisté à quelque chose de terrifiant.

Elle fit signe de la tête, à bout de souffle, on ne savait si c'était de peur ou à cause de la course qu'elle avait faite, mais tout en elle trahissait une épouvante inexplicable.

— Alors, j'attends ? fit Marshall impassible. Ce n'est pas mon ami qui vous gêne ?

— Non, ça n'est pas ça, je vais vous dire...

— Mi! Ma fille, fleur de lotus, où es-tu?

glapit une voix inquiète qu'ils reconnurent tous les trois pour être celle du vieux marchand.

— Je suis perdue !

Mais avant qu'elle ait fait un mouvement, Tsucng-Houng se tenait devant le groupe comme s'il venait de sortir de terre; aucun d'entr'eux ne l'avaient entendu s'approcher. Il s'exclamait en agitant les bras :

— Ah ! Ma chérie, ma pauvre petite... Te voilà ! Je tai cherchée partout, pourquoi es-tu partie sans ma permission ? Ce n'est pas raisonnable, allons, viens... Il se fait tard et les enfants de ton âge sont depuis longtemps au lit.

VII

Les pigeons de Koo

Pendant cette tirade, il avait saisi le bras de la jeune fille avec une telle force qu'elle poussa un cri de douleur. Les deux amis esquissaient un geste de protestation, mais déjà le Chinois enchaînait :

— Excusez-nous, messieurs, si nous nous en allons aussi rapidement, bonsoir.

— Un instant, reprit Marshall. Mademoiselle Mi voulait me parler, veuillez attendre.

— Elle ?... demanda aigrement le marchand, c'est impossible. Tu voulais parler à M. l'Inspecteur, petite ?

— Non, non... je ne sais pas... C'est une erreur, murmura Mi en sanglotant, allons-nous-en père... J'ai froid.

Le Chinois s'inclina cérémonieusement de-

vant les témoins de cette petite scène de famille :

— Au revoir, messieurs. J'espère que vous me ferez encore l'honneur d'une visite.

Le rusé bonhomme, encore une fois, s'était rendu maître de la situation et, ayant accompagné cet adieu narquois d'une vilaine grimace qui élargissait ridiculement sa face ridée comme une vieille pomme, il emmena sa fille tremblante et muette.

Le détective de Birmingham les regarda tous deux disparaître dans la nuit sombre et resta sur une impression désagréable, commençant à se faire une idée exacte de cet ennemi énigmatique. Il en était là de ses réflexions quand Marshall, après avoir jeté un long regard en arrière pour s'assurer qu'ils étaient bien partis, reprit :

— Parfait. Vraiment, Tsueng-Houng est admirable, il est arrivé au bon moment pour protéger sa chère enfant !! Qui sait ? Peut-être nous aurait-elle fait des révélations intéressantes... Nous nous débrouillerons sans elle, n'est-ce pas ?

— Dans tous les cas, je ne voudrais pas être à sa place, en ce moment ! observa Merril, visiblement préoccupé par une pensée qui semblait l'inquiéter depuis un moment.

Ils reprirent leur marche en silence.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? fit Mar-

shall étonné du mutisme prolongé de son ami.

— Je n'ose vous donner mon opinion, et cependant, j'aimerais vous dire...

— Pas en vers, surtout.

— Non. Voilà : puisque vous me le demandez, je crois que vous vous trompez, Lester.

— Comment cela ?

— En ce qui concerne le sac et son contenu.. Selon votre avis, il était chargé d'un objet lourd pour être entraîné au fond de la Tamise et y rester, c'est bien cela ?

— Parfaitement.

— Vous n'en avez aucune preuve.

— C'est une supposition, en effet, mais elle se base sur le fait que le lien que je vous ai montré était coupé ; cela ne peut être dû qu'au frottement prolongé de la corde contre une pierre ou tout autre objet que je ne puis encore identifier? Il y a beaucoup de courant dans le fleuve, les remous, et aussi, les tempêtes de ces jours dernier ont pu aider à user peu à peu la corde et c'est ce qui explique mon hypothèse. Je pense qu'elle est acceptable, il est probable, pour ne pas dire certain que les choses se sont passées ainsi, une fois que le ou les assassins eurent accompli leur forfait.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Vous m'en voyez surpris. Comment expliqueriez-vous... ?

— Vous accepteriez une autre éventualité?

— Certainement, si elle est valable.

— D'après moi, ni le sac, ni la victime n'ont été au fond de la Tamise, Lester.

— Mais, la corde ?

— Elle ne signie rifien ; elle est déchiquetée par endroits qu'est-ce que cela prouve ? On a pu la couper, ou il peut y avoir une autre raison qui s'éclaircira par la suite pour laquelle elle se serait rompue.

« Suivez-moi bien, mon cher, si l'assassin avait agi en sorte que le cadavre repose au fond de l'eau, il n'aurait pas disséqué le corps avec cet acharnement, peine inutile, en effet. De plus, vous oubliez le cri que Davis affirme avoir entendu.

— Bah ! Il s'est trompé... Je n'ai vu absolument personne du côté où il nous a menés.

— Possible ! N'empêche que nous avons ramené cette prise. Je crois que mes arguments sont aussi bons que les vôtres.

— Je ne les nie pas, votre supposition est a examiner sérieusement. Si votre premier raisonnement est justifiable nous le saurons bientôt. Cette affaire est fort compliquée et pour ma part, je préfère attendre le rapport du médecin-légiste avant de me prononcer. Mais je commence à me fier à votre flair, Merril. Vos

déductions ne sont pas impossibles. Cette idée me plaît assez, et j'en tiendrai compte. Je crois que nous allons collaborer utilement. N'est-ce pas votre impression ?

— Je l'espère. En tous cas, je suis fermement convaincu que le corps n'a pas séjourné longtemps dans la Tamise et j'aimerais savoir si je suis dans le vrai.

— Patience, patience, mon bon Merril, je suis sûr qu'à nous deux...

— Hello ! Hello ! fit une voix derrière eux.

Les deux amis distinguaient nettement un bruit de pas qui s'approchaient sans toutefois reconnaître quel était le nouvel arrivant, tant la brume était opaque. Mais la voix reprit :

— Chef, où êtes-vous?

Ils surent qu'il s'agissait du constable Davis qui courait plutôt qu'il ne marchait pour les rejoindre ; et bientôt, le gros homme, à bout de souffle, les atteignait.

— Dieu soit loué, je vous ai rattrapé!

— Du nouveau ?

— Oui, chef.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai vu une embarcation chavirer près de l'endroit où vous m'avez laissé en faction. Un Chinois s'est noyé, je l'ai retiré de l'eau avec peine, mais trop tard... Il est mort. C'est

probablement lui qui avait poussé ce cri désespéré que j'avais entendu.

— Tiens, tiens... fit Dodge.

— Retournons Merril, décida Marshall, et sans perdre une minute. Nous trouverons peut-être là-bas des choses intéressantes... Le diable seul sait à quelle heure j'aurai le droit de regagner mes pénates et mon lit, mais, le service avant tout... Venez.

Tout en se hâtant, ils écoutaient Davis qui leur racontait par le menu ce qui était arrivé.

— Je restais donc, là, sans bouger ainsi que vous me l'aviez ordonné, chef, en inspectant les abords de ce coin qui n'a rien de particulièrement agréable, je vous l'assure. Vous savez qu'il est fréquenté par des individus peu recommandables, et en plus de ça, je mourais de froid. J'avais la gorge sèche, et j'aurais donné cher pour que l'on m'apporte un bon gin. Enfin, je prenais mon mal en patience, quand, en me retournant machinalement du côté de la Tamise je vis un canot à l'envers tout près du bord. Surpris, je m'approchai et, avec quelques difficultés, je l'attirai sur la berge aux fins de l'examiner ; j'étais tellement mouillé que je crois avoir attrapé un magnifique rhume de cerveau... Atchoum ! Ça c'est le comble.

— Continuez, coupa Marshall, allant au plus pressé.

— Eh bien, à peine avais-je tiré la barque vers moi qu'une forme imprécise m'apparut, à deux pas de moi, allongée, et baignant encore à moitié dans l'eau. Je compris que c'était le possesseur de l'embarcation qui avait dû s'y cramponner pendant un certain temps, puis, lâcher prise au moment où il n'en pouvait plus. C'est alors, qu'ayant tiré à sec la coque de noix, je me mis en devoir de frictionner l'homme énergiquement et de lui faire faire les mouvements respiratoires prescrits en semblable cas. Ouiche!... Plus je regardais cette face blâfarde, aux joues gonflées, aux yeux encore ouverts, comme un fantôme nocturne, plus j'étais impressionné. Je me sentais seul et me demandais ce qui m'arriverais s'il revenait à lui ? Cependant je vous prie de croire que le premier mouvement de stupeur passé, je m'employai de mon mieux pour le ramener à la vie, peine perdue... Hélas, mes efforts furent vains, le pauvre diable rendit le dernier soupir asphyxié

— Alors, vous l'avez laissé là-bas, c'est ce qu'il y avait de mieux à faire, Davis.

— Ah ! Quelle nuit, gémit encore l'agent, on aura tout vu. Seize ans que je suis dans mon service et l'on peut dire que c'est la première fois que je vois tant d'incidents bouleversants en aussi peu de temps.

— Toutes ces découvertes vont nous donner du fil à retordre ?

Ils étaient arrivés sur le quai et distinguaient le canot encore retourné, tel que l'avait décrit Davis, et à côté, le cadavre. Les deux détectives descendirent sur la grève et Marshall se pencha pour examiner le corps étendu de tout son long.

— Avez-vous déjà rencontré cet individu au cours de vos rondes, Davis ? interrogea le détective.

— Non, Sir, jamais.

Le Chinois était simplement vêtu d'un complet et manquait de pardessus malgré la saison froide. C'était certainement un pauvre bougre.

— Tâchons d'identifier cet individu, fit Lester. Aidez-moi, Merril, retournez-le, fouillez les poches, et vous Davis éclairez-nous.

— Bien chef.

Dodge, s'empressa et les deux inspecteurs dépouillèrent l'homme d'une partie de ses vêtements, regardant minutieusement tout ce qu'ils avaient pu découvrir.

Ils se passèrent les différents objets de l'un à l'autre ; c'étaient un porte-monnaie contenant deux shillings, un couteau, un paquet de cigarettes bon marché. Pour le reste, rien d'intéressant. Ils se relevaient déjà, fort dé-

çus, lorsque Dodge étouffa un juron de satisfaction :

— Tâtez, là, Lester...

— Voyons, qu'y a-t-il... ? Oh ! Parfait, ce monsieur portait une ceinture autour de la taille... Nous allons tout savoir. Damned ! quelle trouvaille.

Hâtivement, Merril déshabillait le malheureux et lui ôtait habilement sa large ceinture de toile qui était travaillée de telle manière qu'une large poche y était aménagée. Dodge y introduisit la main et tâta un papier qui s'y trouvait. Victorieusement, il s'empressa de le retirer et essaya de le déchiffrer mais le résultat de cette opération fut nul.

Il ne put cacher une vive déception qui se peignait sur son visage et déclara :

— Il est rédigé en chinois. J'avoue que c'est trop difficile pour moi.

— Donnez, dit Marshall.

Merril s'exécuta, surpris.

— Vous connaissez cette langue ?

— Un peu. Suffisamment je pense pour saisir le sens de cet écrit. Les caractères me sont familiers, ce n'est pas la première fois que je les déchiffrerai.

Davis releva sa lampe à la hauteur de la lettre, car c'en était une, et l'inspecteur lut, relut attentivement, sans paraître comprendre la signification.

— C'est plus compliqué que je ne le pensais.

— Vous avez déchiffré ? interrogea son compagnon.

— A peu près je vais tâcher de vous le traduire. Ecoutez :

HAI-PENG, FRERE ET CHER AMI,

MON FIDELE SERVITEUR VOUS APPORTE DE MA PART LES TRENTE PIGEONS DEMANDES QUE J'AI PREPARES DE MA PROPRE MAIN. LE MONTANT EN EST DE 100 *LIVRES, COMME CONVENU. VEUILLEZ M'ENVOYEZ AU PLUS TOT CETTE SOMME A LA BANQUE, A MON COMPTE QUE VOUS CONNAISSEZ. J'ESPERE, HAI - PENG, FRERE ET CHER AMI, QUE VOUS SEREZ SATISFAIT DE LA MARCHANDISE. J'Y AI APPORTE TOUS MES SOINS.*

EN SUPPLIANT LAO-TSE DE VOUS GARDER SOUS SA HAUTE PROTECTION, JE VOUS EMBRASSE TENDREMENT.

Signé : KOO

— Voilà le contenu de cette épitre, fit Lester, en s'appropriant le précieux papier qu'il enfouit dans sa poche, qu'en dites-vous Merril ? C'est, pour le moins extraordinaire ?

— Cette histoire de pigeons est assez ténébreuse ! fit l'interpellé d'un air sombre.

— Dites-moi, Davis, avez-vous remarqué

quelques-uns de ces oiseaux dans ces parages?

— Ma foi non ! s'étonna le policeman abasourdi. Je n'en ai pas vu un seul, chef, je vous le garantis. Quelle idée baroque a ce mystérieux M. Koo de faire transporter des pigeons par une barque. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille !

— Moi non plus, ricana Marshall. Tant pis... Ils se sont envolés, un mystère de plus à élucider...

VIII

L'invitation singuliere

Tous les lundis, vers six heures, les hauts fonctionnaires du C.I.D. se réunissaient en une conférence que présidait Sir Percy Tippleton, Commissionner of Scotland Yard entouré des représentants les plus importants de la Police anglaise. Il y avait le chef constable : M. Merton, les assistants, les aides, puis, l'inspecteur en chef : M. Cowes et ses subordonnés de différentes sections parmi lesquels Marshall et Dodge.

Sir Percy avait le type du véritable anglais à l'allure militaire. C'était un ancien colonel de l'armée coloniale, ayant fait un séjour de quinze années consécutives aux Indes, et y représentait un des personnages les plus marquants de cet organisme formidable qui fait l'orgueil de l'Angleterre et de ses Dominions. Mais il avait pris sa retraite depuis quelques

années pour se consacrer à une autre tâche non moins passionnante, diriger Scotland Yard Malgré qu'il appartint depuis un certain temps à cette organisation policière la plus fameuse, il n'avait jamais pu se débarrasser de ses anciennes habitudes de commandement, et de ses allures de vieux soldat et bien souvent il traitait ses sous-ordres en véritables recrues.

Mais, à part cette sévérité qui le faisait craindre de tous ceux qui dépendaient de lui, il témoignait d'une grande probité. C'était un homme correct, pour lequel le devoir seul comptait. Dans le service il était très strict et ne pardonnait jamais une faute à ses agents, de quelque grade qu'ils fussent.

Sir Percy avait dépassé la cinquantaine mais avait gardé une apparence extrêmement jeune, malgré la vie de privations et de discipline qu'il s'était imposée pendant longtemps. Le soleil avait donné à son visage énergique, au regard froid, une teinte bronzée que n'eut pas reniée un habitant du lointain Orient. Son œil gauche était toujours orné d'un monocle et sa mâle figure s'encadrait de beaux cheveux légèrement grisonnants.

— Messieurs ! commença le Commissionner en scandant ses phrases de telle sorte que chaque mot prenait une importance extrême pour ceux qui, tournés vers lui, l'écoutaient

avec attention, Londres est hélas devenu le théâtre d'un crime dont l'atrocité n'a d'égale que la manière étonnante de laquelle il fut commis. Et c'est pourquoi je commencerai mon ordre du jour par cette affaire : Vous savez tous ce à quoi je fais allusion en ce moment. Vous connaissez les détails navrants de ce crime : une femme a été retirée de la Tamise par l'inspecteur Marshall, ici présent et son cadavre était horriblement dépecé. Qui à été capable de commettre un semblable meurtre ? Nous l'ignorons et c'est inadmissible. Certes, la victime n'est qu'une Chinoise, une femme de couleur, mais devant la justice de Sa Majesté tous les sujets sont égaux, ils représentent la masse des citoyens. De plus, rien ne nous prouve que demain, si nous ne prenons pas des mesures énergiques, une femme de notre pays ne subira pas le même sort. Il est donc de notre devoir le plus sacré de découvrir celui ou ceux qui doivent répondre de cet acte abominable. Il faut, coûte que coûte que ces odieux assassinats cessent, et pour intimider les coupables, il n'y a qu'un seul moyen : punir avec la plus grande sévérité ceux qui en sont responsables. Malheureusement, gentlemen, les recherches entreprises par la section quartier chinois n'ont donné aucun résultat et cela je ne me l'explique pas. Quand notre honneur est en jeu,

est-il concevable que l'auteur de ce crime soit encore en liberté. Je me vois forcé, à mon très grand regret, d'exprimer à M. Cowes mon profond mécontentement.

Celui, qu'il venait de mettre en cause, se leva dans une attitude respectueuse, réprimant un geste de résignation, et essaya de protester de sa bonne volonté. Sa grosse figure était cramoisie et traduisait l'émotion que lui avait causée les reproches de son chef. Cependant, il parvint à s'expliquer avec déférence :

— Croyez, Sir que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, ce n'est vraiment pas notre faute si nous nous heurtons à des gens très forts. Malgré nos efforts réitérés nous nageons dans une obscurité complète et j'avoue que j'ai rarement vu une affaire aussi compliquée. A peine sommes-nous sur une piste intéressante que notre espoir s'effrite et que nous devons convenir de notre erreur. Nous piétinons et revenons à notre point de départ.

— C'est précisément ce que je vous reproche, grogna Sir Percy. Pour des détectives de Scotland Yard il ne doit pas exister de difficultés insurmontables. Doublez vos efforts, mettez nos meilleurs limiers en action, vérifiez les moindres indices, n'épargnez ni les hommes, ni l'argent, mais il me faut un

résultat, vous m'entendez, c'est absolument indispensable. Je compte donc que la semaine prochaine à cette heure au plus tard, vous serez capable de me donner des détails précis. C'est un ordre, sachez-le. Si nous continuons à travailler comme jusqu'à maintenant dans ces conditions Londres sera le paradis de la pègre internationale, on se fera une piètre opinion de nous et on aura raison. Tenons-nous en là ! Passons à la suite...

« En ce qui concerne la seconde partie de l'ordre du jour, je vois qu'elle comprend le vol du collier de Lady Myddeford... Examinons donc ensemble...

Le Commissioner compulsa le dossier volumineux qui se trouvait devant lui et continua. L'affaire de China-town était classée pour l'instant, dans l'esprit de l'honorable Sir Percy et son attention se reportait sur d'autres sujets également importants.

Car, le programme de cette conférence, envisageait tous les crimes qui avaient été commis pendant la semaine.

.....

— Ouf, fit l'inspecteur en chef lorsqu'il se retrouva dans son bureau en présence de Marshall et de Dodge auxquels il avait fait signe de le suivre, environ une heure après. Il n'est pas commode aujourd'hui le patron

quelle tête il m'a faite ! Charmant ! Enfin, il faut croire que je suis voué à toujours me faire attraper pour les autres...

« Eh bien messieurs, fit-il en s'adressant directement aux deux hommes qui attendaient muets, devant sa table de travail, si je n'approuve pas tout à fait les termes dans lesquels Sir Percy m'a apostrophé, je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'a pas tout à fait tort. Voici une semaine déjà depuis votre découverte, Marshall, et on n'est même pas arrivé à connaître le nom de la femme coupée en morceaux. Auriez-vous besoin de repos ? Cela m'étonnerait d'hommes tels que vous.

Ni l'un, ni l'autre de ses subordonnés ne semblait disposé à répondre. Aussi il reprit aussitôt :

— Non, en toute franchise, cela ne peut durer ainsi ! Débrouillez-vous comme vous voudrez mais il me faut des faits, des documents, quelque chose enfin qui nous aide à sortir de cette impasse. J'en ai assez de supporter les conséquences de ces recherches infructueuses et d'essuyer constamment des reproches. Voyons, Marshall, je vous ai toujours tenu en grande estime et vous avez justifié de ma confiance jusqu'ici, mais à présent, je ne vous reconnais plus. Depuis quelque temps ça ne va pas. A qui la faute ?

— J'ai toujours fait de mon mieux vous

pouvez en être persuadé, chef ; répondit l'interpellé avec son calme impertubable. Malheureusement, les événements sont plus forts que moi. Non seulement je ne trouve pas la solution mais il me semble que l'affaire se complique chaque jour un peu plus.

— Allons donc !... Et Tsueng-Houng... ? Vous l'avez à l'œil ? Qu'est-ce qu'il devient ?

— Certainement chef, mais je n'ai relevé absolument aucune trace de sa culpabilité, je vous l'assure

— Oh, pardon! interrompit Merril en se mêlant d'autorité à la discussion, à mon avis le Chinois est certainement pour quelque chose là-dedans. Pourquoi ne dites-vous pas, Lester, que vous avez questionné le caissier de la Middleham-Bank ? Il nous a donné un renseignement utile il me semble.

— Ridicule, observa Marshall. Vous retombez toujours dans votre idée fixe et cela n'avance à rien.

— Qu'avez-vous su à la Banque ? demanda M. Cowes.

— Ah, c'est juste, j'oubliais de vous mettre au courant, c'est insignifiant. Le caissier m'a révélé que, le jour du crime, Tsueng-Houng aurait reçu cent livres sur son compte.

— Sapristi !

— Je ne vois dans ce fait, rien d'extraordinaire. On lui envoie de Londres et de tous cô-

tés des sommes d'argent, et c'est fort naturel que ce jour-là aussi on lui ait adressé un versement en somme normal. Il est prématuré de vouloir établir, à toute force, une corrélation entre cet envoi et le crime.

— Oui, vous avez peut-être raison. Mais, à votre place, je le surveillerais encore plus qu'à l'accoutumée. A propos, avez-vous recherché cet Haî-Peng ?

— Bien sûr, chef. Malheureusement ce patronyme est très répandu chez les Chinois ; il y en a des centaines à Londres qui portent ce nom, depuis les avocats jusqu'aux allumeurs de réverbères. Ils font tous les métiers.

— Le plus curieux, constata l'inspecteur en chef, c'est qu'aucun parent ni ami n'est venu réclamer la victime.

— Ils avaient peut-être peur, en l'identifiant, d'avoir des ennuis... Et ces gens de race jaune sont si méfiants qu'ils préfèrent se dérober aux questions embarassantes. C'est un peuple qui sait se taire. M. Cowes se leva :

— Nous en sommes édifiés, je l'avoue. Mais il faut réussir, et je m'en remets à vous, messieurs, sur ce point. Mettez-vous au travail, et apportez-moi sous peu des informations précises, c'est ce que je vous souhaite, nous en avons besoin. Sur ce, bon courage, et à bientôt...

—Alors, vieux Merril, dit Mershall lors-

qu'ils eurent tous deux regagné son bureau, le travail ici, n'est-il pas tout à fait autre chose qu'à Birmingham ?

— Evidemment, je ne le concevais pas de cette manière.

— Je vous l'avais bien prédit, tous nos efforts n'aboutissaient à rien, nous revenons à zéro et c'est lamentable ; je le prévoyais, c'est entendu, mais cette fois-ci, c'est encore pire que je ne pensais. Rien, ...toujours rien! J'en ai assez de Scotland Yard, je ferais mieux, je crois, d'envoyer ma démission.

— Vous êtes fou ! fit sèchement Dodge, patientez encore un peu... Qui sait ? En tous cas cette aventure est pour moi une source d'inspiration inépuisable, écoutez ma dernière composition, cela vous changera les idées :

Sous la très haute direction
De Sir Tippleton en rage,
Ne donnez pas vot'démission
Car ce serait vraiment dommage...

— Miséricorde ! s'écria Marshall en faisant une grimace comme s'il venait d'avaler une boisson amère, épargnez-moi de vos rimes saugrenues. Combien de fois faudra-t-il vous répéter de ne plus me ressasser des horreurs pareilles.

— Oh, pardon ! Mais, ne trouvez-vous pas cela harmonieux ?

— Pas le moins du monde.

— Navré de vous contrarier Lester ; je vois que je n'arriverai jamais à vous convaincre de la beauté de l'art lyrique. Vous ne comprenez rien, vous êtes resté un homme matériel, trop terre à terre pour vous laisser toucher par les finesses de notre langue. Je commence à croire que vous êtes insensible, Marshall.

— Possible !

— Vous êtes décevant.

L'inspecteur s'apprêtait déjà à riposter et préparait une réplique acerbe capable de faire réfléchir le poête d'occasion, une autre fois, lorsqu'on frappa à la porte :

— Entrez.

C'était un constable.

— Un monsieur désire vous parler.

— Qui cela ?

— Je ne l'ai jamais vu ici, il a des manières étrange et s'exprime drôlement.

— Quel aspect a-t-il ?

— C'est un Chinois.

— Il n'a pas donné son nom ?

— Si... Quelque chose comme Tsueng-Houng ou Kong.

— Tsueng-Houng ! Faites-le entrer.

Le visiteur fut introduit immédiatement et s'inclina jusqu'à terre. Il esquissait un sourire grimaçant qui découvrait largement sa bouche édentée :

— Tsueng-Houng se trouve au septième ciel lorsqu'il a la bonne fortune de rencontrer son meilleur ami. Quelle joie de vous avoir trouvé.

— Asseyez-vous, fit brièvement le détective pour couper court à ces démonstrations qui l'impatientaient.

— Merci.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

— Tsueng-Houng éprouve un vif chagrin, sa douleur est indescriptible, il meurt de honte. Son âme est troublée, il ne trouve plus de repos, son sommeil même ne lui redonne pas la paix à laquelle il aspire. Mon remords est grand.

Il fit une pause comme s'il attendait une question mais les deux inspecteurs gardaient le silence, en le dévisageant froidement. Il reprit donc :

— Tsueng-Houng n'est qu'un chien galeux, pire encore, une vermine, un chacal qui a menti à son meilleur ami. Oui j'ai agi d'une façon malhonnête et je m'en repens.

— Expliquez-vous un peu mieux, je ne comprends pas un traître mot à toute votre histoire.

— Eh bien, voilà. J'ai très peu de vrais amis, dit le Chinois d'un air triste, et vous êtes parmi eux le premier, un des plus rares et des plus chers à ma très humble personne,

et c'est justement à vous que je fais cette injure. Quelle idée diabolique m'a inspiré ? Comment ai-je pu vous refuser le vase que vous vouliez m'acheter ? Pour une fois que vous m'exprimiez un désir, je vous ai dissimulé la vérité et je n'ai pas su vous satisfaire. Je ne me reconnais plus moi-même.

« Mais croyez, inspecteur, que je regrette vivement cet incident. Ah ! l'avarice est le pire de tous les vices. Permettez-moi de réparer et daignez accepter mon offre : puis-je vous annoncer que je vous en fais cadeau. C'est un humble témoignage d'amitié et la moindre des choses que je puisse faire.

— Tiens tiens ! fit Marshall sincèrement étonné, vous avez bien changé depuis l'autre jour, cher vieil ami. Eh bien, j'accepte votre offre, donnez-le moi.

Le marchand hocha la tête :

— Je ne l'ai pas ici mais, puisque vous consentez à recevoir de moi ce qui paraissait vous faire tant de plaisir, vous ne refuserez pas de venir jusque chez moi le chercher. Vous savez que je serai le plus heureux des hommes en vous accueillant sous mon toit ; le jour où vous me rendrez visite sera une véritable fête pour moi et pour ma petite Mi, je vous assure. Je ferai tout mon possible pour vous laisser un bon souvenir de Tsueng-Houng.

— Vous voulez que je vienne chez vous ?

— C'est mon plus profond désir, Inspecteur.

La détective, surpris de cette attitude aimable, réfléchit un moment, puis acquiesça :

—Entendu. Je me rendrai à votre invitation et, si vous me le permettez, j'amènerai mon ami.

— Comment donc, ce sera un double honneur pour ma modeste demeure.

— C'est dit, nous viendrons ensemble.

— Quand ça? questionna hâtivement le Chinois, et Merril eut l'impression qu'une lueur étrange passait dans le regard du bonhomme.

— Quand vous voudrez. Ce soir même, tenez.

— Que Dieu vous protège Inspecteur ; ainsi, je vais pouvoir réparer ma faute. Ce soir vers dix heures si possible ?

— Daccord, comptez sur nous.

— Merci, mille fois merci.

— Au revoir.

Déjà le vieux marchand avait disparu, aussi vite qu'il était venu, à petits pas rapides.

— Vous n'êtes pas raisonnable, Lester. A votre place je n'aurais pas accepté de me rendre là-bas. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que ce damné Chinois nous attire dans un guet-apens.

— Je le sais, mais ne vous en faites pas, Merril, je ne suis pas aussi naïf que certain

personnage de ma connaissance se plaît à le croire. Je prendrai toutes les précautions nécessaires.

.....

Plus tard, dans la soirée, lorsqu'il quitta seul son bureau et descendait dans la rue, se préparant à regagner son domicile, une ombre se détacha du recoin sombre où elle s'était dissimulée, et s'approcha du détective.

— Inspecteur !

— Mi ?

— Oui, c'est moi.

— Encore vous. Que se passe-t-il ?

— Mon père vous a invité, n'est-ce pas. Vous irez ?

— Ce soir même.

— Non, ne faites pas ça. Je suis venue exprès pour vous en empêcher, ce serait votre mort certaine, comprenez-vous ? Tsueng-Houng est mon père et je n'hésite pas à vous le dire, je vous en prie, vous ne quitteriez pas la maison vivant.

— Curieux, je m'en doutais ! n'ayez crainte petite Mi, répondit Marshall en souriant, ma décision est prise : j'irai quand même...

IX

Ruse contre ruse

— Qui était-ce ce mystérieux Koo ? Comment se faisait-il qu'il envoyait trente pigeons sur une barque ?

Ces deux questions ne cessaient de tourmenter Marshall, même lorsqu'il prenait son modeste repas dans un petit restaurant de Soho, bien connu des gourmets anglais.

Marshall, plus que tout autre, était un homme qui connaissait la valeur de l'argent et ne le gaspillait jamais. Par nature il était économe et le seul plaisir qu'il s'offrait c'était précisément de déjeuner dans un de ces restaurants où l'on mangeait de l'excellente cuisine française, mais l'addition le mettait régulièrement en colère. Lorsqu'il sortait, son repas terminé, il avait la ferme intention de manger ailleurs, pour un prix plus raisonnable, mais ses résolutions tombaient vite, et

il revenait toujours à Soho. Par habitude et par gourmandise.

Par contre, le soir, il se préparait un menu frugal, confectionnant lui-même, sur une lampe à alcool, son dîner.

Ce soir-là, exceptionnellement, il avait décidé de dîner dehors, puisqu'il devait se rendre après chez Tsueng-Houng.

Au restaurant, contrairement à son ordinaire, Marshall ne se pressa pas, et au lieu d'expédier son repas il déplia un grand journal qu'il avait pris soin d'apporter et se plongea dans la lecture des faits-divers.

L'invitation n'étant que pour dix heures, il avait largement le temps. Il n'était pas accoutumé à cette heure de loisir et observait les convives d'un œil amusé. Vers neuf heures, il paya en grognant, se leva, et quitta le restaurant. Il avait plus de cinquante minutes devant lui et il résolut de faire le chemin à pied.

Ce soir-là était aussi brumeux que les autres ; quand la purée de pois tombe sur Londres, elles y reste parfois longtemps, et elle régnait, en effet depuis deux semaines déjà.

Lester frissonna dans son moelleux trench-coat, resserra son cache-col, et, relevant son col dans un geste familier, se mit en route. En route vers un destin inconnu ? Il revit un instant la figure pâle de Mi, se rappela l'an-

goisse de la petite chinoise, et l'avertissement qu'elle avait prononcé gravement : « N'allez pas, vous iriez à une mort certaine ».

— Peuh ! se dit-il pour effacer cette pénible impression je saurai défendre ma peau...

. . . . . .

— Que le Dieu de tous les Dieux vous bénisse, Inspecteur ! s'exclama Tsueng-Houng avec ses grandes protestations, quel plaisir pour un vieil homme comme moi que de recevoir un hôte de votre importance ! Je ne saurais vous dire combien j'en suis flatté. Mais, mon bonheur se trouve diminué, je ne me réjouis qu'à demi car mes vieux yeux ne voient pas à vos côté votre ami, l'inspecteur Dodge. Serait-il retardé ? J'espère qu'il viendra.

— Non, il m'a prié de l'excuser auprès de vous, croyez qu'il regrette vivement, mais le service l'a retenu plus tard qu'il ne le pensait. Il n'a donc pu se joindre à moi.

— Oui ! Vous autres hommes de Scotland Yard, êtes très occupés, je comprends cela, et vous lui direz combien nous avons déploré son absence...

— Je n'y manquerai pas, soyez-en certain.

— Dans ce cas, donnez-vous la peine d'entrer, c'est la faveur que vous demande le pauvre Tsueng-Houng qui se réjouit de tout

son cœur de vous recevoir sous son toit, puisque vous avez bien voulu répondre à son plus cher désir.

Ils pénétrèrent dans la boutique encombrée qui présentait toujours le même tohu-bohu qu'auparavant, mais, au milieu de la pièce, une table était préparée, recouverte d'un linge blanc, sur laquelle on avait posé du whiski écossais, de sgâteaux, des verres, etc...

— Je suis confus de tout ce dérangement, mon cher hôte, fit Marshall, en s'asseyant sur une des chaises disposées autour de la table, vous êtes vraiment trop aimable.

— Comment donc ? C'est encore moi qui devrai vous remercier. Vous ne retirez pas votre pardessus ?

— Si, très volontiers.

Tandis que le Chinois l'aidait à se débarrasser de son vêtement, le détective put voir Tsueng-Houng en tâter les poches, sans doute pour contrôler s'il n'y avait pas une arme.

Le marchand se dirigea vers un porte-manteaux qui représentait des têtes d'animaux en bois sculté, et y suspendit le trench-coat avec mille précautions.

Brusquement, la porte opposée s'ouvrit, livrant passage à Mi, qui entra en s'efforçant de sourire et salua l'invité. Celui-ci se rendit compte facilement que l'angoisse qui pesait sur les traits de la jeune fille quelques heu-

res auparavant, avait fait place à un sentiment d'épouvante qu'elle n'arrivait pas à dissimuler.

— Soyez le bienvenu chez nous, inspecteur! dit-elle d'une voix blanche, je suis ravie de votre visite.

— Bonsoir, Mi, fit aimablement Marshall en serrant amicalement la fine menotte que lui tendait la jeune Chinoise.

— Ma fille, fleur de lotus, n'est pas très bien aujourd'hui, objecta le vieux père d'une voix doucereuse pour couper court à des questions possibles.

— Rien de grave, j'espère, s'enquit le policier.

— Oh, un petit malaise passager, certainement. Mais, venez, mon ami, je ne veux pas que vous soyez venu dans ma demeure sans avoir admiré ma collection. Je vais vous montrer mes nouvelles acquisitions que, j'en suis sûr, vous saurez apprécier. J'ai eu la chance, ces jours derniers, de mettre la main sur une pièce comme il n'y en a pas deux sur terre, regardez : un boudha en or pur, orné d'émeraudes et de saphirs. C'est une merveille, et authentique, il date du quinzième siècle.

— Vraiment ! Oui, je vois, il est fendillé sur le côté, c'est ce qui prouve son âge.

— Une pièce magnifique ! Eh bien, si cet

objet vous intéresse, nous pourrons peut-être nous arranger, je vous ferai un prix et vous n'aurez pas à le regretter, un prix... d'ami !

— Merci, ce n'est pas le genre que je préfère. Mais, le vase, où est-il ?

— Ah ! ah ! le voilà.

Il tendit au policier la porcelaine réclamée qu'il avait prise sur l'étagère et Marshall, qui attendait ce moment avec une certaine curiosité, put constater immédiatement que ce vase ne portait pas les traces qu'il y avait relevées la première fois. Ce n'était vraisemblablement pas le même, mais il se garda bien de la moindre réflexion désobligeante trahissant sa découverte. Au contraire, il s'extasia à nouveau sur la beauté de de l'ornementation et l'élégance de sa forme.

Tsueng-Houng jubilait :

— Prenez-le, et gardez-le en souvenir de moi. C'est un cadeau digne d'un prince, mais il n'est pas trop beau pour un homme de votre grade et c'est une bien grande satisfaction pour votre très humble ami, de vous l'offrir. Vous en apprécierez la valeur ; j'en suis sûr.

Puis il frappa dans ses mains :

— Mi, ma fille unique, va et prépare-nous le thé...

. . . . . .

Le vieux marchand semblait goûter ce

soir-là une jouissance particulière à étaler toutes ses richesses sous les yeux du policier qui les admirait. Il possédait de véritables trésors cachés dans sa minable boutique, et sortait, des recoins les plus poussiéreux, des œuvres d'art, de plus en plus belles.

Mi avait apporté le thé pendant ce temps, et remplissait les tasses du breuvage doré.

Tsueng-Houng paraissait s'être calmé, du moins, Marshall avait cette impression, et conversait amicalement avec lui. Cependant, comme le détective n'avait pas encore touché à sa tasse, le Chinois l'invita à boire :

— Désaltérez-vous, mon ami. Rien que l'arôme de cette plante est un enchantement, et je suis sûr que, lorsque vous l'aurez goûtée, cette boisson vous plaira. C'est le véritable thé de Chine.

Tout en prononçant ces paroles, il prit la tasse et but longuement, plusieurs gorgées. Marshall, après une courte hésitation, l'imita.

— Il est bon, n'est-ce pas ?

Les yeux du Chinois pétillaient, animés d'une flamme étrange, et il fixait le visage de son vis-à-vis comme s'il attendait impatiemment un résultat prévu.

— Très bon, répondit le détective avec flegme. Je trouve même qu'il a un goût spécial.

— Vous, Européens, n'êtes pas habitués au véritable thé, remarqua placidement Tsueng-Houng, il faut avoir vécu dans notre pays et être de notre race pour l'apprécier pleinement.

Le policier ne pouvait s'empêcher de juger cette soirée très intéressante, bien qu'il sentit une certaine lourdeur qu'il ne s'expliquait pas. Le Chinois était vraiment un hôte parfait, et son invité admirait, dans son for intérieur, son intelligence éveillée, son esprit observateur.

Marshall absorba deux tasses du breuvage qu'on lui versait avec complaisance, mangea des gâteaux, bref, se comporta exactement comme s'il se croyait en sécurité et ne craignait rien de son hôte.

Vers onze heures et demie, il quitta enfin la boutique du *Marchand d'horreurs*, emportant le vase dont on lui avait fait cadeau et que ce dernier lui avait soigneusement enveloppé.

— Que le bonheur soit toujours sur votre chemin, et soyez mille fois remercié pour votre amabilité; votre visite m'a réjoui pour de longs jours ! avait déclaré Tsueng-Houng en lui serrant, pour la dernière fois la main.

Et Lester se mit en route.

A peine avait-il franchi une centaine de mètres qu'il entendit, derrière lui, le bruit

d'une chute suivie d'un gémissement de douleur. Se retournant, il vit le corps d'un homme allongé à deux pas de lui.

— Ça y est ! Nous le tenons, dit Merril qui était accompagné de deux constables, cette crapule voulait vous poignarder dans le dos. J'ai eu juste le temps de lui asséner un formidable knock-out qui l'a mis hors d'état de nuire, sinon....

— Bon travail ! Dodge. Voyons qui c'est.

L'homme était toujours étendu à terre, inerte. Ils constatèrent que c'était un Chinois et qu'aucun d'entr'eux ne le connaissait. Il semblait évanoui, mais la rude poigne des deux hommes qui le secouaient énergiquement le firent revenir à lui.

Il se redressa et sauta d'un bond, souplement, comme s'il voulait fuir; mais il se rendit vite compte de sa situation. Il serrait les lèvres convulsivement, et montra la plus grande frayeur en face des détectives qui l'observaient durement.

Marshall savait comment on procède avec des gens de cette espèce, et l'interpella brutalement :

— On va te pendre, mon vieux ! dit-il sur un ton aussi calme que s'il faisait une constatation sur le temps.

— Grâce ! grâce ! hurla l'autre.

— Tu sais aussi bien que moi que tu seras

condamné puisque tu as voulu m'assassiner, cependant je t'offre une chance, une seule... Il ne dépend que de toi de sauver ta tête, tu n'a qu'à me donner le nom de celui qui t'a commandé de m'exécuter.

Le Chinois, en proie à une émotion indicible, se mit à trembler, mais pas un son ne sortit de sa bouche contractée.

— Aidez-moi mes amis, fit le détective, puisqu'il préfère rester muet, nous allons le fouiller. Hé ! constable, ajouta-t-il en s'adressant à l'un des agents, tenez-moi ce paquet. Tournons les poches de cet entêté coolie.

Le Chinois recula, effrayé.

— Je vais le dire, cria-t-il dans un anglais abracadabrant.

— Alors, je t'écoute, mon fils.

— *C'est Koo qui m'a donné cet ordre !*

X

LES QUARANTE GRENOUILLES DE KOO

— Tiens, tiens ! Mr Koo, toujours lui ! s'exclama Marshall avec un véritable étonnement. Je te remercie, mon ami, de m'avoir révélé cela. Mais, voyons, ne pourrais-tu me répondre à d'autres questions aussi franchement ? Et d'abord, Fils du Ciel, comment t'appelles-tu ?

— Je ne peux pas le dire.

— C'est maigre, constata le détective sans se décourager. Alors, tu sais peut-être, par hasard, où habite cet honorable Koo qui t'a ordonné de m'assassiner.

— Non, répondit le Chinois de plus en plus effrayé. Il paraissait regretter amèrement d'en avoir trop dit et cherchait à rétracter ses paroles. Nul ne le sait !

— Tu mens, j'en suis sûr. Comment se peut-il que l'instigateur de cette machination

ait pu communiquer avec toi ? Il n'est pas invisible, je suppose.

— Si, je dis la vérité. Pour vous, pour moi comme pour d'autres, Koo est inaccessible.

— Il sait cependant fort bien donner des ordres quand il s'agit de me tuer, et tu lui obéis. Comment cela ?

— Il m'a fait apporter une lettre par un compatriote.

— Ah ! Voilà une réponse plus précise, ça commence à devenir intéressant. Où est cette missive ?

— Je ne l'ai pas.

— Je te conseille de ne pas faire le malin avec moi. C'est tout à fait inutile. Allons, donne...

— Je jure que je ne l'ai plus.

— Qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai avalée.

— Quoi ?

— Oui, je l'ai mangée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ordre de Mister Koo.

De mieux en mieux. Tu blagues, mon gaillard, mais je vais te prouver que l'on ne se fiche pas d'un représentant de Scotland Yard.

L'inspecteur interpella Dodge qui maintenait le Chinois par le bras droit, tandis qu'un

des constables le serrait fortement de l'autre côté :

« A nous deux, Merril ! Fouillez-moi cette fripouille, ne perdons plus de temps.

— Non ! Non ! hurla l'homme jaune hors de lui, je ne me laisserai pas faire.

— C'est ce que nous verrons, ricana Dodge.

Au même instant, le Chinois se dégageait de l'étreinte de ceux qui le retenaient prisonnier et se redressait avec une force que l'on n'aurait pas attendue de lui, assénant un formidable coup de poing dans la figure de l'agent qui s'affaissa lourdement sur le sol. Puis, il se retourna contre Merril et le frappa à l'estomac; ce dernier vacilla, essaya de se raccrocher à son compagnon, puis tomba à son tour, étourdi, avec un gémissement de douleur.

Le prisonnier en avait profité pour s'échapper et fuyait à toutes jambes; Marshall, sans se préoccuper des deux hommes étendus à terre, se lança à sa poursuite.

En même temps, il avait sorti son revolver, espérant s'en servir dès que possible pour intimider le coolie et l'arrêter dans sa course, et ne le perdait pas de vue, courant de toutes ses forces suivi par le second constable tenant toujours le paquet sous le bras.

Le Chinois fuyait avec une vitesse extra-

ordinaire, enfilant les petites rues sombres de ce quartier désert, se perdant dans les coins d'ombre, faisant mille zig-zag, qui auraient certes, fait perdre la piste à un inspecteur moins habitué que Marshall.

Mais ce dernier connaissait parfaitement l'endroit, chaque maison lui était familière, et chaque rue il l'avait parcourue cent fois ; aucun recoin ne pourrait lui dérober celui qu'il poursuivait avec acharnement.

Ce n'était pas pour rien qu'on l'avait surnommé le diable rouge : malgré la brume intense, et différents obstacles que l'autre semblait rechercher pour décourager le détective, celui-ci avançait sûrement et avec une rapidité étonnante.

La course se prolongeait, ils perdaient tous deux du souffle, mais ni l'un ni l'autre n'abandonnait la partie. Cependant, en se retournant, le Chinois vit que Marshall avait gagné du terrain et se crut perdu. Il s'élança à nouveau dans un effort désespéré, sachant que son salut dépendait de son endurance et qu'il suffisait du hasard, d'une chute de son adversaire pour que la liberté lui soit acquise.

A chaque instant, l'Ecossais menaçait de le rattraper et, au tournant d'une rue, il s'arrêta une seconde égaré, telle une bête traquée, ne sachant vers quel côté se diriger.

Une centaine de mètres les séparait encore ; alors, sans hésiter, à présent, l'homme jaune bifurqua vers les quais. Allait-il se jeter dans le fleuve ? Cela n'aurait pas arrangé Marshall qui préférait prendre cette proie vivante pour en tirer le maximum d'aveux. Mais non, l'autre courait toujours comme s'il se dirigeait vers un but précis. Sans doute espérait-il se cacher derrière les ballots et ustensiles de toutes sortes qui étaient déposés sur la berge; il avait ainsi dix fois plus de chances de se dérober à l'œil exercé de son poursuivant.

Il fallait qu'il lui échappe, coûte que coûte.

Mais Marshall devina son intention et jugea que c'était le moment de la déjouer :

— Halte ! s'écria-t-il sans s'arrêter, et sa voix résonna d'un écho sonore dans ce lieu désert.

Mais l'homme jaune n'entendit pas ou ne voulut pas paraître s'apercevoir de cet appel.

— Halte! répéta l'inspecteur, décidé à jouer sa dernière carte, arrêtez-vous, ou je tire.

Mais cette menace ne produisit pas l'effet attendu, alors le détective éleva son revolver, visa, et déchargea l'arme à deux reprises dans la direction du Chinois. Malgré qu'il fut un tireur hors ligne, il manqua son but.

Pendant ce temps, l'autre avait gagné un

peu de terrain et s'emparait d'une petite embarcation qui était attachée par une corde à un piquet. Déjà il coupait le lien avec son coûteau et la mettait à l'eau avec dextérité ; surpris et perplexe, Marshall le vit sauter rapidement dans le léger esquif. Son plan était clair, il allait fuir à toute vitesse sur le fleuve, se perdre dans le brouillard, et là, il serait impossible de le suivre. C'était évidemment le seul chemin par lequel il pouvait s'échapper. Il saisit les rames et se croyait sauvé quand son destin s'accomplit.

Le détective, résolument, avait tiré pour la troisième fois et atteint le coolie. Celui-ci, touché en plein cœur, s'affaissa, mort avant d'avoir pu ébaucher un mouvement.

Poussant un juron de satisfaction, Marshall reprit haleine et se disposa à aller inspecter de près sa proie inerte, quand, une formidable détonation retentit et se répercuta au loin, ébranlant le sol comme s'il venait de se passer quelque chose de fantastique autant qu'inexplicable. C'étaient comme des roulements de tonnerre suivis de crépitements précipités.

Avant qu'il ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, et réaliser d'où provenait ce cataclysme soudain, l'inspecteur se trouva projeté plusieurs mètres en avant, et crut sa dernière heure venue. Pendant quelques

instants, il se sentit totalement abruti, comme si sa tête portait un poids de cent kilos, puis, se releva, étonné de se retrouver sain et sauf.

Il cherchait ce qui avait bien pu provoquer un phénomène de ce genre sur le quai de la Tamise.

Quelle terrible explosion ? Si quelqu'un avait déposé dans ces parages une bombe de dynamite, il avait fait là du beau travail. Et Marshall songea immédiatement à Tsueng-Houng; avait-il préparé ce coup à son intention ? C'était invraisemblable puisqu'il n'aurait pu le suivre jusqu'en cet endroit pour l'attaquer. Alors, qui avait laissé tomber sur lui, ou tout près, un engin dangereux ? Incompréhensible ! Ne sachant que penser, il décida de revenir en arrière pour essayer de se rendre compte de qui avait pu se passer.

Il reprit son chemin, avançant avec précautions, pensant à une attaque possible ou surtout à une nouvelle explosion, et il avait fait à peine quelques pas lorsqu'une ombre se dressa devant lui.

Il s'arrêta, mais l'autre s'approcha de lui en vacillant et tenant ses deux mains crispées sur son ventre. Marshall reconnut Dodge qui avançait péniblement, semblant en proie à une vive douleur. Il l'interpella quand il se trouva tout près de lui :

— Hé là ! mon vieux, ça va mal.

— Enfin ! C'est vous Lester ? s'écria l'autre.

— Oui ! C'est moi. Qu'est-il arrivé, Merril ? Rien de grave, j'espère.

— J'ignore ce qui s'est produit, j'arrive juste et j'ai eu bien de la peine à reprendre mes esprits. Cette vermine m'a donné un coup dont je me souviendrai longtemps. J'en ai eu la respiration coupée, quel saligaud !

— Il ne vous gênera plus.

— Vous l'avez rattrapé ?

— Il est mort. Je ne pouvais rien faire d'autre que de le tuer.

— Tant mieux, mais j'avoue que j'ai eu très peur pour vous, en entendant cette détonation.

— Je me demande comme vous ce que cela signifie. Il n'y avait absolument personne auprès de moi, et tout à coup, je me suis trouvé dans un nuage de fumée qui s'est dissipé tandis qu'abasourdi, j'avais vaguement l'impression d'avoir échappé à un grand danger.

— Lequel ?

— C'est ce que nous allons tâcher de tirer au clair.

— Affolant ce mystère !

— Aïe ! Lâchez-moi, qu'est-ce que vous faites ?

Marshall venait de saisir brusquement le bras de son compagnon qui se demandait ce qui lui arrivait.

— Dites-moi, mon vieux, où sont les constables, questionna-t-il anxieusement.

— Mais... encore là-bas, je suppose. Vous savez que l'un d'eux n'a pas repris connaissance, quant à l'autre...

— Oui, il m'avait accompagné et je l'ai perdu de vue pendant la poursuite.

— Diable ! Il portait toujours ce paquet que vous lui aviez confié, alors ?

— Mille tonnerres ! Vous avez raison, Merril. Ah ! je commence à comprendre, voilà un cadeau qui pouvait me coûter cher. Sapristi, je n'aurais jamais imaginé une chose pareille !

— Quoi ? Expliquez-vous ?

— Attendez, c'est prodigieux, tout à coup le plan du rusé bonhomme m'apparaît avec une netteté effrayante ! Tsueng-Houng était résolu à se débarrasser de moi par tous les moyens. Cela m'étonnait d'être sorti de chez lui sans encombres. Mais il avait un autre projet. Cela ne fait pas le moindre doute. Il m'a attiré dans sa boutique en me faisant croire que le vase en question était le même que celui qu'il m'avait montré la première fois, et se repaître de mon angoisse en m'offrant son thé que je croyais empoisonné.

— Et il ne l'était pas, Dieu merci !

— Non, mais c'était reculer pour mieux sauter : cette vieille canaille n'osa pas me supprimer chez lui, parce qu'il savait que j'avais pris mes dispositions en conséquence, mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'avait pas renoncé à son projet.

— En tout cas, je n'ai cessé de surveiller les alentours de la maison ainsi que vous me l'aviez dit.

— Oui, et c'était une précaution élémentaire. J'avais fort bien fait de vous poster ici-bas avec des agents.

— Croyez bien qu'à l'heure dite j'aurais fait irruption dans la boutique si vous n'étiez pas apparu.

— Mais ce chien prévoyait tout, il a trouvé une autre solution et, usait d'un subterfuge diabolique sûr, ainsi de ne pas me manquer. Songez qu'il m'a enveloppé ce vase lui-même et me l'a remis avec des sourires ironiques, je comprends pourquoi: il avait certainement glissé dans le paquet un engin mortel.

— Et le malheureux constable a été victime de cette machination, c'est clair comme le jour.

— Hélas, oui !

— C'est inoui !! Renversant, ce que ce Tsueng-Houng de malheur peut inventer.

— Ainsi, à présent, il est persuadé que je

ne suis plus de ce monde et se réjouit dans son coin... Attends, mon vieux !

— Allons voir d'abord ce qu'il est advenu du pauvre homme.

— Oui, venez, Merril.

Mais ils n'eurent pas à aller bien loin. La réalité se chargea de confirmer leurs suppositions.

Bientôt, ils découvrirent, en effet, à une certaine distance de l'endroit où ils s'étaient rencontrés, une masse sanglante et informe, dont les membres, déchiquetés, présentaient un spectacle d'horreur. Des lambeaux de chair s'étalaient un peu partout, et autant qu'ils purent voir, ils constatèrent que le corps baignait dans une mare de sang. La théorie de l'inspecteur se trouvait pleinement confirmée. Ils s'inclinèrent devant les restes de l'agent, méconnaissable, en proie à une sourde révolte contre celui qui faisait une victime de plus.

— Pauvre homme ! fit Merril ému. Affreux !

— Encore un qui est mort à la tâche, constata son compagnon. On peut dire qu'un miracle providentiel m'a protégé, sans cela... Voilà où j'en serais ! Ah ! Tsueng-Houng, je suis en vie, et je n'aurai de repos que lorsque tu seras puni de tout ce carnage. Ma vengeance sera terrible, je le jure !...

Marshall décida alors de se diriger à nouveau vers la berge où ils avaient laissé le Chinois dans l'embarcation. Merril le suivit, à peu près remis du choc qu'il avait reçu.

Lorsqu'ils approchèrent de tout près le bateau où s'était affalé l'homme pour ne plus se relever, une nouvelle surprise les attendait. Avec stupéfaction, ils virent à côté du corps, une masse qu'ils reconnurent immédiatement pour être un grand sac.

En se baissant, ils purent constater qu'il avait une certaine ressemblance avec celui découvert précédemment dans les mêmes conditions. Les deux hommes sortirent le cadavre de la barque et le déposèrent sur la grève, puis, ramenèrent de même le sac qui était assez lourd et de dimensiors respectables.

— Voyons, essayons d'abord de savoir quelle énigme représente ce bonhomme-là. S'il ne voulait pas se laisser fouiller, c'est qu'il avait assurément un secret, et il est à peu près certain qu'il cachait quelque chose.

Après les premières constatations qui leur confirmèrent qu'ils avaient à faire à un pauvre bougre, ils découvrirent que, curieuse coïncidence, le Chinois portait ainsi que son compatriote noyé, une ceinture en toile exactement semblable à l'autre.

Les inspecteurs s'empressèrent de défaire cette ceinture comportant, également, une grande poche aménagée à l'intérieur. Ils la fouillèrent et firent main basse sur une lettre qui s'y trouvait et que Marshall déchiffra aussitôt ainsi qu'il l'avait fait de la première fois. Même son contenu se rapprochait sensiblement de la missive qu'il avait traduite auparavant :

TCHING-FOU-TCHANG, FRERE ET VIEIL AMI,

MON FIDÈLE SERVITEUR VOUS APPORTE DE MA PART LES QUARANTE GRENOUILLES DEMANDEES. JE LES AI PREPAREES DE MES PROPRES MAINS. LE MONTANT EN EST DE CINQUANTE LIVRES. VEUILLEZ M'ENVOYER AU PLUS TOT CETTE SOMME A LA BANQUE, A MON COMPTE QUE VOUS CONNAISSEZ.

J'ESPERE, TCHING-FOU-TCHANG, FRERE ET VIEIL AMI, QUE VOUS SEREZ SATISFAIT DE LA MARCHANDISE. J'Y AI APPORTE TOUS MES SOINS. LAO-TSE NE MANQUERA PAS DE VOUS GARDER SOUS SA HAUTE BIENVEILLANCE, ET, JE VOUS EMBRASSE BIEN TENDREMENT.

Signé : KOO.

Et il replia lentement la feuille, l'air soucieux tandis que sur les traits de Dodge se peignait le plus profond étonnement. Marshall prit la parole :

— Ça, c'est le comble ! Cinquante livres pour quarante grenouilles déjà préparées. Je ne veux plus m'appeler le Diable rouge si je comprends un seul mot...

— Stupéfiant ! Courir après ce satané Chinois, le tuer, manquer d'être assassiné, pour en arriver à savoir ça ! ne put s'empêcher de constater Merril amèrement, c'est fort !

— Décourageant, mon vieux.

— Regardons ce qu'il y a dans le sac, suggéra encore son compagnon, peut-être y trouverons-nous, cette fois-ci quelque chose de plus précis ?

— Allons-y.

Mais le ton de Marshall montrait qu'il avait peu d'espoir de faire une découverte intéressante, et ce scepticisme était bien compréhensible après toutes les aventures et les dangers qu'ils avaient courus tous deux, y compris la mort du constable, pour un résultat presque nul, en somme.

Ils se mirent, donc, en devoir de fendre la toile et d'élargir peu à peu cet interstice avec toutes les précautions désirables, jusqu'à ce qu'apparaisse son contenu.

Alors, un cri d'orreur leur échappa. Cette découverte était encore plus macabre que la première et ils se demandaient jusqu'où irait cette tragédie.

Le sac contenait en effet un cadavre dépecé, un cadavre d'une femme horriblement mutilé et tailladé à coups de couteau, et il s'agissait d'une femme blanche, cette fois-ci...

XI

CONFERENCE

Un nouveau crime peut-être plus horrible encore que le précédent, car il s'agissait, cette fois-ci d'une femme blanche et probablement d'une anglaise, venait d'être commis.

Marshall et Dodge entrevirent immédiatement tout le pénible de la situation qu'entraînait pour eux cette découverte macabre, et envisagèrent les conséquences graves qui allaient en résulter. Il était certain que Sir Percy Tippleton, qui semblait déjà si mal disposé à l'égard des détectives dont les recherches restaient infructueuses, ne pardonnerait jamais à ses subordonnés une seconde défaillance. Or, non seulement ils ne pourraient rien lui apporter de précis concernant les événements antérieurs, mais encore, et

cela était sûr, l'affaire se compliquait et menait les enquêteurs vers un nouvel échec.

Les représentants de Scotland Yard, et en particulier les deux amis, jouaient de malchance depuis le début de cette ténébreuse affaire.

Marshall ne se souvenait pas, en effet, avoir eu au cours de sa carrière à débrouiller un tel imbroglio. Il désespérait d'élucider ces énigmes qu'un ennemi inconnu paraissait accumuler à plaisir.

— Eh bien, mon vieux, fit Merril, qui commençait à reprendre son sang-froid, je vous assure que je ne voudrais pas être à la place de notre chef Cowes. Tel que je le connais, Sir Percy fera un scandale comme la salle des conférences n'en a jamais vu, et c'est ce que je redoute le plus.

— Tant pis ! répondit Lester, je suis résigné à tout à condition de ne plus entendre parler de ces morts inexplicables qui me cassent la tête et auxquelles je ne comprends jamais rien.

— Je ne vous reconnais pas, mon cher. Ne vous laissez pas abattre : vous possédez un atout dans votre main, Lester.

— Je serais curieux de connaître lequel ?

— Eh bien, mon cher ami, vous oubliez le vieux Tsueng-Houng, vous n'avez cependant pas la prétention de le laisser dormir tran-

quille. C'est bien lui, d'après vous qui a glissé la bombe dans le vase, n'est-ce pas ? Du moins, c'est fort vraisemblable.

— Certainement.

— Ecoutez-moi : cette vieille canaille voulait vous supprimer, il n'y a pas de doute; il est donc en train de se réjouir en se frottant les mais de plaisir, d'avoir mené à bien la petite combinaison. Il pouvait être fier d'avoir trouvé ce moyen ingénieux pour se débarrasser d'un type dangereux comme vous qui commençait à devenir gênant. Votre curiosité l'importunait et il a cru se jouer de vous, c'était une belle victoire, n'est-ce pas ? Il doit se sentir à l'heure actuelle plus heureux que s'il avait vendu un de ses «précieux» brûle-parfum ou autre objet de son bric-à-brac, à prix d'or ! Ce n'est qu'une affaire en somme, pour lui, qui a pleinement réussi.

— Je ne vois pas le rapport entre ces vérités et la chance qui, dites-vous, me reste ?

—C'est là que je voulais en venir, nous avons un avantage immense sur lui, il vous croit mort et vous êtes par miracle, encore vivant. Il l'ignore donc et ne se méfiera pas ; mettons cette supériorité que nous avons à profit pour déjouer ses plans et le mettre, une fois pour toutes, hors d'état de nuire. J'ai mon browning, vous êtes bien armé, j'espère...

— Vous avez raison, vieux !

— Allons-y. Passons les menottes à cette crapule et menons-le à Scotland Yard. Ce sera bien le diable s'il ne finit pas par avouer, et nous aurons enfin fait une bonne prise. Cowes se chargera de l'interroger ; il est peut-être un genre de bull-dog à ses heures, mais, si je n'approuve pas les moyens qu'il emploie, ils n'en sont pas moins efficaces. Et lorsque Tsueng-Houng sera passé au chapitre des aveux vous aurez fait un pas en avant.

— Drôle d'idée ! Vous supposez que le Chinois consentira à parler ? s'exclama Marshall, mais il se ferait plutôt couper la langue.

— Possible, essayons quand même.

— D'accord. Nous devons mettre le *Marchand d'Horreurs* sous les verrous, c'est en effet le plus sage que nous pouvons faire... Après, nous aviserons Mais nous ne serons pas trop de deux pour le faire car cela ne me paraît pas si simple que vous ne le croyez.

— Chef !... Chef !... cria une voix qui semblait se rapprocher.

— Par ici, répondit Lester qui avait reconnu l'organe du premier constable, celui-là même qu'il s'était vu contraint d'abandonner au moment où le Chinois prenant soudainement la fuite, avait laissé inanimés ses deux gardes du corps.

L'agent appliquait une de ses mains sur son

menton comme s'il était en proie à une vive souffrance, et paraissait totalement abruti.

— Il m'a bien touché, ce gars-là ! Parbleu, j'étais loin de m'attendre à un coup pareil. J'ai repris connaissance au moment où s'est produit cette explosion... Vous avez entendu, chef ?

— Oui.

— J'ai cru d'abord que c'était un tremblement de terre et que tout le quartier sautait. J'ignore ce qui s'est produit là-bas, ajouta-t-il en désignant de sa main restée libre l'endroit d'où il venait, mais c'est pour le moins louche.

— Je suis au courant je vous expliquerais plus tard.

— Une foule de gens entourait quelque chose qui se trouvait à terre et que je n'ai pas pris le temps de reconnaître tant j'étais inquiet de savoir si vous ne vous étiez pas blessé dans cette circonstance. Heureusement je vous retrouve et je suis rassuré.

— Merci, mon brave, et c'est tout ce que vous avez vu ?

— Police Secours était arrivée sur les lieux, alors je ne me suis pas attardé.

— Très bien. Dans ce cas, allez rejoindre l'officier de service et dites-lui de venir aussitôt ici, j'ai à lui parler d'urgence. Je l'attends, dépêchez-vous.

— Bien, chef.

Un bon quart d'heure se passa cependant avant que le constable revint accompagné du personnage réclamé, et de trois « bobbies ».

L'homme se détacha du petit groupe :

— Sergent Pyll, de la station 204, fit-il en se présentant avec un salut rigide. Vous m'avez fait demander, M. l'Inspecteur ? A vos ordres.

— J'ai besoin de vous pour une tâche très délicate.

Marshall l'informa en quelques mots de quoi il s'agissait, le mettant au courant sans naturellement lui donner trop de détails. Il lui ordona de faire transporter le corps du malheureux inspecteur à l'Institut Médico-légal de Scotland-Yard, puis d'effectuer une ronde sur les quais en surveillant étroitement tout individu suspect et, au besoin, de l'arrêter.

Il lui enjoignit également de laisser quelques hommes en permanence à l'endroit où ils se trouvaient au cas où ils aurait besoin d'un coup de main, L'officier s'inclina respectueusement tandis que le détective, suivi de Merril, s'éloignait à pas hâtifs dans la direction de la maison solitaire du bord de la Tamise...

Les minutes qui allaient suivre décideraient du sort de cet infernal Tsueng-Houng. Le vieux Chinois se doutait-il du danger qui le menaçait ?...

XII

Un drame hallucinant

La petite habitation était plongée dans l'obscurité complète. Pas la moindre lueur ne transparaissait à travers les volets soigneusement tirés ou sous la rainure de la porte. Les deux amis en firent deux fois le tour puis se résolurent à frapper.

Toc. toc, toc...

Ils attendirent ; sans doute les deux occupants étaient-ils couchés ? Ils guettaient s'ils pouvaient percevoir un bruit de pas ou une lumière qui s'allumait mais rien... Rien que le silence inquiétant... Marshall se tenait devant la porte basse en bois sculpté, tandis que son compagnon, sur sa demande, faisait les cent pas de l'autre côté pour surveiller les alentours.

Toc, toc, toc...

Quelques minutes s'écoulèrent encore sans résultat.

Impatienté, l'inspecteur cogna plutôt qu'il ne frappa, avec violence en maugréant :

— Il n'ouvre pas ce vieux renard, on aurait pu s'en douter...

— Qu'allons-nous faire ? questionna Merril qui s'était rapproché, nous en sommes pour nos frais.

Il reste une chose extrèmement simple qui l'uniqu esolution.

— Laquelle ?

— Enfoncer la porte. C'est logique, si l'on n'ouvre pas c'est qu'il y a des découvertes intéressantes qui nous attendent. Il faut entrer et voir ça...

— Plus facile à dire qu'à faire. Patientez encore une minute, ça vaudra mieux.

— Fichtre ! Je m'en f... ! Hop...

Marshall recula de quelques pas, et prit son élan pour venir tomber de tout son poids sur le battant de bois qui gémit mais ne céda pas; cela avait produit un vacarme assourdissant et l'inspecteur dut constater l'inutilité de cette tentative.

— Jour de malheur ! grogna-t-il, décidément tout va mal... Mais, tu ne perdras pas pour attendre, entêté fils de chien, je recommence et cette fois-ci...

Et il s'élança de toutes ses forces sans réa-

liser ce qu'il lui arrivait, il n'était pas venu cogner contre l'huis qu'il voulait enfoncer. La porte glissait doucement et s'ouvrait...

Le détective, qui eut toutes les peines du monde à conserver son équilibre vint choir contre quelqu'un qui se tenait dans l'embrasure. Le choc fut si brutal et inattendu que la personne que l'on ne pouvait encore distinguer, vacilla.

— Oh, pardon! Je vous prie de m'excuser, dit le policier encore étourdi autant que surpris, c'était fermé, et j'ai pensé que la seule solution était de... Ah ! c'est vous, Mi... Très heureux de vous revoir. Nous venons à une heure tardive et notre procédé n'est pas très élégant, n'est-ce pas ? Mais il est indispensable que je parle tout de suite à votre père. Où est-il ?

Elle ne répondit pas et se contenta de prendre une lanterne qu'elle avait posée sur une table, à côté d'elle, le temps de tirer le lourd verrou, probablement...

La Chinoise était vêtue simplement d'une robe de chambre brodée de dragons et d'oiseaux, qu'elle avait jetée en hâte sur ses épaules, et sa main droite tremblait en tenant la lanterne en papier peint plissée comme un accordéon.

Marshall n'était pas au bout de ses étonnements; lorsqu'elle éleva la faible lumière à la

hauteur de son visage, il la considéra avec frayeur et recula comme s'il venait de voir un fantôme et non un être humain.

Les yeux obliques, habituellement mi-clos, étaient ouverts dans une expression de peur immense et semblaient sortir de leurs orbites; les traits de sa figure et son teint de cire traduisaient une telle épouvante que l'inspecteur sentit un froid glacial lui parcourir le dos. Il frissonna, se demandant ce qui l'avait mise dans cet état.

Elle le regardait, la bouche contractée, les mains crispées sans pouvoir proférer un son. D'ailleurs, elle ne pouvait réellement pas parler; ses cheveux embrouissaillés, sa pâleur mortelle cette attitude mystérieuse, décelaient une trop grande terreur.

S'habituant peu à peu à l'obscurité, Marshall examina en détails la jeune fille et ce qu'il constata, mit le comble à son angoisse atroce : sur le peignoir de la jeune fille, des taches impressionnantes, des marques qui, pour lui, ne semblaient pas difficiles à reconnaître, s'étalaient un peu partout. C'était du sang. Un sang noirâtre, coagulé par endroits, et, de place en place, comme des empreintes de mains que l'on aurait essuyées sur l'étoffe.

— Qu'avez-vous, Mi ? Qu'est-ce que cela

signifie ? Etes-vous blessée ? Répondez, voyons... C'est effrayant !

Mais elle ne proféra pas un mot. En guise de réponse, elle vacilla, et il eut juste le temps d'appeler Merril, tandis qu'il la recevait dans ses bras, évanouie.

— Venez, Merril... Vite, vite... Transportons-la chez elle, avancez doucement, prenez la lanterne, là... Passez devant, éclairez-moi... Quelle nouvelle tragédie se joue dans cette maison maudite ?...

La Chinoise était moins lourde que Marshall ne l'avait supposé tout d'abord; il put la porter jusqu'à la boutique où il chercha un divan pour la déposer, mais force lui fut de la laisser sur le secrétaire en bois d'ébène. Il l'installa du mieux qu'il put et se mit en devoir de trouver de l'eau pour panser la blessure qu'il allait probablement découvrir.

Il chercha sur plusieurs meubles, avisa enfin ce qu'il voulait et se disposait à s'en saisir quand la lumière s'éteignit.

Merril venait de laisser tomber la lanterne en poussant un cri strident comme s'il venait d'avoir une vision horrible.

— Mon vieux ! Où êtes-vous ? Qu'y a-t-il ? Est-ce que par hasard on nous aurait pris dans un piège infâme...

— Regardez, bégaya l'autre, là... là !

— Comment voulez-vous que je vois, nous sommes dans le noir, attendez, j'ai des allumettes.

Il ralluma en effet, la flamme de la bougie fichée dans le papier plissé qu'il avait eu la chance de ramasser, et avança avec précautions dans la direction de son compagnon.

— Mon Dieu !

Marshall comprenait à présent l'émotion de Merril car il venait de découvrir à son tou la raison de cette peur indicible. Ce qui se présentait devant ses yeux écarquillés dépassait tout ce que l'imagination peut inventer de plus macabre. Il frémit, et se détourna, incapable de supporter cette vue plus longtemps.

Il réalisa immédiatement d'où provenaient les taches de sang que Mi portait sur sa robe de chambre...

Couché à terre en travers de la porte opposée à celle par où ils étaient entrés, la tête à demi tournée vers le secrétaire, le corps du vieux Tsueng-Houng gisait dans une mare de sang noirâtre et visqueux. Ses mains anguleuses étaient encore agrippées au sol, telles les serres d'un aigle comme si la mort était survenue dans de terribles souffrances.

Un grand couteau, entré presque jusqu'au manche, était planté dans le dos du Chinois.

Un drame hallucinant s'était déroulé dans la maison solitaire.

Que s'était-il passé en réalité? Cela n'était pas difficile à deviner.

Les yeux des détectives se dirigèrent vers le corps inerte de la Chinoise, toujours évanouie. Oui, il n'y avait pas de doute, Mi avait tué son père...

XIII

L'aiguille du diable

Mi avait tué son père ! Cette constatation si inattendue, était horrible autant qu'inexplicable, et même invraisemblable à la réflexion. Marshall et Dodge essayaient de s'en persuader.

Les apparences démontraient clairement qu'il n'y avait pas besoin de chercher d'autres preuves et excluaient toute autre solution. Le fait était là, fait monstrueux, accablant pour la jeune fille.

Pour quelles raisons, en effet, cette jeune et douce créature qui avait fait jusqu'alors une si bonne impression aux deux amis, était-elle devenue parricide ?

Certes, on trouverait les causes impérieuses qui l'avaient poussée à ce geste mortel... Elle le dirait; qui sait ? Peut-être était-elle terrorisée par le vieux Tsueng-Houng, son père, qui

la maltraitait, la brutalisait ? Il se pouvait que connaissant des forfaits crapuleux de celui-ci, et révoltée par ses actes sauvages, elle l'ait menacé de révéler ce qu'elle savait ?

Et le marchand, craignant qu'elle mette ses menaces à exécution, et le trahisse, aurait ainsi résolu de se débarrasser d'elle... Oui, il avait dû vouloir lui imposer silence en la supprimant.

Et Mi, affolée, aurait trouvé le temps, en devançant le geste de son père, de préserver sa vie ?

Oui... Ce devait être cela, Marshall était de plus en plus persuadé que cette dernière supposition se trouverait pleinement confirmée lors des révélations de la jeune fille. En y réfléchissant, ses souvenirs ne paraissaient que rendre plus acceptable encore cette solution.

La Chinoise n'était-elle pas venue le chercher, essayant de lui parler à plusieurs reprises ? Dans quel but, si ce n'est de lui révéler ce qu'elle savait ? Avec elle, peut-être arriverait-il à percer ce mystère, il l'espérait.

Malgré que l'inextricable situation dans laquelle il se trouvait, et tout le tragique qui l'entourait, Marshall ne pouvait s'empêcher de ressentir une satisfaction à la pensée de la disparition de son vieil ennemi. Cet homme qui lui avait tant de fois échappé, qui lui

causait tant de soucis était mort ! Et cela au moment où l'inspecteur venait pour l'arrêter.

Pendant qu'il envisageait sérieusement cette dramatique aventure, son compagnon, remis de son émotion, revenait avec une carafe et un verre qu'il avait découverts dans la pièce à côté.

Ils s'empressèrent tous deux auprès de Mi, qu'ils parvinrent, après de nombreux efforts, à ramener à la vie.

Elle promena autour d'elle un regard hébété, semblant ne plus savoir où elle en était. Ils se tenaient debout, ayant réellement pitié d'elle.

Peu à peu, elle reprit conscience de ce qui s'était passé, et fixa les deux hommes d'un air égaré, puis elle se mit à sangloter, les larmes inondant ses joues pâles, en proie à des sentiments divers. A son immense chagrin, se joignait la peur qui se précisait de plus en plus, d'avoir à répondre des conséquences de son acte.

Marshall aurait voulu la calmer, mais le désespoir touchant de la Chinoise lui rendait la tâche particulièrement difficile, et il ne put que dire :

— Voyons, calmez-vous, Mi ! Vous savez bien que vous n'avez rien à craindre avec nous, nous sommes des amis, et je vous promets que je vous aiderai.

Elle parut trouver une consolation dans ces paroles bienveillantes et écouta tandis qu'il continuait:

— Expliquez-nous d'abord ce qui s'est passé; il nous est pénible de vous questionner là-dessus, mais cela est absolument nécessaire. Votre malheureux père...

A ces mots, elle sursauta, et ses yeux brillants exprimèrent une haine indescriptible.

— Oh ! Je vous en supplie, ne me parlez pas de lui... C'est trop affreux ! Si je suis encore vivante c'est vraiment un miracle ! Il voulait me tuer, oui... C'est cela, il s'est mis en rage pour une petite contrariété de rien du tout et sa fureur s'est tournée contre moi, il m'a menacée de m'étrangler, ah, quand j'y repense, c'est horrible, je vous assure.

— Continuez, fit Marshall.

— Je sentais déjà ses doigts pointus autour de mon cou, et je suis sûre que vous pouvez encore voir les empreintes, j'eus la respiration coupée et me vis perdue... C'est alors que, dans cette situation désespérée, le hasard me servit et je le mis à profit. On entendit un bruit au dehors, sans savoir exactement ce que cela pouvait être, mon père, inquiet, se retourna. A ce moment, je me demande comment j'ai eu ce courage, j'avisai un couteau qui se trouvait sur une table, tout près, le saisis, et le plantai résolument dans le dos de

mon père. Il poussa un horrible cri de douleur, plutôt un hurlement, et descendit comme pour chercher du secours, car cela se passait dans la chambre, là-haut. Mais il perdait son sang en abondance, ses forces le trahirent et c'est ici qu'il vint tomber. Je le considérai quelques instants sans bien comprendre, ce que je venais de faire puis, reprenant conscience de la vérité, je réfléchis avec horreur aux conséquences que mon acte allait avoir pour moi. Au même instant, des pas retentirent; j'éteignis la lumière pour ne pas éveiller les soupçons, et guettai à la fenêtre ce qui allait se passer. Mais les pas se rapprochaient et je me blottis dans un coin, morte de peur. Vous entendant frapper à la porte, j'attendis avant d'ouvrir, puis me traînai jusqu'à l'entrée. Vous savez le reste... Mais j'ignorais que je portais les traces de cette lutte sanglante avec mon père, ajouta-t-elle en considérant son vêtement. Ah, c'en est trop...

Elle se remit à sangloter.

Une grande perplexité se lisait sur les traits de Marshall qui réfléchissait à la conduite à tenir. Il voulait, en effet, rassurer la Chinoise tout en ne faillissant pas à l'accomplissement de son devoir.

— Vous vous en tirerez, fit-il, le plus doucement qu'il put en posant sa large main sur l'épaule de la jeune fille, tout le monde savait

que votre père était un homme brutal, renfermé et.. enfin... hum, hum... comment dirais-je ? On chuchotait même dans ce quartier qu'il n'avait pas la conscience très tranquille. Mais n'anticipons pas. Je suis sûr, croyez-moi, que le Coroner vous acquittera. Avec un bon avocat, vous vous en tirerez et tout marchera pour le mieux. Entre nous, petite Mi, il m'est évidemment difficile de vous dire cela, Scotland Yard ne sera pas mécontente de la tournure que les choses ont prises. C'est votre père, bien sûr... Hum, hum... mais comme ça vous serez tranquille. N'est-ce pas la vérité ?

Mais, plus le policier parlait, plus la douleur de la jeune fille semblait s'accroître et elle ne se laissait pas toucher par ces consolations et ces encouragements.

— Un devoir m'incombe, reprit l'inspecteur, après une courte pause, et sachez que c'est avec regrets que j'accomplis cette pénible tâche, d'ailleurs vous ne pouvez rester ici, il sera donc dans votre intérêt de me suivre. Montez à votre chambre, habillez-vous, et redescendez, nous vous attendrons afin de vous accompagner.

— Où cela ?

—A la police, naturellement. N'oubliez pas que, d'après la loi, vous êtes une meurtrière et par conséquent...

— Vous m'arrêtez ?

— Ne prononcez pas ce mot, il est déplacé entre nous. Nous vous conduirons, j'expliquerai votre cas, et les supérieurs jugeront et décideront de votre sort. Mais, soyez sans crainte, je vous le répète, les conditions seront aussi douces que possible et j'ai bon espoir; si c'est nécessaire, je témoignerai en votre faveur.

— Merci ! murmura la Chinoise sensible à cette compassion qu'elle sentait sincère.

Elle semblait un peu calmée, et s'exécuta machinalement, sortit en refermant la porte, laissant les deux hommes en présence.

Marshall considérait le cadavre du vieux marchand avec un dégoût non dissimulé.

Merril, entre temps, avait découvert la petite lampe qui était sur le secrétaire et l'alluma. Une demi-clarté régna dans la petite boutique poussiéreuse du *Marchand d'horreurs*.

Sans perdre un instant, Dodge se mit à fouiller par-ci par-là, tout paraissait l'intéresser profondément, les divinités qu'il considéra avec respect, les vieux vases à terre, même les soieries et les précieuses porcelaines entassées pêle-mêle.

Marshall qui l'avait observé, l'interrompit enfin :

— Alors, mon pauvre vieux, qu'est-ce que vous faites-là ?

— Vous le voyez, riposta le détective de Birmingham avec un sourire sarcastique, un bon policier fait toujours son devoir, même s'il est sceptique quant à l'aboutissement de ses investigations... Tenez mon cher, vous me voyez plus satisfait que je ne l'aurais cru !

— Comment cela ?

— J'ai mis la main sur un objet qui, à mon avis, est extrêmement intéressant... Mais auparavant, laissez-moi vous dire... C'est plus fort que moi, et si je ne l'exprime pas tout haut, je l'oublierai...

— Quoi ?

— Voilà quelques vers d'actualité :

Dans la maison solitaire,
Avec le plus grand mystère,
Mi assassina son père...

Bing ! Marshall avait saisi ce qui lui tombait sous la main, une fine soucoupe, et la jetait à toute volée, à la tête de son compagnon qui, plus habile, s'était prestement baissé, évitant la porcelaine qui s'écrasa contre le mur, se brisant en mille miettes.

— Tonnerre de Sort! hurla l'Ecossais en rage, quand est-ce que vous me laisserez la paix ?

— Ecoutez, cher ami, répondit le petit homme qui avait gardé sa dignité, j'ai l'hon-

neur de vous informer que la façon dont vous me traitez me déplaît souverainement. Sans blague, mon cher collègue, il faut faire attention avec ces machins-là; vous auriez pu me blesser.

— Je m'en fiche, vous m'entendez, assez! C'est vous qui me mettez dans cette colère... Vous savez bien que je ne suis pas un homme méchant, restons-en là.

— Eh bien, pour nous réconcilier, je vais vous montrer un joli petit instrument.

— Bon! grogna Marshall radouci en s'approchant, de quoi s'agit-il?

— Je viens de dénicher un truc assez curieux sur lequel j'aimerais avoir votre impression. Qu'en dites-vous, Lester?

— Bizarre, en effet! fit l'autre en le tournant entre ses doigts.

— Une longue aiguille en spirale. Avez-vous déjà vu une chose pareille?

— Ma foi non, jamais...

— Moi, je connais. A Birmingham, nous avions attrapé un de ces vagabonds chinois, assez rares en cet endroit, qui portait sur lui une aiguille exactement semblable. Il n'a jamais voulu dire à quoi elle servait, mais je parvins à lui arracher le nom de ce machin-là, cela est toujours intéressant à savoir.

— Ah, ah! Comment appelait-il ça?

— L'aiguille du Diable...

. . . . . .

Ils se turent car il venaient d'entendre un craquement dans la pièce voisine, et Mi apparut.

Ils la considérèrent avec étonnement car elle était transformée. Calme et digne, comme si rien ne s'était passé, elle paraissait se résigner à son sort et s'en remettre entre les mains des deux détectives. Ils furent émus de sa simplicité. L'exaspération et la douleur semblaient ne pas avoir laissé de traces sur le visage poudré plus délicatement qu'à l'habitude; elle s'était habillée avec soin.

Ils se disposèrent à quitter les lieux; elle jeta un dernier regard sur celui qui avait été son père, mais la Chinoise ne paraissait éprouver qu'une angoisse relative au lieu de la terreur de tout à l'heure.

Marshall était fort satisfait de ce changement et l'emmena doucement, accompagné de Dodge qui vérifiait une dernière fois les objets épars.

Ils partirent, non sans que l'Ecossais eut soigneusement fermé la porte avec une clé que lui avait remis la jeune fille docile. Tous trois firent une courte marche, puis bientôt, Lester héla un taxi qui les conduisit à Scotland-Yard.

Là, les deux détectives remirent leurs prisonnière entre les mains du sergent de ser-

face et, après de brèves explications, ils s'en furent.

Dehors, ils se séparèrent, et Marshall put enfin aller goûter un repos bien gagné!

.. ..

Linspecteur n'était pas encore remis de ses fatigues quand il pénétra le lendemain à neuf heures dans son bureau. Il avait hâte de téléphoner pour se renseigner sur le sort de sa protégée qu'il avait amenée la veille; mais, à peine s'était-il installé, se disposant à mettre ce projet à exécution que l'on frappa à la porte et un constable entra :

— Une dame désire vous parler, chef. Voici sa carte.

Linspecteur parcourut le petit carton d'un coup d'œil rapide et lut un nom totalement inconnu de lui :

Mrs Daisy Knybeton

— Faites entrer.

L'agent sortit pour revenir quelques instants après accompagné d'une dame assez forte.

Le policier la regarda et se rendit compte qu'il avait affaire à une personne posée, d'un certain âge, très élégante, et couverte de bijoux de prix. Elle parlait avec volubilité :

— Bonjour, Monsieur on m'a dit que c'est

vous qui vous occupiez des affaires du quartier chinois. Me voilà donc... Je me nomme Knybeton, Mrs Daisy Knybeton, et j'habite...

— Que puis-je faire pour vous, Madame? coupa net le détective.

— Ah! Monsieur, une affaire formidable, angoissante m'amène. Mais il faut que vous sachiez que je suis Irlandaise. Mon père était Anglais et nous habitions avant à Brighton. Mes parents étaient directeurs d'un grand hôtel et...

— Parfait, Madame! interrompit encore une fois l'inspecteur, mais le but de votre visite?...

— Ah, oui. C'est là que je veux en venir. Voilà : je dois vous dire tout d'abord que j'ai une sœur; je frémis à la pensée qu'il lui est peut-être arrivé quelque chose. Sait-on jamais avec ces sacripants de Chinois!

— Vous feriez mieux, je crois, Madame, de m'énumérer les faits les uns après les autres, reprit l'inspecteur d'un ton glacial. Votre récit y gagnerait en clarté et je comprendrais plus facilement.

— Eh bien, ma sœur, Mary, qui est un peu plus âgée de deux années que moi vient d'être victime d'une aventure extraordinaire que je ne m'explique pas. Nous vivions ensemble et nous nous entendions parfaitement, lorsqu'un jour elle fut prise d'une passion subite pour les antiquités chinoises. Elle en fit une véritable

collection. Peu à peu, elle prit l'habitude de rapporter de ces futilités qu'elle achetait à prix d'or et regardait avec enthousiasme. Ma sœur vit d'une pension que lui fait son mari, employé au chemins de fer, et n'a donc rien qui l'occupe de la journée. Il ne se passait pas de jour où elle ne découvrait un de ces petits objets qu'elle ramenait triomphalement. Je ne vois pas ce qui l'attirait tellement vers ces babioles, mais elle n'allait pas moins régulièrement chez ces vieux marchands...

— Excusez-moi de vous interrompre, fit Lester intérressé, ne pourriez-vous me préciser où elle achetait ces bricoles dont vous parlez?

— Je n'en sais rien, malheureusement! Une femme sérieuse comme moi n'attache pas d'importance à de telles futilités de bric-à-brac oriental. Je ne puis vous affirmer qu'une chose dont je suis certaine, c'est qu'elle se rendait régulièrement à Poplar, et qu'il y a beaucoup de chances pour que ces acquisitions proviennent de ce quartier chinois.

— Continuez, je vous en prie, Madame.

— J'ai peu d'indications à vous donner, hélas! cher Monsieur. J'ai un tempérament plus calme que Mary, dieu merci, mais elle est assez extravagante. Cependant il ne lui arrivait jamais de rentrer tard le soir, et c'est là le point troublant de l'histoire : la dernière

fois que je l'ai vue, il y a peu de jours, elle est rentrée à minuit passé, et dans quel état... J'en ai été bouleversée. Comment vous expliquer cette impression? C'est bien simple j'ai cru qu'elle était folle.

— Vous dites ?

— Oui elle avait un air égaré et ne savait plus ce qu'elle disait, prononçant des mots sans suite ou des bêtises sans aucun sens. Je décidai d'appeler un médecin, mais elle disparut brusquement, s'en allant aussi vite qu'elle était venue. Et depuis, cinq jours se sont écoulés et je n'ai plus aucune nouvelle. Ah! Monsieur, aidez-moi, mes nerfs sont à bout, une angoisse affreuse m'étreint...

— Un instant, fit Marshall, si je comprends bien, vous m'expliquez que votre sœur a disparu depuis cinq jours; vous me permettrez de m'étonner que vous ayez attendu si longtemps avant de venir ici.

— Je croyais toujours qu'elle reviendrait, mais à présent, j'ai perdu tout espoir... Oh, mon Dieu! S'il lui était arrivé quelque chose...

Mrs Knybeton tira de son sac un petit mouchoir avec lequel elle sécha consciencieusement quelques larmes.

— En effet, cela me paraît, pour le moins, singulier, observa l'inspecteur, veuillez attendre un instant.

Marshall décrocha le récepteur et parla lon-

guement au téléphone après quoi il s'adressa à nouveau à la visiteuse éplorée :

— Suivez-moi, Madame.

Ils traversèrent plusieurs bureaux en enfilade, puis prirent de longs couloirs qui conduisaient à un escalier qu'ils descendirent. Traversant la cour, ils gagnèrent un autre bâtiment qui ressemblait à un hôpital et s'arrêtèrent enfin devant une porte. Là, le policier parut hésiter :

— Il est fort possible que je me trompe, Madame, et ce que je vais vous demander exige un certain courage. Mais il est de mon devoir de le faire. Pour vous comme pour moi, il est indispensable de dissiper les doutes qui planent actuellement sur cette affaire. J'ai une opinion toute personnelle qui nous aidera peut-être à découvrir la vérité. C'est pourquoi je vous supplie de conserver le plus grand calme. Puis-je compter sur vous, Madame?

— Je ferai de mon mieux, soyez-en sûr, affirma Mrs Knybeton ébranlée cependant par le ton de gravité de celui qui la conduisait.

— Merci, fit-il simplement.

Ils pénétrèrent dans une salle immense, aux murs blanchis à la chaux qui présentait un aspect sévère et dont l'ensemble était pour le moins inattendu. Sur toute sa largeur, sur les côtés et au milieu de la pièce se trouvaient des tables rectangulaires. Curieuse constata-

tion : sur ces genres de lits reposait quelque chose que l'on ne pouvait distinguer parce que chacun était recouvert d'un drap. On aurait dit une clinique ou une salle d'opérations. Mais, il régnait une atmosphère lourde, désagréable, un silence pesant et surtout on y respirait une odeur indénifissable qui n'était pas celle de l'éther ou du chloroforme.

La salle était gardée par deux gardiens, tête nue qui semblaient en faction, et de fait, l'un d'eux s'approcha des visiteurs et les salua.

— Vous êtes au courant? questionna Marshall brièvement.

— Oui, chef. C'est par ici, chuchota-t-il en désignant une table située dans la deuxième rangée à gauche.

L'inspecteur s'avança, résolument, tandis que la femme de plus en plus angoissée le suivait. Le constable les accompagna à distance respectueuse, et se rapprocha sur un geste du policier :

— Découvrez, ordonna-t-il.

L'agent fit ce qu'on lui commandait et souleva lentement le linge. A peine la visiteuse avait-elle jeté un regard sur les restes mutilés qui reposaient là, qu'elle recula en se détournant le visage et poussant un cri désespéré.

Et, avant que ses compagnons aient eu le

temps de la retenir, elle tomba à terre, évanouie.

— Enfin un résultat, murmura Marshall tout en s'efforçant de relever avec peine Mrs Knybeton, aidé par le constable. J'ai vu juste. La femme dépecée que nous avons trouvée dans le deuxième sac est désormais identifiée.

XIV

L'INSTRUMENT DE LA FOLIE

Certes, le premier résultat obtenu, aussi sensationnel soit-il, n'apportait qu'une faible lumière dans cet imbroglio : Mrs Mary Knybeton était morte assassinée, puis avait été coupée en morceaux par un des marchands qu'elle avait pris l'habitude de visiter et dont elle était la cliente assidue. La manière dont elle avait été attirée dans un guet-apens ne faisait aucun doute pour le détective, ainsi que le procédé employé pour se débarrasser du corps mutilé.

C'est pourquoi il se demandait, ainsi qu'il l'avait fait déjà à plusieurs reprises, si feu Tsueng-Houng n'avait pas prêté la main à cette affaire.

Mais Tsueng-Houng mort ne pouvait apporter aucun éclaircissement, et même encore en vie, Marshall n'aurait pu le déclarer respon-

sable de quoi que ce soit. Aucune preuve ne chargeait directement le Chinois.

Si le policier jouissait d'une satisfaction intérieure d'avoir pu identifier le cadavre, il n'en restait pas moins troublé par le fait que Mre Knybeton avait eu une crise de folie avant sa disparition.

Là-dessus, sa sœur Daisy, appuyait avec insistance, et, au cours des interrogatoires presque quotidiens qu'on lui faisait subir, elle jurait qu'elle ne se trompait pas. Ce point obscur était déconcertant et inexplicable.

Marshall, malgré un travail considérable et des efforts surhumains en vue d'élucider la question dut s'avouer vaincu.

Les jours s'écoulèrent, et une certaine inquiétude régnait dans les bureaux au fur et à mesure qu'approchait le lundi suivant, jour de la conférence...

L'inspecteur en chef, Mr. Cowes, et ses collaborateurs en particulier, Marshall et Dodge, s'attendaient à une avalanche de reproches de la part du Commissionner, mais ce qui eut lieu dépassa les pires suppositions des trois hommes.

A peine Sir Percy Tippleton s'était-il levé pour lire l'ordre du jour dans un silence impressionnant, que l'on put constater tout de suite qu'il était dans ses mauvais jours. Son

front plissé, ses sourcils froncés suffisaient à traduire ses sentiments.

D'un ton sévère, il commença à faire l'énumération et le commentaire des faits marquants de la semaine et, plus il arrivait à l'affaire du quartier chinois, plus il semblait en proie à une colère qu'il contenait difficilement. Il insista spécialement sur la nouvelle découverte de la femme dépecée et s'exprima dans un langage si cinglant qu'il bouleversa l'inspecteur en chef qui écoutait impassible.

— C'est tout simplement, Messieurs, un scandale, disait le Commissionner avec un air froid, je ne tolère pas les fonctionnaires qui dorment chez moi, et, les résultats obtenus étant nuls ou à peu près, je me verrai dans l'obligation de prendre des mesures énergiques.

Les assistants étaient comme figés par cette attitude et les paroles dépourvues d'aménité qui l'accompagnaient. Il continua:

— Mr Cowes, fit-il en s'adressant directement au chef inspecteur qu'il dévisageait de son œil dur, puis-je vous demander si vous avez lu aujourd'hui le « Daily-Post ? »

— Oui, Sir.

— Vous avez donc lu l'article se rapportant à l'enquête qui vous est confiée ?

— Naturellement...

— Qu'en pensez-vous ?... On nous traite

d'idiots, tout simplement, dans ce journal, et l'on a pas tout à fait tort. Londres est le théâtre des crimes les plus horribles qui puissent exister. Chacun sait que l'on a retiré de la Tamise deux femmes coupées en morceaux, et que la dernière victime est Mrs Mary Knybeton, descendante d'une honorable famille. Le signataire de cet article réclame donc les raisons de ces agissements, et des détails ; il demande quels sont les résultats obtenus par la police à ce sujet. Eh bien, Monsieur l'Inspecteur en Chef, que fait la police ? A quoi pensez-vous, vous et vos hommes...

— Permettez-moi, Sir...

— Assez, coupa le Commissionner de plus en plus en colère en frappant du poing sur la table avec une telle force que les feuillets qu'y s'y trouvaient volèrent dans toutes les directions, j'ai attendu assez longtemps, la limite est dépassée. Aussi, Mr Cowes, je me vois dans la pénible obligation de vous conseiller de remettre votre démission.

L'inspecteur en chef sursauta, sa grosse figure fut tour à tour blême et cramoisie comme sous le coup d'une révolte contenue. Il répondit cependant d'un ton amer :

— Voici plus de trente années que j'appartiens à Scotland Yard et que je me dévoue à ce métier que j'aime et que je crois

servir honnêtement; j'ai conscience d'avoir toujours fait mon devoir comme vous l'entendiez, Sir, et je pense que l'on ne peut rien me reprocher. Mais, puisque vous en exprimez le désir, je vous remettrai ma démission ce soir-même.

Un silence pénible suivit ces paroles. Sir Percy lança un dernier regard froid derrière son monocle, et se replongea dans ses dossiers.

— L'affaire suivante, s'il vous plaît, Messieurs, doit retenir votre attention...

La conférence continuait...

. . . . . .

Marshall éprouvait un profond chagrin de la décision de son chef et il ne pouvait se résoudre à se voir prendre sa retraite de si brusque façon. Décidé à lui témoigner sa profonde sympathie ,il se rendit peu après la réunion au bureau de Mr Cowes.

Celui-ci était occupé à mettre tout en ordre et rangeait ses papiers, triant ses affaires personnelles qu'il jetait au fur et à mesure dans une valise, avec un geste las. Il présentait l'aspect d'un être affalé, accablé par les événements, et Lester eut de la peine à rompre le silence :

— Excusez-moi, chef, je suis venu pour vous annoncer que je me déclare solidaire avec vous. Je ne peux qu'approuver pleine-

ment votre attitude, mais il est inadmissible que vous nous quittiez.

— C'est ainsi...

— Aussi je me suis permis de vous apporter ma fiche de démission que je vous prie d'accepter.

L'inspecteur en chef leva la tête et son expression montrait un vif étonnement.

— Comment, Marshall ? Vous aussi, vous voulez partir...

— C'est mon seul désir, chef. En somme le coupable c'est moi et non pas vous.

— Bêtises que tout cela ! répliqua Cowes en se levant, la main tendue, vous êtes un brave type, mon vieux, je le savais et vous venez de me le prouver une fois de plus. Vous savez que j'ai toujours eu pour vous la plus grande estime et de la sympathie, mais, en ce qui concerne votre démission, je ne l'accepte pas.

— Il le faut pourtant, chef.

— Vous déraisonnez ! Ecoutez, Marshall, je m'en vais, c'est irrémédiable, mais vous, vous devez rester.

— C'est impossible !

— Voulez-vous me laisser achever, vous me rendez la tâche encore plus difficile et vous ne comprenez pas que c'est votre devoir le plus sacré. Il vous incombe de relever

l'honneur de la section du quartier chinois, comprenez-moi bien, et soyez raisonnable. Moi, je suis déjà un vieux, et mon absence ne sera pas remarquée. D'ailleurs j'aurais pris ma retraite l'année prochaine puisque j'atteignais la limite d'âge, tandis que vous avez du temps devant vous. Votre carrière est loin d'être finie, Marshall, vous avez recueilli des succès, votre conduite a été brillante en maintes circonstances et vous gâcheriez tout cela ? Au contraire, ce passé doit vous servir, il faut vous acharner et ne pas tout sacrifier à une raison futile et inacceptable..

— Permettez-moi, encore une fois, chef.

— Non, je ne permets rien du tout ! Reprenez votre demande, et fichez-moi le camp d'ici.

L'Ecossais se dirigea humblement vers la porte, comme un chien battu.

— Marshall !

— Oui, chef.

Ils se serrèrent la main avec émotion.

— Merci, mon vieux, fit l'inspecteur Cowes, je n'oublierai jamais votre geste spontané.

. . . . . .

Le même soir de ce triste jour, Marshall décida de rester chez lui. Il avait préparé

avec soin, comme d'habitude, son dîner plus que modeste et il se plongea dans la lecture d'un journal du soir, qui donnait comme tous ses confrères, des détails plus ou moins véridiques sur l'affaire de Poplar.

Le policier, après avoir parcouru l'article, jeta brusquement le journal à terre dans un geste impatient :

Il termina son dîner, puis, vint s'asseoir à son bureau et sortit d'un des tiroirs les deux lettres de l'énigmatique Koo adressées à des Chinois différents dont l'un parlait de pigeons, l'autre de grenouilles.

Trente pigeons et quarante grenouilles !!

Il y avait certainement une signification à double sens à ces phrases, mais laquelle? Le diable seul le savait ! On n'avait pas trouvé un seul pigeon et encore moins de grenouilles, malgré les recherches que l'on avait faites.

Le détective referma le tiroir où il venait de replacer les lettres qui l'intriguaient tant et alluma une cigarette. Puis, il se mit à faire les cent pas dans sa chambre.

— Non, non, et non ! se dit-il, il n'y a pas de solution, il faut que j'en trouve une.

Il avait l'impression de se heurter à un mur infranchissable derrière lequel se cachait la vérité.

— Voyons, vieux Lester, tu n'es pas subi-

tement devenu inconscient, jusqu'à présent tu t'es distingué dans le métier, alors ?...

Résumons : à part les pigeons et les grenouilles, il y a l'expéditeur introuvable parce qu'inconnu, ce Koo... Et puis la mort extraordinaire de ce vieux renard; il s'agit de savoir quel rôle a joué sa fille et si elle cache encore actuellement quelque chose dans sa tête de Chinoise.

De plus, nous ne savons toujours pas qui était la femme découverte dans le premier sac; pourquoi avoir dépecé ainsi les malheureuses alors qu'elles étaient mortes ? C'est la raison que je voudrais trouver et qui m'échappe. L'autopsie a confirmé que les deux femmes avaient été étranglées et coupées en morceaux, mais n'a donné à part cela que de maigres résultats.

Pourquoi les cadavres ont-ils été trouvés dans deux barques différentes ?... Et ce Koo, car c'est lui, au fond, le personnage principal à identifier, pourquoi choisissait-il le chemin par eau pour faire ses expéditions ? C'est navrant de toujours tourner dans un cercle vicieux sans pouvoir en sortir.

Marshall en resta là de ses réflexions mélancoliques, las d'en revenir toujours au même point, quand il entendit un coup de sonnette rapide. Qui cela pouvait-il être ? Il n'attendait personne.

Il alla ouvrir et sa surprise grandit encore en reconnaissant son ami Dodge.

— Je suis nâvré de vous importuner, mon cher collègue, fit l'autre en entrant, mais j'ai découvert un indice précieux, un détail susceptible de nous mettre sur la voie, et je voulais tout d'abord avoir votre impression à ce sujet. C'est pourquoi je suis venu immédiatement vous en informer.

— Fort bien ! Je vois que vous êtes plus heureux que moi dans vos recherches. Allons, rentrez ici, et asseyez-vous. Un peu de whisky ?

— Je ne veux pas vous déranger, je vous en prie.

— Cela vous mettra en train pour votre récit, je suis assez curieux de savoir comment vous avez pu vous y prendre pour trouver du nouveau ?

Tandis qu'il parlait, l'Ecossais avait sorti une bouteille de son placard (celle dont il se servait seulement pour les visiteurs, car il avait de la peine à offrir le sien...) et posé deux verres sur la table; puis il se mit en devoir de les remplir et en tendit un à Merril.

— Merci ! Je suis confus de me laisser servir ainsi.

Marshall protesta pour la forme et prit place en face de son ami :

— Buvez, et racontez-moi.

A peine Dodge avait-il avalé une gorgée du « fameux » whisky qu'il évita avec peine une grimace de mécontentement. C'était imbuvable, car il y avait sans doute longtemps que la bouteille se trouvait là et la boisson était devenue aigre. L'invité essaya cependant de n'en rien laisser paraître tout en commençant :

— Ecoutez, Lester, et suivez-moi bien, fit-il après avoir allumée une des cigarettes, les meilleur marché naturellement, que son interlocuteur lui avait offerte, vous souvenez-vous de cette curieuse aiguille que je vous ai montrée, l'autre jour, dans la boutique de Tsueng-Houng ?

— Bien sûr. Celle en forme de tire-bouchon.

— Oui.

— Vous l'appeliez... Comment donc, déjà ? Sapristi, le nom m'échappe.

— L'Aiguille du Diable.

— Voilà ! Alors, qu'est-il arrivé ?

— Savez-vous à quoi elle sert ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je vous le demande.

— En effet, vous ferez mieux de ne pas chercher : vous serez stupéfait d'apprendre à quel usage elle est destinée. Et comme vous ne devineriez pas...

— Dites, vous me faites languir !

— C'est un peu effrayant, vous savez, et invraisemblable. Elle peut faire beaucoup de mal...

Merril prit un air mystérieux et baissa la voix comme s'il s'agissait d'une révélation de la plus haute importance :

— C'est un instrument grâce auquel on peut rendre fou n'importe qui...

Marshall éclata de rire :

— Mon vieux, je ne pensais que vous aviez l'intention de vous fiche de moi.

— Je vous jure que je dis la stricte vérité. Tenez, le procédé est le suivant : après avoir assommé la victime on lui plante l'aiguille incandescente dans le cerveau, là, derrière l'oreille, et l'effet est certain. J'avoue que c'est plutôt barbare mais néanmoins vrai. Si la mort ne vient pas immédiatement, le sujet devient fou et inguérissable.

Marshall sursauta :

— Alors, dans ce cas...

— Je sais ce que vous voulez dire, je me suis déjà documenté auprès du Docteur Soreham, le médecin-légiste du Yard. Sur mon insistance il a en effet découvert, derrière l'oreille gauche de Mrs Mary Knybeton, un trou qui correspond tout à fait à la grandeur de l'Aiguille du Diable...

XV

LA DÉCOUVERTE DE LAO-SING

D'un mouvement nerveux, Marshall éteignit brusquement sa cigarette et se leva sans dire un mot, se mettant à arpenter la pièce de long en large comme une bête dans sa cage.

— Inouï ! fit-il enfin en s'arrêtant devant son collègue qui le considérait en savourant intérieurement son succès, vraiment Merril, est-ce possible ?

— Quelle question ? Croyez-vous que j'ai envie de plaisanter sur des choses si sérieuses ? Non.

—Je me demande pourquoi ceux qui sont capables de commettre un crime pareil auraient accompli une sauvagerie de ce genre. c'est inadmissible. il faut un motif, sacrebleu ! Je me perds dans ce labyrinthe...

— Vous n'êtes pas à la page, aujourd'hui, Lester, ripostait le petit homme, un motif ?

Il est clair ,c'est tout simplement pour empêcher ces malheureuses femmes — puisque jusqu'à présent il ne s'agit que des femmes — de trop parler... Elles auraient probablement révélé des faits dont elles avaient été témoins auxquels la police aurait pu s'intéresser un peu trop...

« D'ailleurs, mon cher, nous marquons un nouveau point. en tous les cas, car nous savons à présent que les auteurs de ces meurtres sont certainement des chinois. Ce procédé typique leur est familier...

— D'accord, ah ! si on pouvait mettre la main sur eux ce serait une belle victoire ! Mais, où les trouver ?

— Ta, ta, ta, ta...

— Qu'est-ce que c'est que ça « demanda Dodge en regardant de tous côtés.

— Quoi ?

— Ce signal ?... On dirait un klaxon.

— Je n'ai rien entendu d'extraordinaire.

— Ta, tu, ta ta...

Cette fois, Marshall parut comprendre de quoi il s'agissait.

Il se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit, et parut converser avec quelqu'un en bas.

—Vous avez de la chance, mon vieux, fit-il à son collègue tandis qu'il refermait la croisée. Le hasard m'amène un personnage dont vous serez heureux, je crois, de faire la con-

naissance, il peut nous être d'une grande utilité.

— Qui?

— Lao-Sing. C'est un type extrêmement curieux et d'une intelligence remarquable, j'ai déjà eu l'occasion de le mettre à l'épreuve en différentes affaires. Cela m'étonne que vous n'ayez jamais entendu parler de lui.

— Ma foi, non.... Je ne vois pas.

— Eh bien, dans ce cas, vous ne regretterez pas votre visite, il ne doit pas être bien loin.

— D'après son nom, il est chinois, je suppose ?

—Vous ne vous trompez pas. Un chinois, mais un être d'exception. Il est le descendant d'une des plus hautes familles de sa race. Son grand-père, dit-on, était un mandarin de première classe.

— Il vient souvent ici ?

— Je le vois régulièrement, et cela ne vous étonnera pas lorsque je vous apprendrai que mon ami Lao-Sing a deux métiers qui se complètent admirablement, le second n'est pas connu de tous, ce qui lui permet de l'exercer en toute sécurité. Le jour, il est chauffeur de taxi, ce qui vous explique cet avertissement que nous avons entendu tout à l'heure, mais c'est la nuit qu'il commence son véritable travail, celui qui nous regarde.

— Je ne saisis pas du tout.

— C'est un de nos plus habiles indicateurs.

Dodge siffiota entre ses dents :

— Tiens, tiens ! L'honorable section de Scotland-Yard qui s'intitule quartier chinois ne dédaigne pas de s'adresser à ces indicateurs... Surprenant !

— Nous y sommes bien obligés, ce sont des auxiliaires précieux et dévoués, et dans toutes les sections de notre police, il y en a, ce ne sont pas ceux qui travaillent le moins.

— Vous avez éveillé ma curiosité, j'avoue que j'ai hâte de faire sa connaissance...

Une sonnerie retentit.

— Le voilà, sans doute. Vous permettez, je vais ouvrir et je reviens tout de suite.

En effet, Dodge entendit quelques mots échangés sur le pas de la porte et presque aussitôt, l'écossais introduisit le personnage attendu que le détective de Birmingham dévisagea avec intérêt.

Un jeune chinois, en tenue de chauffeur, entra comme s'il avait l'habitude de la pièce, et repoussa le battant vitré. Il ne se distinguait guère de ses compatriotes, Sa peau était d'un gris jaunâtre, ses yeux d'un noir jais, un petit trait de sourcils obliques, un nez étroit et aplatit et des lèvres minces qui lui donnaient le type asiatique. Ses deux maxillaires saillaient au point que les pommettes paraissaient totalement dépourvue de graisse.

Un visage dont on se souvenait aisément après l'avoir vu.

— Approche, Lao-Sing ! dit Marshall, je te présente mon ami l'inspecteur Dodge.

— Enchanté, monsieur, fit le chinois avec un bon sourire dans un anglais courant.

— Alors, quoi de neuf ? Assieds-toi. Quel bon vent t'amène ? Prends des cigarettes et du whisky, et dis-moi ce que tu m'apportes de nouveau.

Lester posa devant l'arrivant un verre qu'il avait été cherché dans le buffet, et s'installa en face de son second hôte.

— Merci, monsieur. Puis-je parler devant... ajouta-t-il en désignant Merril.

— Bien sûr, c'est mon collaborateur, il est dans le même service que moi, donc au courant de nos affaires... Alors, tu as exécuté mes ordres ?

— Oui, monsieur. Depuis trois jours j'habite, sous un nom d'emprunt naturellement, à Poplar, pas loin de la maison de Tsueng-Houng et j'ai observé des heures durant cette demeure, désespérant d'arriver au moindre résultat. Mais hier, enfin, la chance me favorisa.

— Ah, ah! Nous t'écoutons...

— De l'autre côté de la Tamise, pas loin de Rotrerhithe-Street, et plus près encore du fleuve, se trouve le Globe Dock. A quelques

mètres de celui-ci, sur la droite, il y a une petite baraque en bois qui sert de débarras ; on y entasse des caisses et autres objets maritimes ainsi que dans toutes les maison en planches du long des quais.

— Exact, je connais...

— Mais celle dont je vous parle présente un aspect pauvre et paraît si abandonnée que la compagnie à qui les docks appartiennent ne s'occupe même plus, je crois. Je n'ai jamais vu quelqu'un y entrer, ni en sortir.

— Oui, j'ai repéré cet endroit, il y a un certain temps et je n'avais rien relevé d'anormal.

— Justement, c'était mon impression. Or, hier soir, en flânant par là, assez tard, vers une heure du matin, je me trouvai au coin de Rotrerhite-Street, et remarquai trois voitures luxueuses en station, tous feux éteint. C'était pour le moins, surprenant, car de ce côté, il est plutôt rare de rencontrer à une heure si tardive des automobiles élégantes. Je me décidai à surveiller les alentours et me rencognai sous une porte, patiemment. J'étais curieux de savoir où se rendaient les propriétaires des véhicules suspects ; il faisait un froid glacial et je dus attendre plus de deux heures et en vain...

— Vous n'avez rien vu? interrompit Dodge, déçu.

— Si, monsieur. Je commençais à désespé-

rer ,et juste au moment où je me préparais à m'en aller les personnages apparurent : un homme en smoking et une femme en grande toilette du soir allèrent furtivement vers la voitures, montèrent dans la première et démarrèrent comme s'ils craignaient d'être reconnus. Vous ne me croirez jamais, si je vous dis qu'il m'a semblé les voir nettement sortir de la baraque en question. Cette découverte m'intriguait beaucoup et je décidai de forcer la porte de la maisonnette et d'inspecter les lieux.

« Le battant était fermé à double tour, mais je m'y connais suffisamment pour ne pas m'arrêter devant cet obstacle, et j'ouvris sans difficultés. Au premier abord, je ne vis rien, puis habitué à l'obscurité je distinguais des caisses vides entassées les unes sur les autres. des bouteilles de toute sortes, vides également, et par terre, de la paille un peu partout... Il était invraisemblable que les gens que j'avais vus aient pu se rendre en cet endroit, et cependant je croyais bien ne pas m'être trompé. Il devait y avoir un orifice dissimulé, et je commençai mes recherches. Une fois de plus mes efforts furent couronnés de succès, rapidement, plus vite que je ne l'aurais cru. J'ai de bons yeux, messieurs, et je puis vous affirmer que je n'exagère rien. Soulevant la paille, je découvris, en effet, deux planches

posées à terre de telle manière qu'elle dissimulaient certainement une ouverture. Je les tirai, intrigué, et vis à ma grande stupéfaction, un escalier qui descendait tout droit. Je m'apprêtais à descendre pour repérer ce qui se passait en bas, quand je me ravisai. Il me semblait avoir entendu un glissement et renonçai à mon projet, préférant d'abord vous en avertir. Voilà, mon histoire, messieurs, à vous de conclure...

Les deux détectives avaient écouté attentivement et tombèrent dans une méditation, que Marshal troubla bientôt :

— Tu as bien fait, Lao-Sing. En effet, il valait mieux prendre des précautions et que personne ne sache notre découverte ; elle peut être d'une grande importance. J'avoue que si je ne te connaissais pas depuis longtemps, je serai à moitié persuadé que tu as inventé cette affaire-là. Mais je sais que tu es un homme sérieux et incapable de me tromper, c'est pourquoi j'ai confiance en toi. Où penses-tu, mon ami, que ce chemin puisse conduire?

— C'est naturellement très difficile à définir, monsieur, car je n'ai jeté qu'un coup d'œil superficiel, mais à mon avis, et là je ne crois pas faire erreur, aussi invraisemblable que cela paraisse, cet escalier doit mener tout droit vers la Tamise...

— Impossible, voyons!

— Pourquoi?

Et Lao-Sing esquissa un sourire malin.

— Confucius, le grand philosophe de notre pays, aurait déjà répondu que rien n'est impossible sur cette terre. Aussi, je le répète, messieurs, selon moi, le chemin que je vous ai décrit aboutit directement au fleuve, et même on devrait descendre en dessous d'après mes calculs.

— Invraisemblable. Cela me semble fantastique!

— Naturellement, je ne pourrais le jurer, c'est une impression personnelle, mais Lao-Sing se trompe rarement, comme vous avez pu en juger à différentes reprises...

— C'est vrai, concéda Marshall. Tu as un flair!

— A présent, c'est à vous de poursuivre ces recherches et de me dire si j'ai tort ou raison...

XVI

Le palais sous la tamise

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, répliqua Marshall pensivement, je dois me mettre au courant et cela me regarde. Je te remercie Lao-Sing. Enfin, tu m'apportes un renseignement qui va nous guider utilement.

— Je l'espère...

— Allons, au travail, mes amis, ce serait folie que de perdre un temps si précieux; commençons immédiatement nos recherches. Tu nous donneras les indications nécessaires, ajouta-t-il en s'adressant au Chinois.

Celui-ci s'inclina avec déférence :

— Volontiers, monsieur. Je suis tout à fait de cet avis, les minutes comptent.

— Dans ce cas, en route.

— Un instant, remarqua Dodge. Le récit de

ce monsieur m'a laissé une impression troublante, et nous pourrions faire des rencontres fâcheuses, ne trouvez-vous pas? C'est pour le moins bizarre, cette expédition que nous allons organiser sous terre à nous trois. Ne vaudrait-il pas mieux emmener quelques hommes bien armés avec nous? Ce serait dix fois préférable...

— Inutile, répliqua Marshall, indigné, moins nous serons, mieux cela vaudra car nous ne donnerons pas l'éveil tandis qu'un groupe susciterait des soupçons qui feraient tout manquer : c'est précisément ce que je veux éviter.

Merril hocha la tête, sceptique. Son ami chercha des arguments capables de le persuader :

— Ai-je raison, Lao-Sing?

— Je crois que oui, Monsieur.

— Vous voyez, mon cher, cet homme m'approuve, d'ailleurs, si c'est nécessaire, je m'adresserai au poste de police le plus proche et les agents de garde viendront immédiatement nous prêter main-forte. Soyez sans crainte, et suivez-moi; il est bien préférable d'y aller seuls.

Tous les trois descendirent et, tandis que le chauffeur regagnait son siège, les deux dé-

tectives prirent place derrière et la voiture démarra.

. . . . . .

Il faisait très froid, cette nuit-là, et lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit indiqué par Lao-Sing, une fine neige tombait, recouvrant des rues d'un épais tapis blanc.

Le chauffeur, sur l'ordre de Marshall, laissa la voiture dans une rue avoisinante, et ils firent quelques pas pour atteindre la petite baraque.

Ils regardèrent de tous côtés pour contrôler s'ils n'étaient pas suivis, mais le lieu était absolument désert à cette heure tardive aussi, le Chinois se mit en devoir de forcer à nouveau la porte qu'il connaissait déjà et qui était soigneusement close. Après quelques instants d'attente fiévreuse, mais sans difficultés, l'huis s'ouvrit et les détectives purent se rendre compte que les constatations de leur guide étaient exactes. Il avait décrit l'intérieur tel qu'il se présentait à ses yeux : ils entrèrent... Trois lampes de poche s'allumèrent en même temps trois revolvers prêts à tirer en cas d'alerte. Résolus, ils commencèrent leur expédition.

Marshall découvrit les planches, et les souleva aussitôt, aidé par ses deux compagnons.

Un murmure lointain et régulier frappa leurs oreilles attentives au moindre bruit; ils

se regardèrent et comprirent qu'ils avaient eu la même pensée : sous leurs pieds, la Tamise coulait...

L'Ecossais s'engagea le premier dans l'étroite ouverture et descendit les échelons suivi des deux autres qui s'étaient tus; cela fut assez lent et pénible car primo, il était très difficile de mettre le pied dans cet espèce de tunnel qui ressemblait à l'entrée d'un canal, et secundo, il était impossible de se retenir aux murs qui suintaient d'humidité ce qui les rendait glissants.

Plus ils allaient, tant bien que mal, car le bruit de l'eau courante devenait perceptible, il n'y avait aucun doute possible, le fleuve coulait là, tout près, et cependant ils ne le voyaient pas. Parfois, ils entendaient comme une cascade, une forte chute d'eau qui s'atténuait au fur et à mesure qu'ils descendaient. Cela leur parut long :

— J'aurais du compter les marches, commença Dodge.

— Chut! fit son ami, nous approchons... Taisez-vous.

Les prévisions de Lao-Sing paraissaient se confirmer davantage encore qu'ils l'avaient imaginé tout d'abord. Mais ils ne voyaient toujours que les murailles. La Tamise, sans doute, était de l'autre côté de cet étroit tunnel; ils supposèrent que le mur seul les en séparait,

tant elle semblait près... Encore quelques pas, et le murmure ininterrompu des vagues ne s'entendit plus que par intermittences.

L'Ecossais toucha enfin quelque chose de dur avec son pied, et comprit qu'ils venaient d'atteindre les derniers échelons. Ce voyage dans l'inconnu était fini pour la première partie du moins. Mais qu'allaient-ils trouver maintenant?

Où se diriger?

Ils firent une rapide reconnaissance autour d'eux et se rendirent compte qu'un couloir s'étendait en face d'eux sans pouvoir déterminer où il aboutissait.

C'était un étroit passage, taillè à même la pierre, où un homme pouvait à peine passer debout, et qui sentait le moisi.

Si les trois compagnons voulaient en savoir plus long ils devaient se résoudre à s'y engager. C'est ce qu'ils firent. Marshall prit à nouveau la tête du groupe et force leur fut de marcher les uns derrière les autres, en file indienne toujours éclairés par leurs lampes respectives. Le couloir parut s'élargir après qu'ils eurent fait quelques pas, et ils retinrent un cri de stupéfaction quand, brusquement, ils découvrirent un véritable palais devant leurs yeux... Un hall luxueux avait fait place à ce passage voûté, conçu avec art, et réalisé avec une finesse, une recherche ini-

maginables. Du marbre rose courait les murs, à terre des tapis moelleux assourdissaient le bruit des pas, et un escalier en albâtre menait à une porte en fer forgé, du style des vieilles demeures aristocratiques anglaises.

Ahuris ils considéraient cet ensemble somptueux qu'ils s'attendaient si peu à voir en cet endroit inconnu, et leurs regards se portèrent vers les panneaux sur lesquels se détachait, en écusson, une seule lettre : la lettre K.

— K... chuchota Dodge en se demandant ce que cette lettre énigmatique signifiait, bizarre! Je paierais bel et bien une livre pour apprendre qui habite là.

— Allez, passez-là moi, et tout de suite! répondit Marshall. J'ai trouvé la solution, et donnerais ma tête à couper si ce n'est notre

Leur perplexité augmentait et cependant, ils le si grand désir de faire la connaissance...

XVII

UN PIEGE DE LAO-SING?

Il fallait prendre une décision le plus rapidement possible car les choses menaçaient de se gâter. Il était extrêmement dangereux pour eux de rester devant cette porte; en effet, sans doute Koo avait-il pris toutes les mesures de sécurité nécessaires pour ne pas être importuné.

Après les rapports que les détectives avaient déjà eus à son sujet, il n'était pas douteux que, redoublant de précautions, le Chinois avait envisagé depuis longtemps une attaque probable de la police. C'est pourquoi l'aventure paraissait extrêmement hasardeuse et ils hésitaient à continuer leur enquête.

Comment pénétrer à l'intérieur sans éveiller les doutes? Cela présentait des difficultés et des dangers qu'ils ne connaissaient pas. N'allaient-ils pas se heurter à des obstacles

insurmontables trop imprévus et qui leur feraient courir un grand risque? S'ils frappaient ou sonnaient il y avait beaucoup de chances pour que cela les trahisse. Il devait y avoir un signal entre les visiteurs et l'hôte inconnu, un mot de passe qu'ils ignoraient, bien entendu, et ainsi ils seraient repérés...

Leur perplexité augmetait et cependant, ils auraient voulu agir, et vite... pénétrer dans cette mystérieuse demeure et percer le secret qui s'y rattachait.

— Donne-nous un conseil, Lao-Sing! dit Marshall impatient.

L'homme jaune haussa les épaules.

— C'est bien difficile! Si nous essayons d'entrer par surprise nous risquons d'être pris...

Il n'acheva pas sa phrase, les mots s'arrêtèrent dans sa gorge car le hasard parut les favoriser en leur offrant une nouvelle éventualité. La porte s'était en effet ouverte sans bruit, et un homme très élégamment habillé apparut dans l'entre-baillement, mais dans quel état?...

On ne peut dire qu'il sortit car ce mot serait inexact car l'inconnu titubait comme un ivrogne, se retenant au mur pour ne pas tomber. Ils le considérèrent surpris, se demandant s'il était réellement ivre. Marshall, dans un court regard, sur ce visage vieilli, marqué

et hâvre, sut à quoi s'en tenir. Comme l'autre s'apprêtait à refermer le battant, il l'attira brusquement à lui et l'empêcha ainsi de s'exécuter.

— Opium, chuchota-t-il à Merril qui, aussi surpris que ses amis avait comme eux, complètement oublié d'éteindre sa lampe de poche. L'homme malgré sa défaillance, réalisa avec une perspicacité étonnante la situation :

— Qui êtes-vous? Et que faites-vous là? bégaya-t-il avec effort, sur un ton plein de méfiance.

— Cela ne vous regarde nullement, repartit Dodge brutalement, allez... Fichez-moi le camp...

— Oh!... Pardon!... moi... je...

Il s'arrêta net, ayant probablement deviné la véritable identité des détectives.

— By Jove! s'exclama-t-il avec l'accent d'une peur intense, j'ai compris, vous êtes de la poli...

Toc.

Marshall avait porté un formidable coup de poing dans la mâchoire de ce bavard qui vacilla, puis s'effondra aussitôt pour ne plus se relever.

— Je n'aime pas les gens trop curieux! ponctua-t-il, satisfait, celui-là pouvait nous trahir. D'ailleurs ce n'est pas le moment de

nous en occuper... Suivez-moi, mes amis, en avant.

D'un pas décidé il pénétra dans un hall qui dépassait en confort et élégance tout ce qu'ils avaient jamais vu. On ne pouvait imaginer tant de richesses accumulées dans une telle harmonie, en cet endroit inattendues.

C'était un spectacle féérique, ils se crurent dans un des plus luxueux hôtels de Londres: un superbe lustre scintillant de lumière mettait toutes ces somptuosités en pleine valeur. Un immense tapis brodé d'ornements arabes, recouvrait le sol, donnant une agréable intimité à cet ensemble magnifique.

Ils firent quelques pas, étouffés par l'épaisse laine qu'ils foulaient de leurs pieds, se croyant comme en un véritable palais.

A gauche, sur une grande cheminée, une pendule et deux candélabres en bronze attirèrent leurs regards. A droite, un bureau, des fauteuils en cuir, profonds, et au mur un tableau, une peinture à l'huile représentant un Chinois dans son costume traditionnel. En face d'eux, une autre porte, également fermée.

Cette inspection faite, ils éteignirent leurs lampes, constatèrent qu'il n'y avait absolument personne dans cette pièce et réfléchirent à la conduite à tenir.

— Pas mal, ici! remarqua Lao-Sing en jetant un regard circulaire autour de lui.

— Ah, ça! Par exemple! fit Dodge en s'immobilisant devant le portrait, regardez, Lester, vous ne reconnaissez pas ces traits? Quelle ressemblance. C'est étrange!

— Vous faites erreur, mon cher! je vous ai déjà dit que les Chinois se ressemblent tous.

— Ah! Laissez-moi vous dire que c'est...

Il s'interrompit et resta bouche-bée devant l'apparition soudaine d'un personnage qui s'approcha lentement, et s'assit en face du secrétaire. C'était un Chinois vêtu à la mode européenne; il ne montrait aucun étonnement comme si la venue des trois visiteurs ne le surprenait nullement.

— Vous désirez, messieurs?

Lester s'avança vers lui :

— Nous voudrions bien... hum... hum... Je crois que vous savez ce que nous voulons... Nous sommes... aussi... Hum...

— Parfait, je comprends Une minute, vous permettez, je vais donner des ordres en conséquence.

Leur hôte appuya sur un bouton placé au milieu du panneau, juste au-dessus du secrétaire et, quelques instants s'écoulèrent, puis un autre Chinois apparut. Il salua avec un grand respect, semblait-il, et attendit.

— Voulez-vous guider ces messieurs jus-

qu'à la salle spéciale, fit le premier, après s'être incliné également jusqu'à terre.

— Par ici, messieurs!

— Nous vous suivons.

Marshall et Dodge obéirent à leur guide et se trouvèrent bientôt dans un salon bien meublé, où ils ne s'arrêtèrent pas. Ils ne rencontrèrent âme qui vive, et regardaient autour d'eux, à demi rassurés, impressionnés par ce silence et le mutisme de leur guide, étonnés aussi de la facilité avec laquelle ils avaient pu pénétrer dans la place. Qu'allaient leur réserver les minutes suivantes? Une appréhension sourde s'empara d'eux peu à peu qui ne fit que se préciser quand Merril, s'arrêtant net et jetant autour de lui un coup d'œil anxieux, s'exclama :

—Et Lao-Sing... Où est-il?

Marshall se retourna, leur compagnon avait en effet disparu.

— Bizarre! Il faut absolument savoir ce qu'il est devenu, je vais retourner là-bas.

— Par ici, répéta encore une fois l'homme qui les devançait en leur montrant le chemin.

Il paraissait leur conseiller, d'un geste, de marcher droit devant eux.

— Oui, oui, nous venons, répondit l'Ecossais, subitement inquiet, un instant... Je ne comprends pas, fit-il en s'adressant à Dodge cette fois. Pourquoi il nous a laissés seuls.

— Nous le saurons sans doute bientôt.

— Quelle est votre impression?

— Un piège, peut-être?

— Possible, en effet! En tous cas, il est trop tard pour reculer. Soyons bons joueurs, suivons ce Fils du Ciel, nous verrons bien où il nous conduira.

La troisième pièce où ils arrivèrent était une sorte de salle d'attente, avec des fauteuils et des chaises alignés, mais différant sensiblement des autres salons entrevus.

Les murs étaient entièrement dénudés, et dans la pièce aucun meuble, pas le moindre objet de valeur. Tout cela réduit au strict minimum la rendait inhospitalière et son aspect froid et sévère contrastait étrangement avec le luxe et le raffinement des salons qu'ils avaient traversés.

C'est cependant là que le Chinois les laissa.

— Attendez une seconde, le monsieur en question va venir...

— Halte-là! mon garçon...

Trop tard. Leur conducteur avait disparu. la porte se referma avec un bruit sec derrière lui. Les deux amis se consultèrent d'un regard.

— En somme nous voilà dans un pétrin dont il nous sera difficile de sortir... Je m'en doutais de cette histoire! Vous n'avez pas voulu m'écouter, mais à mon idée, Lao-Sing

nous a bel et bien joués... Nous sommes frais!

— Il est certain que la situation n'a rien de particulièrement brillant...

— Qu'allons-nous devenir?

— Tant pis, advienne que pourra... Je me fais moins de soucis pour nous que pour ce damné Chinois. Que signifie cette disparition? Le diable seul le sait.

— Heureusement que nous avons nos revolvers.

— Bah! Je crains du train où vont les choses, qu'ils ne nous servent pas...

— Tout à fait de votre avis, messieurs! articula ironiquement une voix derrière eux.

L'homme qui avait prononcé ces dernières paroles s'avançait à pas lents, les bras croisés dans le dos, et la figure entièrement dissimulée sous un masque noir.

Les deux amis pensèrent cependant qu'ils avaient affaire à un Chinois...

— Il faut savoir se plier aux circonstances, reprit la voix, le destin est capricieux, voyez-vous, et aujourd'hui, vous êtes mes prisonniers.

Les détectives firent un mouvement de recul en même temps qu'ils enfouissaient leurs mains dans les poches de leur veston, comme s'ils cherchaient quelque chose. L'autre les regardait faire, fixement, nullement intimidé par ce geste de défense; en effet, ils ne purent

cacher leur stupéfaction, leurs mains ressortaient vides, les armes avaient disparu.

— Ah! Ah! fit la voix gutturale de l'homme inconnu, vous avez mésestimé mon intelligence, messieurs, mais il me semble que moi, j'ai sur-estimé la vôtre. On a raison, je le conçois, de dire chez nous que les Européens sont bêtes comme des oies. Une fois de plus, je constate que c'est vrai.

— Vous n'avez pas le droit de nous insulter! riposta Merril bouillant de rage.

Le Chinois s'était tu et ses yeux étincelaient sous le masque qui les rendait encore plus effrayants. Il fixait d'un air moqueur, tantôt l'un, tantôt l'autre.

Autant son compagnon était outré, autant Marshall semblait avoir conservé son calme :

— Qui êtes-vous? osa-t-il demander à l'homme qui se tenait impassible devant eux.

En guise de réponse, ce dernier éleva sa main droite et enleva son masque.

Ce ne fut qu'une exclamation spontanée :

— Tsueng-Houng!!!! crièrent les deux détectives sur un ton qui trahissait leur stupéfaction.

— Oui! Le vieux Tsueng-Houng lui-même, répondit le Chinois avec une affreuse grimace de satisfaction. Si vous saviez, messieurs, quelle joie c'est pour moi de vous re-

voir... elle est indescriptible. D'autant plus que l'ai un agréable devoir à remplir vis-à-vis de vos illustres personnes. L'heure de régler nos comptes est arrivée...

Il s'arrêta, pour jouir de son triomphe, puis :

— Je vois à votre expression que mes déclarations vous ont ébranlés; enfin j'ai l'honneur de vous dire ce que je pense franchement Sachez que ma joie est grande de pouvoir montrer à ces honorables représentants de la célèbre institution que l'on appelle Scotland-Yard que Tsueng-Houng ne se laisse pas faire. Ce n'est pas moi qui ai recherché votre société, mais vous m'avez gêné et poursuivi sans relâche. Et cela a été votre plus grand tort. Vous m'avez mis en colère plus d'une fois avec vos manies d'enquêtes. Je me serai bien gardé de me mêler de vos affaires qui n'ont, d'ailleurs, aucun intérêt pour moi, mais vous avez cherché à me détruire, à me faire du mal. Je suis et serai toujours le plus fort. Vous saviez qu'il fallait vous méfier de moi et avez fait tout ce que vous avez pu pour connaître mes secrets, poussant l'imprudence jusqu'à venir ici... Courage bien inutile... Vous m'avez cru disparu à jamais? Il ne me restait pas d'autre moyen pour vous échapper que de « mourir ». Mais la mort n'est pas un obstacle pour moi. Grâce à mon puissant es-

prit et à la haute protection de Lao-Tsé je suis revenu sur cette terre, et l'Omnipotent a favorisé la justice. Il vous fait tomber entre mes mains... Vous n'étiez jamais satisfaits, vous vouliez toujours en savoir davantage, vous verrez...

Il désigna de son doigt crochu et pointu la porte du fond de la pièce, puis reprit sur un ton autoritaire et menaçant :

— Vous êtes venus ici, mais entre ces murs c'est ma seule volonté que l'on exécute; ce n'est pas la police qui commande; c'est moi, Tsueng-Houng. Depuis longtemps j'ai essayé de vous coincer mais vous avez pu m'échapper, aussi ma revanche sera terrible, et justifiée d'ailleurs. Désormais, vous ne vous déroberez plus, il n'y a pour vous aucun espoir de retour, et je ne vous cache pas que vous êtes condamnés, oui... perdus!

Plus il parlait, plus ses traits qui avaient pris une expression de dureté trahissaient sa fureur contenue et sa soif de vengeance. Une haine non dissimulée l'animait envers ceux qui l'écoutaient, blêmes, en proie à une colère grandissante.

— Assez! commença Marshall... Laissez-nous, je n'admets pas que vous osiez...

Il lui fut impossible de prononcer un mot de plus car le Chinois marchait vers lui

comme s'il le foudroyait de ses prunelles flamboyantes.

— Pas si bête! Vous ne connaissez pas Tsueng-Houng. Quand on l'attaque il est terrible, et pour vous ma vengeance sera impitoyable, digne de mon intelligence.

Il avança la main droite dans laquelle les deux hommes virent une mince haguette qu'il avait tenue dissimulée jusqu'alers dans sa longue manche de soie, et frappa sur un gong en cuivre, seul objet qui était caché dans un coin, derrière un paravent. Un bang! sonore retentit et résonna longuement.

Aussitôt la porte s'ouvrit et livra passage à quatre hommes, nus jusqu'à la taille, véritables géants.

— Emmenez-les.

Les serviteurs se jetèrent sur les deux détectives avec un ensemble étonnant et les maîtrisèrent rapidement malgré la résistance désespérée de ceux-ci.

Ils portèrent, ou plutôt traînèrent les malheureux dans la pièce attenante dans laquelle régnait une obscurité complète. Cependant Marshall et Dodge se virent, en un tour de main, ligotés et baillonnés par quatre autres coolies qui attendaient dans un coin, dans l'ombre.

Les prisonniers ne pouvaient proférer une parole ni esquisser un mouvement. Ce n'était

qu'à présent qu'ils se rendaient compte du tragique de leur situation. Ils étaient bel et bien au pouvoir de cet homme dangereux, et ne sortiraient pas de son antre maudit, vivants. Ils avaient espéré jusque-là dans un hasard providentiel, ou pensaient plutôt qu'il se bornerait à des menaces, mais non... Il ne faisait que procéder méthodiquement à une horrible exécution dont il semblait avoir l'habitude.

Ce n'est que maintenant que les inspecteurs voyaient un immense trépied, sorte de tabourêt géant en métal, dans lequel brûlait un feu sur lequel les hommes remettaient constamment du bois et du charbon.

Ils firent asseoir les détectives auprès de ce foyer, la tête tournée vers la flamme et les maintinrent solidement avec des gestes brutaux.

Alors Tsueng-Houng fit son apparition et s'approcha lentement des prisonniers, dont il vérifia les liens avec un rictus méchant, puis s'éloigna d'eux pour jeter un coup d'œil au brasier qui dégageait une chaleur suffocante.

Les serviteurs s'étaient retirés au fond de la pièce tout en surveillant Marshall et Dodge qui auraient été bien incapables de faire un mouvement. Ils ne quittaient pas des yeux le Chinois comme s'ils savaient ce qui allait arriver.

En effet, il frappa deux ou trois fois dans ses mains et appela les deux plus proches. Les coolies s'exécutèrent avec force saluts, et attendirent les ordres.

Tsueng-Houng désigna Marshall.

— C'est celui-ci le premier.

— Bien.

— Allez-y. Je suis prêt.

Des mains épaisses forcèrent, dans un geste brusque, l'inspecteur à s'agenouiller tout près de la fournaise tandis que le Chinois s'installait en face de lui, assis de telle manière que ses mains arrivaient exactement à la hauteur de la tête de son prisonnier.

Quatre mains enserrèrent sa tête comme dans un étau, afin qu'il ne puisse esquisser le moindre mouvement. Il sentit ses oreilles bourdonner, tout tournait autour de lui. Il ne pouvait voir Merril, à l'écart, un peu sur le côté, mais se sentait réuni avec lui dans une même et inexprimable angoisse. Les minutes passaient, interminables, pendant ces préparatifs qui furent relativement courts jusqu'au moment où, le Chinois, penchant sa face grimaçante vers les serviteurs, fit un signe.

Marshall crut s'évanouir, mais resta lucide pourtant jusqu'à la fin. Il put voir ce qui se préparait, comprenant enfin ce que son mortel ennemi apprêtait pour son supplice. Epouvanté, il vit ce dernier étendre la main droite

vers le feu, en retirer quelque chose de rouge, de pointu, et de gluant, qu'il saisit avec un linge préparé à cet effet pour ne pas se brûler. C'était : l'*Aiguille du Diable !*

Il voulut crier, mais son baillon l'en empêchait et quelques sons rauques et incompréhensibles sortirent à peine de sa gorge contractée.

Tsueng-Houng tenait maintenant l'aiguille à la hauteur de ses yeux.

— Votre esprit était trop clairvoyant, honorable inspecteur !... ricana-t-il. Il sera désormais troublé...

La brute lui inclina la tête sur le côté droit, et l'Aiguille s'approcha lentement de sa nuque. Il sentit une chaleur insupportable et des frissons parcourir son corps glacé en même temps par la peur. Il ferma les yeux : la mort ou la folie perpétuelle l'attendaient...

XVIII

Une vision d'horreur

Marshall vivait la minute la plus terrible de toute son existence.

Résigné, ou plutôt incapable de résistance, pris d'un engourdissement irrésistible, il sentait déjà la piqûre de cette aiguille, invention digne du Diable lui-même.

Mais... Que se passait-il?

Tsueng-Houng s'était mis à tressaillir de tout son corps comme en face d'une vision inattendue, et en proie à une panique inexplicable. En même temps, Marshall sentit que ceux qui lui serraient la tête avec force dégageaient peu à peu leur étreinte comme si sa personne leur importait moins. Il se risqua à jeter un coup d'œil autour de lui tandis qu'un hurlement lugubre exprimant à la fois la fois la stupéfaction jointe à l'épouvante, se faisait entendre.

Pétrifié lui-même, Lester, assista alors à un spectacle qui ne manquait pas d'un certain humour.

Le vieux Chinois tenait dans sa main agitée continuellement par un frisson convulsif, l'instrument de torture, ou plus exactement, ce qu'il en restait, une extrêmité informe et ridicule en comparaison de ce qu'il devait être. Comme par miracle, le reste s'était liquéfié tel du plomb en fusion...

L'attitude du marchand avec son air grave, angoissé même, était tragique; ses yeux hagards fixaient obstinément le bout de l'aiguille. Un tremblement continu trahissait ses sentiments. Mais il se domina et reprit l'empire sur lui-même; car Tsueng-Houng n'était pas homme à manifester sa faiblesse. Il aurait considéré cela comme une lâcheté indigne.

— Qu'est-ce que cela signifie? hurla-t-il d'une voix menaçante. Aurait-on cherché à me jouer un mauvais tour? Crapules maudites! fit-il en se tournant vers les serviteurs qui, en proie à une terreur indescriptible reculaient dans un coin, lequel de vous a mis la main à mon instrument? Je vais vous montrer ce qu'il en coûte de se jouer de moi de telle façon; c'est inadmisible ici. On va vous couper la tête si le coupable ne se dévoile pas immédiatement.

— Grâce! Grâce! Haut Seigneur! s'écriaient les coolies terrifiés, nous sommes innocents.

— Innocents! Vermine!! On va liquider ça tout de suite, je veux savoir qui est responsable, je le veux, vous m'entendez... Et vous avouerez.

Il fit une pause pendant laquelle on sentit toute sa rage contenue tandis qu'il songeait et dévisageait tour à tour ses serviteurs. Puis il s'approcha lentement d'un énorme gong suspendu au mur, au fond de la pièce ainsi que le constatait Marshall à présent.

— Une dernière fois! qui est-ce?

— Moi, répondit une voix fluette mais néanmoins ferme que l'on s'attendait peu à entendre alors, mais que Marshall aurait cependant reconnue parmi mille autres.

Tous se retournèrent pour voir à qui appartenait cet organe, tandis que le vieux Chinois reculait comme s'il avait reçu un formidable soufflet.

— Toi !

Le feu jetait des lueurs inégales et donnait à la vision qui s'offrait devant leurs yeux un aspect irréel et fantasmagorique. Et cependant il n'y avait là que la réalité, une créature en chair et en os qui s'avança lentement puis s'immobilisa auprès du brasier. Tous distinguèrent la fine silhouette de celle qui était apparue sans qu'on l'entende : Mi...

Comment était-elle là ? L'avait-on remise en liberté ?

. . . . . .

Le père et la fille se dévisagèrent avec un tel défi que Lester sentit son sang se figer dans ses veines, impuissant à esquisser un geste de protection instinctif envers la jeune Chinoise qui restait droite et pleine de dignité.

Mais il y avait loin de la « Fleur de Lotus » douce et timide qui manifestait tant de soumission et de détresse quelque temps auparavant, à celle qui, impassible et résolue, attendait les événements avec un calme déconcertant. Cette volonté surhumaine qui l'animait la transformait au point que l'on aurait cru se trouver en présence d'une autre femme.

Il haleta quelques instants comme si le souffle allait lui manquer, puis se reprit, l'invectivant de mots durs, de paroles coupantes et lourdes de menaces.

— Pourquoi as-tu fait cet acte abominable? demanda-t-il enfin avec effort.

— Parce que je ne veux plus que tu supprimes des hommes qui n'ont accompli que leur devoir... Assez de crimes et de sang répandu !! C'en est trop, à ton tour, à présent,

d'expier tes forfaits, de payer pour tous les innocents qui sont tombés entre tes mains... On te punira, on te torturera comme tu voulais le faire avec ces malheureux...

— Folle ! Vas-tu te taire ? C'est ainsi que tu traites ton père ?....

— Je te renie, tu n'es pas mon père, c'est impossible que sur moi pèsent toutes les charges que tu portes; tu es un être abject, un vulgaire assassin et il y a longtemps que je voulais te le crier à la face. Ta fortune, toutes ces richesses accumulées, à qui les dois-tu ?

— Assez, tu divagues !

— Non, je sais qu'elles ont été payées par des vies humaines, celles des innocents que tu as tués, et pour cela je te déteste, oui... Et apprends par ma bouche, que, désormais, tu ne pourras plus continuer tes abominables meurtres.

Il eut un rire diabolique qui masquait sa défiance, tout en interrogeant :

— Qu'est-ce que cela signifie, niaise ?

— Tu veux le savoir : ça veut dire que ta dernière heure de liberté a sonné ; tout est découvert, la police pénètre en ce moment même dans ton repaire maudit, et dans quelques instants, elle sera là et tu seras prisonnier à ton tour.

Le mot « police » eut une réaction immé-

diate sur les coolies et le marchand; l'effet de ces paroles fut pire encore que Marshall et son compagnon ne l'auraient imaginé.

Les serviteurs, hurlant de peur, se ruèrent sur la porte, se disposant à prendre la fuite, mais d'un réflexe rapide, Tsueng-Houng les devança et leur barra le chemin :

— Halte-là ! s'écria-t-il. Tout ce qu'elle raconte est faux, c'est une inconsciente mais elle me paiera ces propos incohérents. Vous ne sortirez pas vivants d'ici ; restez, ou je vous tuerai comme des chiens que vous êtes.

Mais aucun d'eux ne l'écouta et malgré qu'il s'efforçait de les retenir en gesticulant avec des menaces dans sa langue, ils réussirent à le bousculer et, le rejetant sur le côté, disparurent en désordre dans l'obscurité.

— Vermine !

Le dépit de Tsueng-Houng vint s'ajouter à sa colère grandissante et il se retourna contre sa fille, étrangement calme, qui le regardait avec dégoût.

Le Chinois fouilla ses poches, chercha une arme à proximité, puis, n'en trouvant pas se précipita sur Mi, et la traîna jusqu'au trépied où le feu brûlait toujours.

En vain la jeune fille poussa des cris désespérés, se débattant frénétiquement, ce fut

peine perdue, elle ne put résister à la poigne de fer qui s'abattait sur elle.

— Tu dois mourir, hurlait-il, tu n'es plus mon enfant, tu m'as trahi...

Il la souleva alors et s'apprêta à la jeter sur le brasier. Elle se tordait les mains, agitait les bras, traduisant sa crainte insurmontable et demandant grâce.

— Hands-up ! commanda une voix sonore.

Stupéfait, Tsueng-Houng laissa cheoir à terre son fardeau, et se retourna.

Six hommes, dont deux constables, se tenaient près de l'embrasure de la porte, six revolvers étaient braqués dans la direction du marchand atterré.

Un homme, le sergent, que l'on reconnut par la suite, s'avança d'un pas précipité vers le Chinois se préparant à lui passer les menottes qu'il tenait en mains; mais, ce dernier habile comme un chat, se jeta de côté dans une résistance désespérée, afin de provoquer une bousculade et de s'enfuir.

De multiples détonations crépitèrent simultanément.

Un cri comme celui d'une bête blessée à mort, un cri inoubliable, retentit. Puis le silence...

Quand les policiers s'approchèrent de l'endroit où le Chinois avait été touché par les

balles et s'était écroulé en gémissant, celui-ci rendait le dernier soupir.

Tsueng-Houng, le *Marchand d'horreurs* avait cessé de vivre

Cette fois-ci, il n'y avait plus aucun doute possible. Les hommes voyaient devant eux un cadavre...

. . . . . .

— Vous êtes venu juste à point, sergent ! fit Marshall en détendant ses membres engourdis dès que les policiers eurent délié les cordes qui l'enserraient, et également débarrassé son ami Merril de ses liens.

L'inspecteur avait reconnu le sergent Pyll.

— Une minute de plus et il était trop tard; mon Dieu! quelle brute que cet individu de malheur ! C'est grâce à elle que nous avons la vie sauve.

Il désigna Mi qui s'était évanouie.

— Oui, c'est elle !... s'exclama à son tour, Dodge qui avait recouvré l'usage de la parole. Je ne puis vous dire par quelles affres nous avons passé, mais ce moment m'a laissé une telle impresion de terreur que j'ai une idée formidable pour...

Un regard sévère de Marshall le fit taire et il crut opportun de remettre à plus tard ses élucubrations poétiques. Cependant le sergent Pyll répondait avec un sourire:

— Je crois que vous êtes dans l'erreur,

messieurs, cette jeune fille n'a pas, que je sache, contribué à votre sauvetage. Votre providence c'est plutôt celui-là.

Leurs yeux se dirigèrent vers un homme à peau jaune qui s'inclina sans rien dire.

— Lao-Sing!

— Oui ! Lao-Sing vous a sauvés, confirma Pyll. C'est lui qui est venu me chercher en me mettant au courant de votre aventure. Je réunis sans tarder quelques hommes et me mis en route aussitôt au pas de course, non sans avoir donné l'alarme. Des renforts vont arriver ici d'un instant à l'autre. Mais je crois qu'il est nécessaire de faire une reconnaissance dans ces parages, cela ne me paraît pas inutile; je suis persuadé que nous trouverons ici la solution à de troublantes énigmes...

Mi étant toujours sans connaissance, Marshall ordonna à un constable qui avait quelques notions de medecine de s'en occuper. Ce dernier fit de son mieux pour la ramener à la vie, tandis que l'inspecteur décidait avec Merril, de procéder à la visite proposée.

Accompagnés du sergent Pyll, de Lao-Sing, et de l'autre agent, ils commencèrent par la pièce contiguë qu'ils gagnèrent avec précautions. Mais là, une fâcheuse surprise les attendait, l'endroit était complètement vide. Ils continuèrent leur marche, décidés à mettre à

mal quiconque voudrait se mettre en travers de leur passage.

Les policiers arrivèrent dans la pièce suivante et ne furent pas au bout de leurs étonnements. C'était une chambre assez vaste, mais sommaire. Elle était partagée en deux parties égales par une mince cloison en bois et, chacune de ces parties, se découpait elle-même en dix compartiments, masqués par un rideau.

Après avoir échangé un regard, ils firent irruption, leur arme à la main, dans l'une de ces petites loggias, puis, en découvrirent deux, trois, etc...

Dans toutes, le même tableau extraordinaire se présentait à eux... ,

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils découvraient dans chacun de ces compartiments un nouveau personnage. Il y avait là des européens, des Chinois, et même des hommes d'autres races. Mais, à la grande stupéfaction des policiers, ces gens étaient parfaitement inoffensifs et ne se dérangèrent même pas à leur venue.

Allongés sur un divan tenant presque tout l'espace de l'encoignure, auprès d'une petite table, les individus étranges fumaient à l'aide d'une longue pipe de l'opium et divers narcotiques. Ils étaient plongés dans un demi-sommeil, une léthargie inquiétante, qui

expliquaient leur nonchalance et leur indifférence pour le moins surprenante.

— Formidable ! s'exclama Pyll. Nous sommes dans un véritable lieu de perversion !... Et dire que tout cela se trouve au moins à dix mètres en dessous de la Tamise !... C'est invraisemblable... Fantastique... et pourtant...

— Taisez-vous ! intima brusquement Merril

— Qu'y a-t-il ?

— N'avez-vous rien entendu ?

— Non, parbleu !

— Ecoutez.

Ils se regardèrent avec inquiétude, se demandant ce que pouvait encore cacher la demeure du marchand défunt.

En effet, un faible bruit venait de se faire entendre, assez net cependant pour attirer leur attention. Ils avaient l'impression que l'on grattait derrière le mur. Le bruit était faible, irrégulier mais continu.

— Etrange, en effet, observa Marshall. Je serais curieux de voir d'où cela vient...

Ils laissèrent les opiomanes pour aller se rendre compte de ce qui se passait de l'autre côté. Mais là, les difficultés commençaient. La porte de communication était fermée à clé, et ils durent la forcer.

Lorsqu'ils entrèrent, ils la trouvèrent vide. Cette constatation les laissa perplexes devant

ce nouveau mystère qui les intriguait fortement.

— Nom de nom! jura le sergent, entre ses dents, je suis pourtant persuadé que ces grattements provenaient de par ici, le long du mur, et je ne vois rien. Pas clair cette affaire-là !

— Attendez.

Dodge s'était rapproché de l'endroit indiqué et tapait déjà, avec le doigt, sur différents points suspects.

— C'est ici ! annonçait-il bientôt triomphant. Ecoutez, on dirait que cela sonne le creux... Rendez-vous compte.... Mon Dieu !... Mais...

— Qu'avez-vous encore ? interrogea Marshall intrigué. ,

— Ce n'est pas... un mur... Probablement une simple séparation en planches qui est fixée de l'intérieur... Eh là ! Hop !... On va voir.

Un vacarme assourdissant suivit ces paroles, car le petit homme s'était élancé de toute sa force contre la cloison qui gémit mais ne céda pas.

— Aidez-moi, mes amis. Il faut savoir...

Ses compagnons se joignirent à lui et se jetèrent tour à tour contre la cloison, à plusieurs reprises. Ce mur léger était plus solide qu'il ne l'apparaissait.

Enfin il s'effondra, ils se précipitèrent mais d'abord, ne distinguèrent rien. Une obscurité totale régnait dans ce qui paraissait être une sorte de réduit. Mais des cris retentissaient dans l'ombre. Ils dirigèrent leurs lampes de poche vers ce recoin obscur et découvrirent la scène la plus inattendue qu'ils aient pu voir.

Cloués d'horreur, ils se trouvaient en présence d'êtres qui ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des humains. Quelques loques recouvraient ces corps souillés et à moitié nus.

Ce qui les surprenait c'est que s'ils se trouvaient en présence de prisonniers, ou plus exactement de prisonnières, car il s'agissait de femmes, elles n'étaient point squelettiques mais donnaient l'impression d'avoir été fort bien nourries.

Ces femmes, au nombre de quatre, deux blanches et deux Chinoises, semblaient dans un état d'exaspération incompréhensible. Tandis que l'une restait blottie dans un coin, l'autre était accroupie à terre, et ses compagnes se mouvaient avec des gestes désordonnés et des hurlements ininterrompus...

Les policiers les considérèrent sans mot dire, et leur apparition parut accroître l'énervement de ces pauvres créatures.

Dans quel but les gardait-on là, en leur accordant une bonne nourriture, et malgré

cela, en les traitant comme des esclaves que l'on aurait jetées au cachot.

Les hommes se mirent en devoir de les sortir de l'ignoble réduit où elles se terraient de plus en plus avec une obstination farouche; on aurait dit qu'elles se sentaient traquées, menacées, et cependant ils agissaient avec la plus grande douceur s'attendant à découvrir quelque blessure ou marques de coups... Mais la réalité était bien pire et ils durent s'en rendre compte avec horreur.

Dès que ces malheureuses furent tirées de force de leur trou noir elles se mirent à pousser des hurlements terribles, désespérés, inhumains.

Trois d'entre elles déliraient et les policiers comprirent qu'elles étaient folles.

Quant à la quatrième, une Européenne, elle semblait atteinte de la folie de la persécution, se comportant comme une furie, retournant dans le réduit dès qu'on la lâchait, ce qui obligea les deux détectives à la faire maintenir solidement par leurs compagnons.

— Je ne veux pas être mangée, criait-elle, sans cesse dans un accent déchirant, laissez-moi vivre, je veux vivre, vous m'entendez... Non! Je ne veux pas être mangée... Pas mangée!...

La plainte émouvante reprenait sans arrêt, sans qu'on puisse la calmer.

— Nous ne sommes pas des cannibales, dit Marshall en essayant de la tranquilliser.

Mais ce fut en vain.

« Si je savais au moins ce que signifient ces paroles?... »

Dodge se frappa le front :

— Je sais, fit-il, c'est tellement affreux que je n'ose le dire, je voudrais me tromper.

— Alors, parlez, grogna Marshall, ce n'est pas le moment de vous faire prier.

— Vous souvenez-vous encore des femmes dépecées?

— Quelle stupide question ? Evidemment !

— Vous ne savez pas pourquoi on les a coupées?

— Je ne saisis pas.

— Je comprends maintenant la tragédie dans toute son horreur : Regardez, Messieurs, ces femmes sont toutes grosses, n'est-ce pas? Il me répugne de vous le dire, mais on les a engraissées avec une intention bien arrêtée... Ah! Ce Tsueng-Houng était un monstre. Il n'y a plus de doutes pour moi, je serais bien étonné si cela n'était pas la cruelle vérité... Il dépeçait les femmes pour détailler leur corps à ses compatriotes qui ne peuvent être que des bouchers...

XIX

SIR TIPPLETON CHANGE D'ATTITUDE

Dodge avait vu juste, et, aussi incroyable que paraisse la version qu'il avait proposée au premier moment, elle approchait de la vérité. Les fouilles minutieuses que les policiers pratiquèrent dans le souterrain ne firent que prouver pleinement l'exactitude de ces suppositions. La réalité dépassait même de beaucoup les macabres explications présumées de Merril.

Ils visitèrent en effet, dans la demeure, toute une succession de pièces plus ou moins vastes dont les unes étaient d'une simplicité extrême tandis que les autres contenaient des richesses inestimables comme ameublement, objet d'art, etc... La maison s'étendait loin au-dessous du fleuve, pareille à une immense propriété sous-marine.

Dans leurs investigations, les hommes s'at-

tardèrent particulièrement à inspecter une sorte de chambre qui semblait être la Morgue de la maison. Ils y trouvèrent, en effet, cinq cadavres, uniquement des femmes, toujours, déjà découpées en morceaux et enfermés dans des sacs tous pareils, et numérotés.

Grâce à des points de repère, on put découvrir dans un énorme coffre-fort placé dans un bureau dont ils durent faire sauter la serrure, toute la comptabilité concernant les trafics et diverses opérations de l'habitant de l'endroit.

Après avoir examiné en détails tous les papiers cachés là, les policiers établirent clairement le fonctionnement exact de cette sinistre organisation et les preuves de ce que Tsueng-Houng négociait une horrible marchandise.

Après de multiples recherches, ils découvrirent une seconde issue de l'autre côté du fleuve, se terminant également par un escalier secret aboutissant directement à la boutique du vieux chinois et dont la porte était soigneusement dissimulée derrière les objets de bric-à-brac. C'est pourquoi il régnait toujours le plus grand désordre en cet endroit.

Les crimes innombrables du marchand furent mis en lumière.

La « villa » sous la Tamise, si l'on peut la nommer ainsi, était-elle une de ses inven-

tions?.... Ou bien dans un couloir existait-il déjà depuis longtemps que le vieux chinois avait seulement aménagé à son usage personnel?... Nul n'aurait pu le dire.

En effet, celle qui était l'unique personne capable d'apporter des éclaircissements sur ce point, parce qu'elle en connaissait certainement tous les détails, restait introuvable. Mi avait mystérieusement disparu...

La nuit même où la police avait fait irruption pour délivrer Marshall et son compagnon des griffes de leur ennemi, le premier avait laissé la jeune fille évanouie entre les mains d'un constable chargé de la ranimer et de la surveiller.

Qu'était-il advenu exactement? Ils ne purent l'établir; toujours est-il que, tandis que les détectives visitaient les lieux, la Chinoise, sous un prétexte quelconque s'était empressée de disparaître, au grand déplaisir de celui à qui on l'avait confiée, car il reçut une verte semonce, méritée d'ailleurs. Elle ne reparut plus, et, malgré les recherches fiévreuses que l'on effectua pour la retrouver on ne put aboutir à aucun résultat. Les policiers avaient perdu sa trace.

Les jours qui suivirent, Scotland-Yard effectua plus de trente-cinq arrestations, presque tous de Chinois, dans les différents quartiers de la Capitale. Tous, sans exceptions,

étaient des bouchers qui préparaient, en effet, la chair humaine et la vendaient un bon prix. Ils poussèrent le cynisme jusqu'à avouer que leurs saucisess et divers articles étaient très appréciés des connaisseurs et jouissaient d'une renommée étendue, donnant à leur commerce une extension florissante.

Pourquoi Tsueng-Houng choisissait-il spécialement les femmes pour ces marchés macabres? C'était assez difficile à établir. Cependant, des personnalités médicales les plus érudites, interviewées par un grand quotidien de Londres, déclarèrent que les cannibales africains appréciaient davantage la chair féminine, prétendant qu'elle se distinguait de celle de l'homme par son extrême finesse et sa tendresse exquise...

.. ..

Et un nouveau lundi arriva. Une fois de plus, sous la présidence de Sir Percy Tippleton, les hauts fonctionnaires du Yard se réunirent dans la salle du Conseil où régnait une animation inhabituelle. Les policiers qui avaient l'autorisation d'assister à la conférence se pressaient plus nombreux qu'à l'ordinaire, au grand complet. Il y avait cependant un manquant dont on n'osait évoquer le nom : l'Inspecteur en chef, Mr. Cowes.

Le Commissionner avait ce jour-là un air gêné, peu en rapport avec l'attitude digne et

même froide dont il était coutumier. Au lieu de garder son apparence dégagée, il paraissait nerveux, enlevant et remettant son monocle à plusieurs reprises, après l'avoir frotté... consciencieusement, s'agitant, grattant la gorge comme pour s'éclaircir la voix. Enfin, il commença tandis qu'on paraissait l'écouter avec plus d'intérêt que d'habitude :

— C'est avec une satisfaction bien légitime, messieurs, que j'enregistre le succès éclatant remporté, après maintes luttes, dans l'affaire du quartier chinois.

« La police, messieurs, a une fois de plus fait son devoir sans faillir à l'honneur, grâce à ses représentants qui se sont montrés dignes d'elle. Il n'est que juste que ceux, parmi nous, qui ont risqué leur vie et ont fait preuve d'héroïsme, en soient récompensés. Deux hommes se sont distingués, et ils méritent des remerciement et des éloges. Inspecteur Marshall...

Lester se leva, très droit, ne se départant pas de son flegme, mais un peu confus.

Sir Percy ajusta son monocle tandis qu'il regardait son subordonné d'un air bienveillant.

— Vous êtes un policier de valeur, mais vous n'aviez pas eu l'occasion comme aujourd'hui de prouver vos mérites réels. Grâce à votre courage nous sommes arrivés à mener

a bien cette difficile enquête, et vous devez en être récompensé. J'ai le plaisir, Inspecteur Marshall, de vous nommer Inspecteur en chef de la section quartier chinois, en remplacement de Mr Cowes. De plus une prime de 100 livres vous a été attribuée.

— C'est vraiment trop d'honneurs, Sir!

— Inspecteur Dodge... avait déjà enchaîné le Commissionner...

A son tour, Merril, surpris, se dressait sans mot dire. Un sourire épanoui sur ses lèvres traduisait une évidente satisfaction.

— Une distinction vous est également accordée pour votre conduite méritoire, vous avez droit à une prime de 100 livres, comme votre collègue.

— Merci, Sir... Je...

— Gentlemen, nous continuons. L'affaire suivante est celle de l'escroquerie du banquier Bronley-Stone... Surintendant Selborne, veuillez me dire ce que vous avez de nouveau, j'écoute votre rapport, soyez bref, je vous prie...

.. ..

— Eh bien! Mon vieux! Nous n'avons pas à nous plaindre, fit Merril un gros cigare au coin de la bouche, assis dans le bureau de son ami, sur un côté de la table de travail, les jambes pendantes, tout s'est fort bien passé, n'est-ce pas?

— En effet. L'affaire a gazé à merveille. Mais d'abord, toutes mes félicitations, Monsieur l'Inspecteur en chef. Dites-donc, c'est gentil, 100 livres dans les temps actuels, vous êtes content?

— Oui, assez satisfait.

— Tant mieux. Vous voyez que j'avais raison de vous conseiller de ne pas nous quitter.

— Oui. Je vous remercie sincèrement, mon cher, vous êtes un brave type, Merril.

— J'aimerais savoir, en ce qui concerne Lao-Sing; j'espère qu'il a été gratifié comme nous d'une somme rondelette?

— Certes, il l'avait mérité, le brave garçon, car c'est lui qui nous a tirés de ce mauvais pas... On lui a accordé cinquante livres.

— Bigre! Le Yard n'est pas très généreux... Enfin!... Mais, dites-moi me permettez-vous, très honorable Inspecteur en Chef, de vous poser quelques questions? Certains points restent obscurs pour moi, et je serais bien aise de solliciter vos lumières. A présent le secret professionnel n'est plus en jeu.

— Allez-y.

— Merci. D'abord, cette première mort simulée de Tsueng-Houng me préoccupe. comment se fait-il que nous ayons pu nous laisser duper par le Chinois? Je n'en ai pas moins constaté de mes propres yeux qu'il était mort...

— Une comédie sans pareille, répliqua Marshall en souriant. Le vieux renard avait dû choisir parmi ses clients opiomanes quelqu'un qui lui ressemblait ce qui est relativement facile entre Chinois, et le tua. Puis, il acheva la transformation en ajoutant quelques détails et força, je présume, sa fille à jouer la comédie dont nous avons été les témoins. Ce jour-là on peut dire qu'il a remporté sur nous une victoire!

« Pas mauvaise, cette idée! Et dire que nous nous sommes laissés faire comme des enfants!

— En somme, si je comprends bien, c'est un inconnu que nous avons fait enterrer.

— Parfaitement. Ah! Tsueng-Houng savait s'y prendre, il y mettait les formes nécessaires. Quand aux traces de sang relevées sur le vase précieux elles provenaient sans doute d'une de ses victimes qu'il avait exécutée dans la boutique même...

— Probablement, approuva Merril, je n'y avais pas pensé... C'est une solution. Mais je ne comprends pas pour quelle raison il se servait du transport par barques pour ses fructueuses opérations. Il lui aurait été dix fois plus facile d'emmener les cadavres dépecés par le passage secret que sur l'eau où ils risquaient d'être aperçus, ou tout au moins sujets à ren-

contres fâcheuses. C'est ce qui est arrivé, d'ailleurs, au bord du fleuve.

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher, il était beaucoup plus sûr de choisir ce dernier chemin pour leur sécurité.

— Comment cela?

— Suivez-moi bien. Le vieux marchand savait que l'on surveillait continuellement, non seulement les abords immédiats de sa maison et toutes les issues, mais encore les environs, et il lui eut été impossible de faire sortir un homme chargé d'un lourd sac de sa boutique; c'est ce qui aurait attiré notre attention et serait apparu dix fois plus suspect que le risque relatif que ses serviteurs couraient au cours de leur traversée de la Tamise. Nul de nous n'aurait certes, imaginé, que de telles transactions se réalisaient journellement sous nos yeux sans que nous nous doutions de rien...

— Très juste, admirablement calculé!

— On peut dire que ce Tsueng-Houng, alias Koo, avait une intelligence hors ligne. Il prévoyait tout.

— Alors pouvez-vous de dire ce que signifiaient ces histoires de pigeons et de grenouilles?

— Précisément. Ces quantités étaient interprétées à double sens... Les mots avaient une signification convenue; exemple : trente pipigeons voulaient dire, trente kilos... Quarante

grenouilles devaient se traduire par, quarante kilos...

— Fantastique!

— Vous comprenez maintenant que : « préparées de mes propres mains » signifiait : « déjà découpées »... En bon anglais, ces lettres pouvaient se lire ainsi : « Cher ami, je vous envoie trente kilos de viande toute prête, vous n'avez qu'à la détailler... »

— Quel raffinement!! C'est atroce de pouvoir inventer des expressions pareilles!

— Vous avez raison, vieux Merril. Aussi, c'est ce qui a compliqué singulièrement notre tâche; mais nous avons tout de même fini par triompher. Nous luttions à armes égales, et notre adversaire était presque supérieur à nous, parce qu'il bannissait tous scrupules, et rusait à chaque instant. J'ai rarement vu une telle hypocrisie. Il s'y entendait pour nous tromper...

Dodge tirait sur son cigare si distraitement qu'il ne s'aperçut même pas qu'il était éteint depuis un moment; le détective semblait plongé dans d'autres réflexions.

— Vous avez encore une question à me poser?

— Je l'avoue? Et pas la moindre... Mi... Quel rôle jouait-elle, au fond dans tout cela. Et comment était-elle sortie de prison?

— Elle s'était évadée. Pour le reste, je ne

puis vous donner que des appréciations toutes personnelles... A mon avis, elle était au courant des différents crimes commis par son père et elle le haïssait de plus en plus. Prise de dégoût pour la vie qu'il la forçait à mener, elle avait certainement résolu de tout révéler à la police. C'est sans doute pour cela qu'elle chercha à nous rencontrer plusieurs fois... Mais le vieux veillait jalousement car il craignait pour sa vie. Il réussit à l'intimider et à l'empêcher, comme vous le savez, de nous rendre service. Pauvre fille, elle avait du mérite de rester avec un bonhomme pareil, et était digne d'une autre fin...

— Comment?...

— Il y a une demi-heure, j'ai reçu une triste nouvelle : on a retiré son corps de la Tamise... Que Dieu lui donne sa miséricorde, car une autre existence lui était due. Elle s'est suicidée! Je pense que, hantée par les souvenirs des forfaits terribles de son propre père elle préféra en finir, plutôt que de traîner, toute sa vie durant, la honte dont son nom était couvert, et les remords qui l'accablaient désormais.

Les deux hommes se turent, et, tandis que Merril rallumait son cigare mélancoliquement, Marshall s'approcha de la fenêtre et s'intéressa à ce qui se passait en bas.

Dodge fit quelques pas vers ce dernier.

— Triste!! n'est-ce pas?... fit-il simplement. Cette fin mérite un éloge, écoutez-moi :

Pauvre Mi qui a choisi la mort,
De tout cœur, je déplore ton sort...

Marshall s'était retourné brusquement. Il saisit son collègue par le bras, et ses traits reflétaient une vive colère.

— Ecoutez, Merril, déclara-t-il sur un ton sévère, je n'ai jamais été poète de ma vie, et les vers me font horreur, mais cette fois, je vous imite, écoutez à votre tour :

C'en est assez, laissez-moi seul...
Sans quoi je vous casse la g...

« Tonnerre! Est-ce que je réussirai enfin à vous faire taire?

Il cherchait une sanction énergique, mais le claquement de la porte rapidement ouverte et refermée lui apprit que Merril avait disparu prudemment.

Marshall entendit un rire franc et des pas qui s'éloignaient. Il se laissa tomber sur son fauteuil en soupirant :

— Désespérant, ce type-là! Je vois bien qu'il n'abandonnera jamais sa marotte. Effort inutile! Laissons-le... Qu'il aille au Diable...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)